

SAS [147] – La manip du Karin A

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA MANIP DU KARIN A

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-147

La manip du Karin A

PROLOGUE

Un soleil radieux brillait sur le port militaire d'Eilat, la ville israélienne la plus au sud du pays, en face d'Aqaba, la ville jumelle située en Jordanie, à l'extrémité du golfe d'Aqaba, bras de mer s'enfonçant comme un doigt, à partir de la mer Rouge, entre le nord de l'Arabie Saoudite et le désert égyptien du Sinaï. Une luminosité extraordinaire pour un mois de janvier donnait un air presque guilleret aux armes alignées dans un ordre impeccable en face d'un quai, sur près d'un hectare. La cargaison du *Karin A*, avidement filmée par les caméras des télévisions du monde entier.

Le *Karin A*, cargo de 2 876 tonnes battant pavillon des îles Tonga, avait été arraisonné trois jours plus tôt, le 3 janvier au matin, cinq cents kilomètres plus au sud, en mer Rouge, dans les eaux internationales, environ à la latitude de Port-Soudan, par une « task-force » israélienne composée d'hélicoptères et de navires de guerre. Le *Karin A* ne filant que huit nœuds, il lui avait fallu deux jours pour rallier Eilat et une journée supplémentaire pour décharger sa cargaison, mais le 6 janvier 2002 était un jour de triomphe pour les Israéliens.

Jeff O'Reilly, chef de station de la CIA à Tel-Aviv, regarda autour de lui. Tous les attachés de défense des pays étrangers en poste à Tel-Aviv, plus un certain nombre d'agents de renseignements, avaient été « invités » par l'IDF⁽¹⁾ à venir admirer cette prise exceptionnelle : cinquante tonnes d'armes offensives, destinées, selon les Israéliens, à l'Autorité palestinienne de Yasser Arafat.

Comme les autres invités, Jeff O'Reilly avait reçu la liste détaillées des armes sorties des soutes du *Karin A*, et pouvait maintenant constater de visu leur réalité. Un arsenal impressionnant bien aligné par catégories :

- 62 roquettes de 122 mm Grad, de fabrication russe ;
- 283 roquettes type 63 de 107 mm ;
- 10 mortiers de 120 mm de fabrication iranienne, avec 700 obus ;
- 19 mortiers de 81 mm et 686 obus ;
- 10 mortiers de 60 mm et 159 obus ;
- 6 lance-roquettes antichars Sagger avec 10 roquettes ;
- 119 roquettes RPG7 antichars ;

- 209 RPG7 de fabrication iranienne ;
- 346 RPG18, roquettes antichars de fabrication russe ;
- 211 mines antitanks YMIII de fabrication iranienne ;
- 311 mines antipersonnel YM I de fabrication iranienne ;
- 2 200 kilos d'explosif militaire C4 ;
- 30 fusils de sniper Dragonof avec leurs lunettes ;
- 18 pistolets-mitrailleurs russes Borko ;
- 212 AK47 Kalachnikov ;
- 700 000 cartouches de 7,62 mm ;
- 735 grenades à main.

En sus de cet arsenal, les Israéliens avaient trouvé à bord du *Karin A* deux Zodiac équipés de moteurs de 25 chevaux et des équipements de plongée avec bouteilles pour trois personnes.

L'armée israélienne avait distribué, avec la liste des armes, le résumé de l'histoire du *Karin A*. Selon eux, le cargo avait été acheté par un Irakien, pour le compte d'un haut responsable de l'Autorité palestinienne, Fouad Shoubaki, chargé d'habitude d'achats d'armes pour le compte de Yasser Arafat. Deux autres proches d'Arafat avaient contribué au montage de l'affaire : Adel Mugrabi et Fathi Razem, le numéro 2 de la fantomatique marine palestinienne.

Lorsque le *Karin A* avait été arraisonné, il était commandé par un capitaine palestinien, Omar Akkawi, ancien de la marine palestinienne, avec un équipage de trois Palestiniens, sept Égyptiens et un Jordanien. Omar Akkawi, en état d'arrestation, avait déclaré avoir chargé les armes dans le détroit d'Ormuz, au large de l'île de Kish, non loin de la côte iranienne et du port de Bandar Abbas. Il ignorait la destination exacte des 84 containers étanches qui les renfermaient, mais pensait qu'ils étaient destinés à l'Autorité palestinienne. Selon ses dires, le *Karin A* devait traverser le canal de Suez et se diriger ensuite vers Alexandrie. En face de ce port égyptien, les armes devaient être transbordées dans trois bateaux plus petits, qui les auraient emmenées au large de la bande de Gaza, où les containers étanches auraient été immergés pour être récupérés ensuite par des barques de pêche de Gaza. Toujours d'après le document israélien, le chargement du *Karin A* était composé d'armes *offensives* qui auraient pu permettre aux Palestiniens des attaques sanglantes contre les villes israéliennes.

Déambulant au milieu de cette exposition, les attachés de défense filmaient et photographiaient consciencieusement l'arsenal étalé devant eux. Escorté d'une meute d'officiers israéliens, l'envoyé spécial en Israël du président George W. Bush, le général en retraite Antony Zinni, promenait dans les allées son visage sombre et son impeccable raie sur le côté, prenant des notes à tour de bras. Arrivé trois jours plus tôt à Tel-Aviv, le 3 janvier, il était venu pousser à une reprise des pourparlers pour l'arrêt des violences entre Israël et l'Autorité

palestinienne de Yasser Arafat. Ce dernier, qui avait proclamé lui-même, le 16 décembre 2001, une trêve unilatérale, afin, avait-il dit, de faciliter la mission du général Zinni, était depuis assiégé à Ramallah par l'armée israélienne. Or, l'arrivée de l'émissaire américain avait coïncidé avec l'annonce par les autorités israéliennes de l'arraisonnement du *Karin A*, chargé d'armes, lesquelles, circonstance aggravante, venaient d'Iran, un des « États voyous » stigmatisés par la Maison-Blanche.

La mission du général Antony Zinni paraissait du coup, sinon mort-née, du moins très mal partie. En effet, averti de l'affaire du *Karin A* par les Israéliens et le général Zinni, le président George W. Bush avait eu aussitôt des mots très durs pour Yasser Arafat, se déclarant « très déçu » par le président de l'Autorité palestinienne qui, tout en prétendant négocier, se préparait à attaquer les Israéliens...

Ceux-ci ne se privaient pas de donner le maximum de détails sur cette prise qui, selon eux, ne pouvait que démontrer la mauvaise foi d'Arafat. À leurs yeux, il n'y avait aucun doute : cette cargaison, qu'ils évaluaient à 15 millions de dollars, somme dont le paiement ne pouvait avoir été débloqué que par Yasser Arafat, était destinée à l'Autorité palestinienne. Devant cette preuve accablante de double jeu, le Premier ministre Ariel Sharon avait immédiatement accusé l'Autorité palestinienne d'être responsable du terrorisme, et proclamé qu'il fallait la détruire. Au besoin, en réoccupant les villes sous contrôle palestinien. Ce qui était déjà commencé avec Ramallah.

Jeff O'Reilly s'approcha de la tribune improvisée où Ariel Sharon, venu lui aussi spécialement de Jérusalem, fustigeait en hébreu la trahison de son vieil ennemi Yasser Arafat. Ce dernier resterait assigné à résidence à Ramallah tant qu'il n'aurait pas livré les responsables de cette importation clandestine d'armes offensives, précisait le chef du gouvernement hébreu. C'était décidément une belle journée pour Israël.

Les drapeaux blanc et bleu claquaient dans le vent presque tiède, le « khasin » qui soufflait du sud. Impressionnés, les attachés de défense se préparaient à regagner Tel-Aviv pour informer leurs gouvernements respectifs de ce nouveau rebondissement et de l'échec probable de la mission du général Zinni. Le colonel israélien Olivier Rafowitz, porte-parole de Tsahal, distribuait à qui en voulait des cassettes vidéo de l'interrogatoire du capitaine palestinien du *Karin A*, Omar Akkawi. Celui-ci, un moustachu aux yeux dissimulés derrière des verres fumés,

expliquait avec complaisance devant la caméra qu'il était salarié de l'Autorité palestinienne et qu'il trouvait naturel que les Palestiniens aillent se procurer des armes chez qui voulait leur en vendre. Ancien officier d'une marine palestinienne sans navire, les Israéliens ayant coulé depuis le début de l'Intifada les quelques rafiots qu'elle possédait, il avait quitté Gaza depuis quatorze mois.

Jeff O'Reilly vit venir dans sa direction le patron du Mossad, Ephraïm Halevy, rayonnant lui aussi. L'Israélien lui souffla à l'oreille :

— C'est à 100 % une opération « bleu et blanc ».

C'est-à-dire une opération montée par les Israéliens tout seuls. L'attaché de défense britannique s'approcha et se joignit à eux, le sourire aux lèvres.

— *Kol Hakawod*⁽²⁾, dit-il en hébreu.

Ephraïm Halevy baissa modestement les yeux, se rengorgeant silencieusement. Jeff O'Reilly n'en rajouta pas dans les compliments, ne pouvant s'empêcher de penser que c'était un peu trop bien joué. Plusieurs points troublaient le chef de station de l'agence américaine de renseignements. D'abord, il avait découvert l'opération « Arche de Noé » – son nom israélien – par la radio israélienne, alors qu'il était en contact quasi quotidien avec ses homologues du Shin Beth et du Mossad. Questionnés, ceux-ci avaient expliqué qu'ils n'avaient joué dans l'affaire qu'un rôle mineur et que, de toutes façons, la Navy israélienne leur avait imposé le silence.

Pourtant, la marine de l'État hébreu n'avait pas découvert toute seule l'existence du *Karin A*, et son arraisonnement dans les eaux internationales ne pouvait qu'être le résultat d'une longue traque clandestine où le Mossad et le Shin Beth avaient forcément joué un rôle. Or, d'habitude, ses homologues tenaient Jeff O'Reilly au courant de ce genre d'opération. D'autres éléments le troublaient. D'après les Israéliens, le *Karin A* devait franchir le canal de Suez, sous le nez des autorités égyptiennes. Comme il était de notoriété publique que le patron du *Moukhabarat* égyptien, Omar Slimane, travaillait la main dans la main avec le Mossad, on voyait mal les Égyptiens fermer les yeux, même si leurs douaniers étaient corrompus au-delà de l'imagination.

Et, puisque les Israéliens connaissaient la position exacte du *Karin A*, pourquoi n'avaient-ils pas attendu qu'il ait franchi le canal de Suez pour l'arraisonner, au moment où il se préparait à décharger sa cargaison en face de Gaza ? Prenant ainsi les Palestiniens la main dans le sac. Autre chose intriguait Jeff O'Reilly. Il avait, bien entendu, soigneusement examiné le matériel étalé sur le quai. Certaines armes pouvaient être utilisées par les Palestiniens, mais la plus grande partie ne semblait pas adaptée à la lutte contre Tsahal des « milices » palestiniennes de diverses obédiences. En effet, si les Palestiniens se

mettaient à bombarder au mortier ou à la roquette les villes israéliennes, cela fournirait à Ariel Sharon le prétexte idéal pour réoccuper les Territoires autonomes et Gaza, après avoir aplati sous un déluge de feu toute forme de résistance, ce qui enterrerait définitivement le processus de paix, en même temps que quelques milliers de Palestiniens. Or, on pouvait tout reprocher à Yasser Arafat, sauf d'être un imbécile suicidaire. L'Autorité palestinienne disposait d'armes offensives entrées clandestinement à Gaza, via des tunnels creusés sous la frontière égyptienne, ou amenées de Syrie, mais se gardait bien de s'en servir pour ne pas déclencher les représailles israéliennes.

Enfin, il y avait la cerise sur le gâteau : le *Karin A* avait été arraisonné le matin du 3 janvier, deux heures avant l'arrivée à l'aéroport de Tel-Aviv du général Zinni, l'envoyé spécial du président Bush, venu tenter de relancer les pourparlers de paix.

L'horreur absolue pour Ariel Sharon !

Coïncidence quasi miraculeuse : la saisie du *Karin A* torpillait pour un bon moment tout espoir de rapprochement israélo-palestinien.

En se dirigeant vers l'avion qui allait les ramener à Tel-Aviv, Jeff O'Reilly se répéta que, dans son métier, il n'y avait ni coïncidence ni hasard.

Mais, par contre, il y avait beaucoup de manip.

Abraham Dichter, le patron du Shin Beth, bavardait avec un officier turc près de la passerelle de l'avion militaire pour Tel-Aviv. Ils échangèrent un bref regard et un sourire. À l'expression de Jeff O'Reilly, l'Israélien sentit qu'il risquait un problème de ce côté-là. Cela avait été une erreur tactique de laisser la CIA en dehors de l'opération « Arche de Noé ». Seulement, les Israéliens n'avaient guère le choix. Désormais, il allait devoir baliser.

CHAPITRE PREMIER

Elias Karam fat arraché au sommeil vers sept heures trente par le bruit des cloches de l'église Mar Takla, la plus importante du quartier chrétien d'Hazmiyeh, au sud-est de Beyrouth. Une enclave maronite où d'élégantes villas alternaient avec de petits immeubles résidentiels construits pendant la guerre civile, sur des collines jadis désertes dominant le centre-ville. Le Libanais allongé nu sur le dos étira sa musculature puissante. Pour dormir, il ne gardait qu'une lourde chaîne en or où était accrochée une grosse croix du même métal. À côté de lui, la femme qui dormait dans son lit se retourna pour s'allonger sur le ventre, exposant une croupe callipyge inouïe, le visage noyé dans ses cheveux blonds. Perla Halawi, ravissante beyrouthine d'origine italienne, devenue depuis peu la nouvelle épouse d'Elias Karam, portait fièrement ses trente-huit ans : une poitrine toujours ferme, un ventre plat, des muscles entretenus par un programme de gymnastique féroce, et une vie sexuelle intense.

Sa chute de reins, qu'elle exhibait dans toutes les soirées mondaines, toujours mise en valeur par des robes moulantes, aurait poussé à la damnation éternelle un archimandrite. Divorcée d'un maronite ayant émigré en France pendant la guerre civile libanaise, elle n'avait pas hésité à épouser Elias Karam, l'homme le plus haï du Liban, mais extrêmement riche, et baiseur acharné. C'est d'ailleurs le sexe qui les avait rapprochés. Lorsqu'il l'avait rencontrée dans un dîner chez les Mawad, Elias Karam s'était juré de l'avoir.

Aussi dure que lui, Perla lui avait tenu tête. Jusqu'au mariage. Depuis, Elias ne cessait d'amortir son investissement...

Définitivement réveillé par le battement lancinant des cloches, il contempla Perla qui continuait à dormir à côté de lui, sentant son ventre s'embraser de nouveau. La jupe de son tailleur qu'elle avait tenu à garder pour se faire baiser était encore enroulée autour de sa taille, comme une grosse ceinture bleue, découvrant son porte-jarretelles, ses bas noirs à couture achetés à Paris. Le gauche s'était détaché et tirebouchonnait sur sa cuisse. Assommée de sexe, de haschich et de Champagne, elle s'était endormie comme une masse, la veille au soir, le sexe d'Elias encore fiché dans son ventre.

Le Libanais s'arracha du lit, pris d'une envie pressante, et fila vers

la salle de bains. Une odeur un peu écœurante, mélange de haschich, de parfum et de sexe, flottait dans la chambre. Une bouteille vide de Taittinger Comtes de Champagne avait roulé sur la moquette. En passant, la grande glace qui occupait tout un panneau, en face du lit, renvoya à Elias l'image d'un athlète aux épaules larges, au torse poilu, le cheveu ras et gris, le nez fort et la bouche épaisse. À quarante-quatre ans, encore un très bel homme, selon les critères libanais. Ce qui l'aidait à assouvir une perpétuelle fringale sexuelle. Quasiment toutes les belles maronites de Beyrouth étaient passées dans son lit. Ou ailleurs, car il avait coutume d'assouvir ses pulsions là où elles le prenaient : dans une voiture, une salle de bains, un couloir même. Une fois, il avait pratiquement violé la maîtresse de maison pendant une réception à Ashrafieh, dans une salle de bains, à quelques mètres des invités qui se pressaient dans le salon et de son mari. En équilibre sur un lavabo, cette représentante de la haute bourgeoisie beyrouthine avait hurlé si fort sous les coups de boutoir d'Elias Karam que ses cris s'étaient superposés au bruit des conversations. À peine rajusté, il l'avait abandonnée, encore pantelante, effondrée dans le bac de porcelaine, et avait affronté d'une allure assurée les regards entendus et goguenards des invités et du mari. Celui-ci n'avait pas pipé mot sur le moment, mais demandé le divorce. Personne n'osait affronter en face Elias Karam, le tueur le plus craint de Beyrouth, ville où les vocations d'assassin s'étaient pourtant épanouies pendant dix-sept ans. Toujours armé – dans les soirées, il se contentait d'un Beretta calibre 32 accroché dans un étui à sa cheville et dissimulé sous son pantalon –, il tuait comme il respirait depuis l'âge de dix-huit ans. Élevé à Ashrafieh, un des quartiers chrétiens de Beyrouth, mais originaire d'un petit village de la région montagneuse de Meth, il avait hérité la férocité naturelle des habitants de cette région. Enrôlé comme milicien dans les Phalanges chrétiennes de Pierre Gemayel, les Kaateb, il s'était tout de suite distingué, dirigeant le 16 décembre 1975 – au tout début de la guerre civile – le massacre du Samedi noir, devenant instantanément le tueur froid qui avait sévi pendant près de vingt ans au Liban. L'aisance avec laquelle il se servait d'un pistolet-mitrailleur, d'un poignard ou même de ses mains lui avait valu l'estime admirative du vieux « cheikh » Pierre Gemayel, la figure de proue des maronites.

Ce dernier l'avait envoyé compléter sa formation de tueur en Israël, allié naturel des chrétiens maronites. Ensuite, sa carrière n'avait été qu'une longue suite de meurtres. Son arme préférée était le pistolet-mitrailleur Heckler & Koch, le MP5, d'où son surnom de H.K. Mais il avait, en 1979, initié une campagne de terreur à la voiture piégée qui avait encore renforcé sa réputation. Lors d'une opération contre les chiïtes, il s'était amusé à aligner des prisonniers pour voir combien il pouvait en tuer avec une seule balle de son arme préférée. Lors du

massacre de Sabra et Chatila, organisé par lui, il s'amusait à jeter en l'air des enfants palestiniens pour les embrocher ensuite sur son poignard.

Aussi dépourvu de sensibilité qu'un lézard, il était devenu l'assassin numéro un du Liban, où pourtant, dans ce domaine, la concurrence était rude. Son éclectisme était également admirable. Après avoir massacré des Palestiniens, des Chiïtes, des Sunnites, des Syriens, il avait terminé en exécutant des Maronites comme lui, après avoir rejoint, dans les dernières années de la guerre civile, le camp des Syriens, avec une fraction des Maronites. Ce qui lui avait donné l'occasion d'assassiner les représentants des plus grandes familles chrétiennes : Tony Frangié, Dany Chamoun, ou Marwan Hamadeh.

Liquidant au passage quatre diplomates iraniens, envoyant une voiture piégée au cheik Fadlalah, dignitaire chiïte, et à Walid Joumblat, le chef des druzes, ou tirant à la roquette sur l'hélicoptère de son rival Samir Geagea.

Les Syriens, experts en assassinats, n'avaient pu que remarquer un sujet aussi brillant. Cela lui avait valu d'être rattaché au « Maktab-el-Ightiyalat »⁽³⁾ du général Ghazi Kanaan, où il avait fait merveille, jusqu'à la fin de la guerre civile, la *Pax Syriana*, en 1991. Dans n'importe quel pays *normal*, Elias Karam aurait été pendu, fusillé, ou les deux. Au Liban, on en avait fait un ministre ! Sur ordre syrien. Et même plusieurs fois de suite.

Il en avait profité pour achever d'édifier, à force de juteuses combines, une fortune bâtie sur le racket, le meurtre, le kidnapping et autres broutilles. Retiré de la politique, riche, craint, l'homme le plus haï du Liban menait désormais une vie paisible, se consacrant à ce qu'il aimait le plus au monde, à part tuer : les femmes.

Il acheva de soulager sa vessie et regagna la chambre. Perla dormait toujours. Il s'immobilisa à côté du lit, se masturbant machinalement en fixant ses fesses rondes. D'un coup d'œil à sa Breitling en or massif, il réalisa qu'il était trop tard pour se rendormir. Il avait un rendez-vous à neuf heures à son bureau de Sinn-el-Fil, dans le centre de Beyrouth, au quatrième étage d'un building sans grâce, où son bureau était une oasis de luxe : rien que des fauteuils et des canapés de cuir noir fabriqués sur mesures dans les ateliers du décorateur parisien Claude Dalle, et sur lesquels il avait culbuté un nombre incalculable de ses visiteuses. Lesquelles savaient d'ailleurs très bien à quoi s'en tenir en venant lui demander une faveur pour un

parent ou un mari. Certaines, afin de montrer leur ouverture d'esprit, ne mettaient même pas de culotte, ce qui avait le don d'exaspérer Elias Karam. D'abord, il n'aimait pas qu'on lui mâche le travail, ensuite, rien ne l'excitait plus que d'arracher un triangle de nylon avant de plonger ses gros doigts dans un sexe déjà humide.

Il se caressa encore machinalement quelques instants, le regard fixé sur la grande baie vitrée. Bien qu'on ne soit que le 24 janvier, le temps était magnifique : un ciel bleu et du soleil. Dès qu'il se sentit assez excité, il revint s'allonger sur le lit et, d'une main légère, se mit à caresser les fesses cambrées de Perla, glissant parfois un doigt inquisiteur entre elles. Elle se contenta de bouger et de se mettre sur le côté, lui tournant le dos. Du coup, Elias se plaça contre elle et glissa son membre à présent raide comme un manche de pioche entre les deux globes tièdes. Il commença à aller et venir doucement, mais même cela n'arracha pas la jeune femme au sommeil ! Il pensa la prendre dans cette position puis se ravisa, agacé.

Se rejetant sur le dos, il saisit les cheveux blonds à pleine main, les noua d'une torsion du poignet et attira brutalement la tête de la dormeuse vers lui, collant son visage contre son sexe dressé.

Perla se réveilla en sursaut avec un grognement furieux, entrouvrit ses yeux verts pleins de sommeil, le regard encore flou. Le membre était juste entre ses deux yeux, au point de la faire loucher. Pendant quelques instants, Elias Karam crut qu'elle allait se rendormir ! Vexé, il tira sur les cheveux torsadés et colla la bouche de Perla à la tige chaude et raide. Le regard de la jeune femme s'affermir. Ses seins nus s'écrasaient contre le flanc d'Elias. Il en emprisonna un dans une des ses grandes mains et pinça la pointe, en un ordre muet.

Avec un soupir, Perla entrouvrit la bouche et fit enfin ce qu'il attendait : engloutir le long sexe avec une lenteur exaspérante, comme un boa gobe un lapin trop gros pour lui... Puis, le membre fiché au fond de la gorge, elle referma les yeux. Pendant quelques instants, elle demeura immobile, comme si elle s'était rendormie. Mais Elias Karam sentait sa langue qui commençait à s'animer. Puis Perla se mit à remuer la tête très lentement, comme une tortue, d'à peine quelques millimètres. Ce fut assez pour lui arracher un grognement de plaisir. C'était vraiment une merveilleuse salope. Il sentait le corps de Perla se réveiller, se lovant contre lui. Peu à peu, les mouvements de sa tête augmentèrent d'amplitude et elle se mit à lui administrer une fellation aussi délicieuse que celle dont elle l'avait gratifié dans son bureau de Sinn-el-Fil, lors de leur premier rendez-vous. Elle était arrivée vêtue d'un pantalon de cuir hypermoulant dont la ceinture comportait un cadenas... Elle venait juste l'exciter. Ils avaient flirter et pour la punir de sa retenue, il l'avait forcée à le sucer à genoux sur l'épaisse moquette, lui vautré dans un des grands fauteuils de cuir noir. Jusqu'à

ce qu'il jouisse sur son visage.

Pour l'humilier.

Mais, lorsqu'ils avaient été plus intimes, elle lui avait avoué que cela avait été la sensation la plus excitante de sa vie. Les femmes gagnaient à être connues.

De nouveau au paradis, Elias se laissa aller, la tête calée sur les oreillers de soie mauve, profitant de cet étui soyeux, humide et tiède. Perla s'était allongée sur sa jambe gauche et frottait sournoisement son clitoris contre son tibia, avec de petites ondulations du bassin. Elle ouvrit les yeux et lui adressa un sourire éloquent, retirant presque entièrement sa bouche puis l'avalant ensuite gloutonnement. Elle allait le faire jouir, même s'il l'avait déjà baisée trois fois la veille. Le haschich le réveillait. Brusquement, il sentit qu'il n'allait pas pouvoir se retenir longtemps.

— Je veux te baiser, gronda-t-il.

Docilement, Perla se retira et roula sur elle-même, se plaçant dans la position qu'elle affectionnait. Agenouillée, la croupe haute, les épaules collées au drap, les mains étendues devant elle.

Au moment où Elias Karam allait la pénétrer, un coup de klaxon venant du bas de l'immeuble le fit sursauter.

Nader Mahfouz, le chef de ses gardes du corps, surnommé « Python » à cause du Colt Python 357 Magnum qui ne le quittait jamais, lui envoyait tous les matins une voiture avec un chauffeur et deux gardes du corps pour l'emmener à son bureau. Elias Karam avait gardé à son service une vingtaine de ces *chebabs*⁽⁴⁾, payés quatre cents dollars par mois, qui lui assuraient une mini-armée privée. Bien qu'on ne s'entretue plus à Beyrouth, tenue par la poigne de fer des Syriens, on n'était jamais à l'abri d'un malfaisant isolé. Elias Karam savait que chaque soir, des tas de gens s'endormaient en priant Dieu pour qu'il meure de la façon la plus désagréable possible.

Et puis, ses gardes du corps faisaient partie de son standing. Ces jeunes assassins frustrés de sang frais étaient prêts à se faire tuer pour lui, ce qui pouvait toujours servir.

Car Beyrouth n'était une ville sûre qu'en apparence. Officiellement, les Syriens avaient désarmé les miliciens de toutes les communautés. En fait, seules les armes lourdes avaient été rendues ou revendues, mais dans chaque foyer beyrouthin, il y avait au moins une arme individuelle, parfois un RPG7. Aussi, les Syriens, auxquels Elias Karam avait rendu tant de services, toléraient-ils sa petite garde prétorienne.

Soudain, ce coup de klaxon lui donna une idée. D'un bond, il sauta du lit. Surprise, Perla jeta un regard intrigué à son sexe toujours dressé. Pourquoi ne la prenait-il pas ? Il lui prit la main.

— Viens, *ayété*⁽⁵⁾.

Perla ouvrit de grands yeux.

— Où ?

Sans se donner la peine de répondre, Elias la reprit par les cheveux et la força à se lever. En dépit de ses protestations, il l'entraîna vers la porte-fenêtre donnant sur le balcon qui dominait le parking. D'une seule main, il l'ouvrit et poussa Perla sur le balcon jusqu'à la rambarde contre laquelle il l'appuya. D'un coup d'œil, il aperçut en contrebas la Range Rover noire aux glaces fumées et « Ammo Joseph » Akem, un de ses gardes du corps, en train de fumer une cigarette à côté. Sa Range Rover blanche blindée était tombée en panne la veille et il devait utiliser l'autre pendant quelques jours. Perla poussa une exclamation furieuse en sentant la barre d'aluminium glacée lui scier l'estomac.

— Mais qu'est-ce que tu veux ? protesta-t-elle. Il fait froid !

— Je veux te baiser. *Ici*, fit Elias Karam.

Perla poussa un hurlement furibond.

— *Zaaran*⁽⁶⁾ !

Déjà, Elias se plaçait derrière elle, écartant ses jambes d'un coup de genou, se baissant un peu et, d'un seul coup, s'enfonçant jusqu'au fond de son ventre.

Perla poussa un nouveau cri. De surprise et aussi de plaisir. C'était si sauvage, si animal ! Déjà, collé à elle, Elias Karam la prenait par les hanches et plongeait encore plus loin dans son sexe. Penché par-dessus son épaule, il aperçut Tony Boutros, le second garde du corps, qui levait la tête, alerté par le cri de la jeune femme. Les deux hommes ne pouvaient pas ne pas voir Perla, nue à part son porte-jarretelles et un de ses bas, l'autre ayant glissé jusqu'à sa cheville. En train de se faire prendre par le *Zaïm*⁽⁷⁾.

Elias Karam colla sa bouche à l'oreille de Perla.

— Je veux que tu jouisses bien ! Que tu me fasses honneur. Ils regardent !

Ses hommes l'admiraient autant pour ses talents de tueur que pour ses conquêtes féminines, et Perla était une des plus belles femmes de Beyrouth.

— *Khara aleik*⁽⁸⁾, gronda la jeune femme.

Humiliée et folle de rage, elle refusait de se plier au caprice d'Elias, résistant de toutes ses forces. Mais celui-ci, la connaissant, changea de rythme et se mit à la baiser très lentement, très profondément, avec un mouvement circulaire comme pour écarter les parois de son vagin. Et, peu à peu, Perla se sentit trahie par son corps. La vague de plaisir noyait complètement sa volonté. Elle se mit à gémir, à pousser des petits cris étouffés, son bassin bougeant malgré elle. Elias changea aussitôt de rythme, martelant son sexe comme un piston de locomotive. Ce que Perla adorait. Elle craqua d'un coup, un orgasme violent la secoua comme une décharge électrique et elle cria sans pouvoir se retenir, cassée en deux sur le balcon.

En bas, « Ammo Joseph » Akem et Tony Boutros observaient la scène, muets d'admiration et de respect.

Elias Karam était vraiment le roi de Beyrouth.

Il se retira lentement du ventre de Perla, s'écarta et se pencha à l'extérieur, afin que ses hommes puissent admirer son érection.

— *Mehraba*⁽⁹⁾. Je descends ! lança-t-il.

Il fonça dans la salle de bains et se jeta sous la douche, en pleine forme. Voilà une histoire qui ferait le tour de Beyrouth et lui amènerait d'autres conquêtes.

Dix minutes plus tard, il avait fini de s'habiller. Allongée sur le lit, Perla lui jeta un regard furibond. Le plaisir soulignait ses yeux. Elle s'était débarrassée de son porte-jarretelles et de ses bas et avait allumé une cigarette avec son Zippo Zwazawski incrusté de diamants. Perla arrivait à dépenser 50 000 dollars par mois dans les boutiques de luxe de Beyrouth. À eux seuls, les meubles de sa chambre, achetés chez Roméo à Paris, avaient coûté le double.

— Salaud ! dit-elle, tes *chebabs* ont tout vu !

— Et alors ? fit Elias Karam, tu as honte de baiser avec moi ?... Tu es ma femme.

Elle secoua la tête et tira une bouffée de sa cigarette. Rigolard, Elias s'approcha d'elle, mais elle recula pour qu'il ne l'embrasse pas.

— Tu n'as pas bien joui ? demanda-t-il, faussement inquiet. Pourtant, tu as crié. Ce soir, je t'emmène au *Vendôme*, les Toussoun donnent un grand dîner.

Il glissa son Beretta 9 mm dans sa ceinture, à la hauteur de ses reins, et rabattit son polo noir par-dessus. Puis enfila sa veste de cuir de Jean-Claude Jitrois, mit ses lunettes noires et lança à Perla un baiser du bout des doigts.

— Tchao, *ayété* ! Je t'appelle.

Lorsqu'il arriva en bas, Amin, le chauffeur, surnommé « Pompidou » pour une raison mystérieuse, descendit de la Range Rover, le salua respectueusement et lui tint la portière. Elias Karam sauta dans le gros 4 x 4, d'excellente humeur.

— *Yallah*⁽¹⁰⁾ ! lança-t-il à Amin, qui venait de prendre le volant.

« Ammo Joseph » Akem et Tony Boutros s'installèrent à l'arrière. Amin sortit du parking de l'immeuble Manhattan et s'engagea dans la rue 17 qui descendait la colline jusqu'à la voie rapide filant en contrebas vers le nord, le long de la rivière de Beyrouth.

Elias Karam regardait distraitement les villas cossues et les petits

immeubles bordant cette rue tranquille et sinueuse. Avant de prendre un virage, Amin ralentit devant un immeuble de quatre étages. Machinalement, Elias Karam tourna la tête et aperçut plusieurs voitures garées sous l'immeuble. Dont une Mercedes blanche. Ce fut la dernière chose qu'il vit.

Brutalement, le monde se transforma en une boule de feu, dans un bruit d'apocalypse.

Perla se levait pour gagner la salle de bains quand elle entendit l'explosion. Elle se figea, tétanisée ! Elle avait assez entendu de voitures piégées exploser à Beyrouth pour identifier le bruit. Mais, depuis 1994, date où les Américains avaient fait sauter celle du frère d'Imad Mugnieh, il n'y avait plus rien eu de tel.

L'onde de choc fit trembler l'immeuble et les vitres. C'était une charge très forte et l'explosion était toute proche. D'abord, le cerveau de la jeune femme resta engourdi, puis elle se rua sur son portable et composa fébrilement le numéro de son mari. Comme ça, par instinct.

Tombant sur la messagerie, elle essaya aussitôt celui de Tony Boutros. Même résultat.

Comme une folle, elle enfila un peignoir, chaussa des sandales et fonça dans l'escalier. En bas, elle n'eut pas à hésiter : une colonne de fumée noire s'élevait trois cents mètres plus loin en contrebas. Perla se mit à courir comme une dératée. Des gens surgissaient de partout. Une voiture s'était arrêtée en travers de la rue 17. Essoufflée, le cœur cognant contre ses côtes, Perla Karam aperçut ce qu'elle craignait.

La Range Rover noire de son mari renversée sur le côté droit de la rue, face à un chantier de construction, brûlait dans un nuage de fumée noire. Aucune trace de ses passagers. Elle entendit un hurlement venant de l'immeuble d'en face et leva la tête. Une femme, hystérique, montrait un corps déchiqueté accroché au balcon du troisième étage... Des blessés, à l'intérieur de l'immeuble, hurlaient à la mort. Il y avait des corps étendus partout. Perla se força à les examiner et finit par repérer, à près de vingt mètres, une forme noire. Elle s'approcha et faillit vomir.

Elias Karam, projeté hors de la Range Rover, gisait au milieu de la chaussée. Son visage était intact, à peine brûlé, et il avait encore son T-shirt noir. Le souffle de l'explosion l'avait déshabillé à partir de la taille, arrachant son slip et son pantalon. Le sexe qui l'avait transpercée quelques minutes plus tôt n'était plus qu'un appendice marron et recroquevillé. La cuisse gauche d'Elias Karam semblait avoir été coupée au rasoir presque à la hauteur de l'aîne. Perla préféra ne pas chercher où se trouvait la jambe sectionnée. Les quatre occupants de la

Range avaient été tués sur le coup. Comme un zombie, la jeune femme fit demi-tour et remonta vers son appartement, essayant de ne plus penser à ce qu'elle venait de voir, tout en sachant que cela resterait à tout jamais gravé dans sa mémoire. Une ambulance montait la rue 17, sirène hurlante. Perla se retourna une dernière fois. Des badauds entouraient ce qui restait d'Elias Karam et la Range continuait à brûler. Tandis qu'elle s'éloignait, Perla Karam ne put s'empêcher de se poser la question qui l'obséderait longtemps.

Qui ?

Elias Karam avait tellement d'ennemis que la réponse n'était pas évidente. Il avait tué des gens de toutes les communautés, à commencer par la sienne. Il avait trahi son vieux copain maronite, Samir Geagea, qui, depuis, croupissait dans une cellule du sous-sol du ministère de la Défense, à Yarzeh, grâce aux bons soins d'Elias Karam. Ce dernier avait été le principal exécutant des massacres de Sabra et Chatila, ce qui lui avait valu la haine inexpiable des Palestiniens. Il avait aussi massacré pas mal de Chiites, au début de la guerre, sans parler des Chrétiens...

Bref, à part les Druzes, il n'avait que des ennemis. Féroces. Perla était arrivée dans son immeuble. Elle entendit des voix qui l'interpellaient mais ne répondit pas et appuya sur le bouton de l'ascenseur. Lorsqu'elle arriva au quatrième, elle n'avait pas répondu à la question.

Qui avait tué Elias Karam et pourquoi ?

CHAPITRE II

Jeff O'Reilly, le chef de station de la CIA à Tel-Aviv, serra longuement la main de Malko qui venait d'être introduit par un Marine dans son bureau, situé au dernier étage de l'ambassade américaine. Le soleil se reflétait sur les épaisses vitres à l'épreuve des balles et, grâce à la climatisation, il faisait presque froid. Pourtant, le début de ce mois de mars était plutôt ensoleillé. En un an, l'ambassade avait encore accentué sa ressemblance avec un blockhaus. Des multitudes de détecteurs électroniques destinés à repérer toute tentative d'intrusion surveillaient toutes les ouvertures. Pourtant, les diplomates et les employés étaient nerveux. En Israël, la situation ne s'arrangeait pas et chacun attendait le jour où un kamikaze du Hamas tenterait de faire sauter l'ambassade, comme jadis, en 1983, celle de Beyrouth, où la CIA avait perdu les meilleurs de ses hommes. Une blessure dont elle ne s'était jamais remise.

— Vous n'avez pas eu de problèmes à Ben-Gourion ? demanda l'Américain à Malko avec un demi-sourire.

— Aucun. Ce qui ne veut pas dire que je n'en aurai pas.

Depuis sa dernière visite⁽¹¹⁾, les Israéliens ne le portaient pas dans leur cœur. Il avait démantelé un projet d'attentat extrêmement sophistiqué contre Yasser Arafat, ourdi par le cabinet secret d'Ariel Sharon. On avait même tenté deux fois de l'assassiner, à Ramallah et à Gaza. Couverts par leur gouvernement, les services israéliens menaient une campagne systématique d'élimination physique de leurs adversaires, à qui il suffisait de coller l'étiquette « terroriste »...

— Ils ne m'ont pas parlé *officiellement* de l'attentat que vous avez déjoué l'année dernière, précisa le chef de station, mais certains gars, à notre réunion du lundi, m'ont avoué qu'ils avaient failli faire une énorme connerie. Ils ne sont pas toujours d'accord entre eux.

— Que se passe-t-il maintenant ? demanda Malko. J'ai reçu l'ordre de venir ici, mais le chef de station de Vienne ne m'a pas dit pourquoi...

— Je vais vous expliquer cela en déjeunant, proposa Jeff O'Reilly.

Les vitres de la salle à manger attenante au bureau du chef de station étaient tout aussi blindées que les autres ouvertures, mais à travers elles, la Méditerranée scintillait comme sur une carte postale. Deux Marines en uniforme, muets comme des carpes et raides comme

des piquets, assuraient le service du déjeuner en tête à tête. Ils se seraient fait couper en morceaux plutôt que de révéler même le menu. Depuis longtemps, les membres de la CIA ne prenaient de repas en ville que lorsque c'était absolument nécessaire. Trop d'attentats. Et ils ne se déplaçaient qu'en 4 x 4 blindé avec une escorte.

Jeff O'Reilly et Malko prirent place de part et d'autre de la table, couverte à la mode orientale de mezzés : fruits de mer, énormes crevettes, taboulé, poissons, hommouz, keftas, brochettes, avec, au milieu, un superbe plat en argent débordant de rougets dont on avait ôté les arêtes... Un Marine versa à Malko un peu de vin blanc. Du Bordeaux 1976.

— Vous avez toujours aussi bon goût, remarqua Malko après l'avoir goûté. Je vous ai dit que vous aviez raté votre carrière. Vous auriez dû être œnologue...

Jeff O'Reilly baissa modestement les yeux.

— Oh, dans ce pays, il n'y a pas beaucoup de distractions et les restaurants sont tous plus mauvais les uns que les autres. Alors, j'essaie de survivre.

Le chef de station ne répondait pas aux stéréotypes de l'agence de renseignements américaine. Analyste de formation, il avait gardé le look universitaire, avec une superbe barbe soigneusement taillée, des vestes de tweed toujours un peu fatiguées et un regard pétillant d'intellectuel derrière de fines lunettes. Les cheveux clairsemés, le visage fin et allongé, l'allure générale détendue, presque nonchalante, dissimulaient une intelligence aiguë et une connaissance encyclopédique du Moyen-Orient. Bien qu'il ne parle ni hébreu ni arabe, il remplissait à merveille sa mission. Et surtout, contrairement à son prédécesseur, un véritable « likoudnik⁽¹²⁾ », il était totalement objectif.

Ce qui lui valait, évidemment, de solides inimitiés chez les Israéliens de la droite religieuse, incapables d'accepter qu'on ne soit pas de leur avis. À leurs yeux, la situation était d'une simplicité biblique : la Palestine, du Jourdain à la Méditerranée, avait été donnée aux Juifs par Dieu lui-même et les Palestiniens étaient des occupants illégaux. Dans leur très grande bonté, ils consentaient cependant à en garder quelques-uns, à condition qu'ils se fassent tout petits et ne se reconnaissent aucun droit.

— Vous avez entendu parler de l'affaire du *Karin A* ? demanda Jeff O'Reilly, après avoir trempé les lèvres dans son bordeaux.

Malko prit le temps d'avaler une crevette avant de répondre.

— Oui, bien sûr. C'est la raison de ma visite ici ?

— Peut-être, fit énigmatiquement l'Américain. À première vue, la version de l'affaire donnée par mes homologues du Mossad ne laisse guère de place au doute. Il s'agit d'une opération irano-palestinienne

organisée par Yasser Arafat et l'Autorité palestinienne, ayant pour but de se procurer des armes offensives destinées à porter la guerre en Israël. Quelque chose de très grave, évidemment.

— Ils ont de quoi étayer leur théorie ?

— Pas mal de choses. D'abord, le récit du capitaine du *Karin A*. Un officier de la marine palestinienne nommé Omar Akkawi. Il aurait été recruté par un autre Palestinien, le numéro 2 de la pauvre marine palestinienne, Fathi Razem, un proche d'Arafat. Toujours d'après les Israéliens, il aurait pris possession du bateau à Port-Soudan, début septembre, avec son équipage. Des Égyptiens, des Jordaniens et des Palestiniens. De là, il serait allé à Dubaï, avant de charger 84 containers d'armes au large de l'île iranienne de Kish.

— D'où provenaient ces armes ?

— Un « mix » de fabrications soviétique et iranienne. Rien de très performant. Pas de Stingers ou de trucs comme ça.

Mourant de faim, Malko dévorait des rougets tout en écoutant le récit de Jeff O'Reilly. Le silence était absolu. L'ambassade américaine, blindée, insonorisée, évoquait un porte-avions hautement sécurisé ancré en face de Tel-Aviv, isolé du monde et de ses dangers. Ici, la vie se déroulait comme à Washington, à condition de ne pas en sortir. Quant aux risques d'attentats, ils étaient réduits. L'ambassade s'étalait entre Hayarkon Street et la promenade Herbert-Samuel, au niveau inférieur. On aurait dit, vue de la mer, une sorte de temple maya. D'énormes plots de ciment interdisaient le stationnement dans les deux voies. Bizarrement située au milieu du quartier le plus touristique de Tel-Aviv, cernée de grands hôtels, l'ambassade ressemblait à un bâtiment de science-fiction égaré là. Les baigneurs qu'on apercevait sur la plage, à moins de trois cents mètres à vol d'oiseau, semblaient se trouver sur une autre planète.

— Qu'a déclaré le capitaine du *Karin A* ? interrogea Malko.

Comme tout le monde, il avait appris l'histoire du cargo sans en retenir tous les détails.

— Qu'il avait chargé des armes en Iran pour les amener à Gaza. Il devait franchir le canal de Suez, puis transférer sa cargaison du côté d'Alexandrie, près des côtes égyptiennes, dans trois petits bateaux qui seraient allés mouiller au large de Gaza, où les Palestiniens auraient récupéré les containers étanches flottant entre deux eaux. Il a déclaré ignorer si Yasser Arafat était au courant, mais l'homme qui avait organisé l'opération, Fouad Shoubaki, est un intime du président de l'Autorité palestinienne.

— Comment les Israéliens ont-ils eu vent de l'opération ?

— Ils sont très discrets là-dessus, dit en souriant l'Américain. Mais ils prétendent avoir surveillé le *Karin A* depuis longtemps et avoir attendu qu'il soit à cinq cents kilomètres de l'entrée du golfe d'Aqaba,

au beau milieu de la mer Rouge, pour l'arraisonner dans les eaux internationales.

— C'est une opération de piraterie, remarqua Malko en se resservant de rougets.

— Techniquement oui, reconnut Jeff O'Reilly. Mais nous faisons la même chose pour rechercher les gens d'Al-Qaida.

— Pourquoi avoir été chercher des armes en Iran ? demanda Malko. Alors qu'il y en a partout en Europe de l'Est.

— Les Iraniens veulent, paraît-il, se rapprocher des Palestiniens, d'après les Israéliens. Jusqu'ici, ils n'avaient pas de lien avec l'Autorité palestinienne. Et puis, ce sont des Chiites, alors que les Palestiniens sont sunnites, plutôt soutenus par les États du Golfe et l'Arabie Saoudite.

Malko posa la question qui lui semblait évidente :

— Puisque les Israéliens surveillaient le *Karin A*, pourquoi n'ont-ils pas attendu le déchargement des armes à Gaza pour agir ? Ils auraient pris les Palestiniens la main dans le sac.

Jeff O'Reilly caressa sa barbe soyeuse avec un sourire entendu.

— C'est une bonne question. Une très bonne question. Et ce n'est pas la seule...

Devant son air dubitatif, Malko ne put s'empêcher de demander :

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'une tentative de Yasser Arafat pour se procurer des armes ? Une opération « pénétrée » par le Mossad qui l'a fait avorter. Ou s'agit-il d'autre chose ?

— C'est la question que je me pose, reconnut l'Américain. L'Agence a effectué une enquête et nous en savons déjà un peu plus. Le *Karin A* s'appelait auparavant le *Rim K* et appartenait à un petit armateur de Beyrouth, la Diana K Shipping Company. Un bateau pourri, construit en Espagne en 1979 avec de mauvais matériaux et tombant tout le temps en panne. Aussi, son propriétaire l'avait-il mis en vente pour 400 000 dollars, au début de l'été 2001.

— Ce n'est pas cher...

— Non, mais le *Karin A* devait subir au début 2002 une « grande visite » qui devait coûter cette somme. Ce qui en faisait un achat peu intéressant. Et pourtant, il a trouvé preneur.

— Qui l'a acheté ?

— D'abord, on a cru qu'il s'agissait d'un Irakien. Il avait bien un passeport irakien – n° N 173170 –, mais en réalité il s'agit d'un Palestinien installé en Irak. Le fils d'une vieille connaissance : Abul Abbas, l'homme qui avait détourné il y a une dizaine d'années l'*Achille Lauro*, un bateau de croisière italien. Au cours de cette opération, un passager américain invalide, Léon Klinghoffer, avait été assassiné, jeté par-dessus bord. Ce qui m'étonne, c'est que les Israéliens, qui sont toujours prêts à noircir les Palestiniens, n'ont pas fait mention de ce

fait dans tous leurs communiqués. Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta Malko.

L'Américain haussa les épaules en picorant un peu de hommouz avec un bout de pain.

— Je n'en sais rien ! avoua-t-il. C'est bizarre. Et ce n'est pas la seule bizarrerie. D'abord, les Israéliens qui me rencontrent tout le temps ne m'ont jamais soufflé mot de cette histoire ! Je l'ai apprise par la radio. Or, j'ai découvert depuis, au cours de mon enquête, que la marine israélienne a demandé l'aide des États-Unis pour la traque du *Karin A*. Depuis le 14 décembre, il était suivi par un destroyer de chez nous, le *USS John-Young*. Seulement, la Navy ne nous a rien dit.

— Et pourquoi, alors qu'ils avaient demandé l'aide américaine, les Israéliens ne vous ont-ils pas mis au courant ?

Jeff O'Reilly ôta ses lunettes et les essuya avec sa serviette, esquissant un sourire en coin.

— C'est plus facile d'enfumer des militaires que nous...

— Que voulez-vous dire ?

L'Américain posa sa fourchette et, se penchant à travers la table, dit d'une voix posée :

— L'affaire du *Karin A* comporte trop d'invéraisemblances et d'heureuses coïncidences pour qu'elle soit « casher ». Ou alors, Dieu est *vraiment* de leur côté. Grâce à nos satellites, j'ai pu reconstituer le parcours du *Karin A*. Après être parti de Port-Soudan en septembre, où il avait déchargé une cargaison d'engrais pour le compte de son ancien propriétaire, il a mis le cap sur Dubaï où il est resté très longtemps, en partie pour subir des réparations. Ensuite, il a chargé ses armes en face de Kish puis est ressorti du golfe Persique, a traversé la mer d'Oman et longé ensuite la côte d'Arabie Saoudite, en se traînant à huit nœuds, pour enfin franchir le détroit de Bab-el-Mandeb et remonter dans la mer Rouge. Première bizarrerie.

— Pourquoi ?

— Depuis le 11 septembre et l'attaque contre l'Afghanistan, c'est la route la plus surveillée du monde ! Tout le monde est là : nous, les Français, les Allemands. Sans parler des satellites et des sous-marins. C'est vraiment le *dernier* endroit pour faire transiter un chargement clandestin d'armes de guerre !

— Ce sont les satellites qui vous ont donné toutes ces précisions ?

— Pas seulement les satellites ! Début décembre, lorsque la marine israélienne a demandé à la Navy de surveiller le *Karin A*, les Israéliens ont donné sa position approximative, dans le golfe Persique. La Navy, pour plus de sûreté, a fait venir de Diego Garcia un patrouilleur aérien Orion qui a repéré le *Karin A* et l'a « passé » au destroyer *USS John-Young*, qui ne l'a plus lâché jusqu'à son arraisonnement. Quand les Israéliens ont prétendu qu'il s'agissait d'une opération « bleu et

blanc », ils mentaient. Mais l'Agence avait été tenue à l'écart. Ce n'est pas tout, enchaîna-t-il. Autre bizarrerie : une fois dans la mer Rouge, au lieu de remonter vers le nord, le *Karin A* s'est arrêté plusieurs jours dans le petit port yéménite de Hodeida. Sans que l'on puisse l'expliquer. Encore une façon de se faire repérer ! Et puis le capitaine Akkawi a déclaré qu'il devait franchir le canal de Suez ! Or, les services égyptiens sont très vigilants et leur patron, Omar Slimane, collabore étroitement avec le Mossad. Comment imaginer que le *Moukhabarat* égyptien aurait fermé les yeux ? Enfin, il y a une ultime bizarrerie que j'ai découverte en étudiant les photos satellites. Après avoir quitté Hodeida, le *Karin A* a remonté la mer Rouge vers le nord. Or, il a été arraisonné par la marine israélienne à cinq cents kilomètres au sud de l'entrée du canal de Suez, le 3 janvier.

— Et alors ?

— Alors, fit triomphalement Jeff O'Reilly, à huit nœuds de moyenne, le 3 janvier, le *Karin A* aurait dû avoir *déjà* franchi le canal de Suez et se trouver en Méditerranée !

— Que s'est-il passé ? demanda Malko, sérieusement intrigué.

— Les photos satellites le montrent sans ambiguïté : le *Karin A* a interrompu son itinéraire et fait des ronds dans l'eau pendant trois jours ! Exactement dans la zone où les Israéliens l'ont arraisonné. Depuis le début, il a agi comme le Petit Poucet qui semait des cailloux blancs derrière lui et, là, on dirait qu'il a *attendu* la marine israélienne !

— Que disent les Israéliens de cette anomalie ?

— Ils n'en ont pas soufflé mot. Sans l'observation des satellites, on ne l'aurait jamais su.

Un ange passa, masqué, des étoiles à six branches sur les ailes. Tout cela sentait furieusement la manip bien vicieuse.

— Ce n'est pas tout, reprit le chef de station de la CIA. D'après le capitaine Akkawi, la cargaison devait être immergée au large de Gaza, pour être récupérée par des bateaux de pêche palestiniens. Alors ça, c'est carrément un conte de fées ! La marine israélienne patrouille la côte de Gaza avec des navires, des hélicos, des sous-marins, surveillent tout avec des batteries de sonars et de radars. C'est tout juste s'ils ne comptent pas les poissons ramenés par les pêcheurs. On ne peut pas faire entrer une boîte d'allumettes clandestinement à Gaza par la voie maritime.

— Évidemment, reconnut Malko, cette version semble peu vraisemblable.

— D'autant, vous l'avez dit, renchérit Jeff O'Reilly, que si le *Karin A* transportait des armes à destination de Gaza et qu'il était suivi, attendre que ces armes soient devant Gaza pour confondre Arafat s'imposait...

— Qu'est-ce que vous en concluez ? demanda Malko.

— Je pense que le *Karin A* n'allait pas à Gaza.

— Et où allait-il, dans ce cas ?

— À Eilat ! Depuis qu'il a quitté le golfe Persique, son seul objectif était de se faire arraisonner ! Il s'agit à mon avis d'une superbe opération des Israéliens. Ou ils l'ont montée de toutes pièces, ou ils l'ont infiltrée. Seulement, il faut le prouver. Et cela va être très difficile...

— Pourquoi ? Dans quel but se seraient-ils donné tant de mal ?

L'Américain demeura silencieux quelques instants puis répondit en détachant bien ses mots :

— Le *Karin A* a été arraisonné le 3 janvier à l'aube. Deux heures avant l'arrivée à Tel-Aviv du général Antony Zinni, l'envoyé spécial du président George W. Bush, chargé de relancer les négociations de paix entre Yasser Arafat et Ariel Sharon. Arafat avait décrété une trêve le 16 décembre. Tout semblait concourir à une désescalade... Évidemment, dès que Zinni a été mis au courant de l'affaire du *Karin A*, il a été fou furieux et la Maison-Blanche a renchéri. Le président Bush, immédiatement, a déclaré qu'il était très déçu par le double jeu d'Arafat et désormais certain que les Palestiniens s'appuyaient sur l'Iran, une de ses bêtes noires. Quatre jours plus tard, Antony Zinni repartait les mains vides et le président Bush fustigeait Arafat pour sa trahison, laissant les mains libres à Ariel Sharon. Au début, personne n'a mis en doute la version israélienne de l'affaire du *Karin A*. Puis, les gens ont commencé à réfléchir et à se dire que tout cela était trop beau. Moi-même, lorsque je me suis rendu à Eilat, le 6 janvier, pour inspecter la cargaison du *Karin A*, j'ai eu des doutes. C'était trop léché, trop au point.

— Que disent les Palestiniens ? demanda Malko.

— D'abord, ils ont été sonnés, avoua Jeff O'Reilly. Parce que plusieurs membres de l'Autorité sont vraiment impliqués dans cette affaire. Shoubaki connaît Arafat depuis trente ans, Fathi Razem est le seul homme qui peut venir réveiller le Raïs quand il dort. J'ai parlé à mes homologues palestiniens. Ils jurent qu'Arafat et l'Autorité ne sont pour rien dans l'affrètement du *Karin A*. Pour eux, il s'agit certes d'un trafic d'armes organisé par des membres de l'Autorité palestinienne, mais pour leur propre compte. Du business. C'est vrai qu'ils trafiquent tous comme des fous. Fouad Shoubaki est connu pour ses combines. Et les Israéliens, mis au courant, auraient infiltré l'opération, la détournant de son but initial pour en faire une manip destinée à couler Yasser Arafat.

— C'est très grave, remarqua Malko.

— Oui, reconnu le chef de station de la CIA. Si nous nous sommes fait « enfumer » par les Israéliens, c'est très grave. Très injuste aussi pour les Palestiniens. J'ai eu beaucoup de mal à faire prévaloir ce point

de vue à Langley. Ils sont tétanisés par les rodomontades des conseillers de Bush, Richard Perle et Paul Wolfowitz qui détestent les Palestiniens et ne pensent qu'à se payer l'Irak. D'abord, ils ne m'ont pas écouté. Et puis, lorsque j'ai prononcé votre nom, cela a dégelé la situation. Vous avez bonne réputation à la Maison-Blanche. Très bonne. Je ne sais pas exactement pourquoi, ils n'ont pas voulu me le dire.

Malko lui, le savait : c'était le résultat de sa dernière enquête sur le réseau Bin Laden aux États-Unis et l'implication d'un ancien membre de la CIA⁽¹³⁾. Mais très peu de choses avaient filtré de sa dernière mission. Juste le strict nécessaire, impliquant des membres d'Al-Qaida étrangers aux États-Unis. Le reste dormirait durant de longues années dans les archives secrètes de la Maison-Blanche.

— Finalement, conclut Jeff O'Reilly, c'est Frank Capistrano, un des conseillers pour la sécurité de George W. Bush, qui a donné le feu vert pour rouvrir l'enquête.

Ce qui n'étonne pas Malko, à qui Frank Capistrano avait déjà confié plusieurs affaires ultra-sensibles dont celle concernant les attentats du 11 septembre.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda Malko.

— Que vous trouviez la vérité, dit simplement Jeff O'Reilly.

— Cela ne va pas être facile. Si vous avez raison, les Israéliens ont dû verrouiller leur affaire.

— C'est vrai, reconnut l'Américain, mais les Palestiniens vous aideront. *De toute façon*, il y a une manip israélienne. Le Shin Beth et le Mossad ont infiltré cette opération, s'ils ne l'ont pas montée de toutes pièces. Et les Palestiniens sont humiliés : une fois de plus, ils se sont fait baiser. Ce n'est jamais agréable à reconnaître. Souvenez-vous que le négociateur palestinien des accords d'Oslo avait été retourné par les Israéliens. Et n'oubliez pas ce que vous avez découvert l'année dernière.

Un ange passa. C'est vrai que les Israéliens étaient passés maîtres dans l'art d'acheter ou de manipuler par le chantage les Palestiniens.

— Où sont les trois coupables ? demanda Malko.

— Fouad Shoubaki est en prison à Ramallah, Adel Mugrabi et Fathi Razem ont disparu, et le capitaine Omar Akkawi est bien au chaud dans une prison israélienne...

— Bien, conclut Malko, je vais commencer par aller voir le général El-Husseini, à Gaza.

Jeff O'Reilly lui jeta un regard insistant.

— Il faut que vous réussissiez. N'oubliez pas que cette manip a des conséquences incalculables. Grâce à la neutralité bienveillante du président Bush, Ariel Sharon a commencé à réaliser le plan mis au point en 2000 : la destruction systématique de toutes les

infrastructures de l'Autorité palestinienne, de tout ce qui pourrait être un jour la base d'un État. Il veut réduire les Palestiniens à un réservoir de main-d'œuvre pour Israël, sans aucune structure politique. Il a déjà commencé à Ramallah et à Gaza. L'idée même d'un État palestinien le rend malade. Et à cause de l'affaire du *Karin A*, la Maison-Blanche regarde de l'autre côté, persuadée qu'Arafat ne veut pas la paix. Si jamais on arrivait à prouver qu'il s'agissait d'une manip, que ce sont les *Israéliens* et non les Palestiniens qui se sont moqués de lui, je pense que le président Bush serait à juste titre furieux et que son attitude envers Ariel Sharon s'en ressentirait. Car, lorsqu'il a mis en cause Yasser Arafat, il parlait en tant que président, il engageait l'Amérique. C'est aussi pour cette raison qu'on ne m'a pas encouragé à rouvrir l'enquête. Il n'y a que des coups à prendre.

— Pas seulement sur le plan politique, souligna Malko. Si les Israéliens découvrent qu'on risque de révéler leur double jeu, ils feront tout pour l'éviter.

Jeff O'Reilley eut un sourire ironique.

— Tout et même un peu plus... L'année dernière, ils ont essayé de vous liquider *physiquement*. Ils n'hésiteront pas à recommencer. C'est dans leur culture.

Malko demeura silencieux, se revoyant, un an plus tôt, en train de sauter de sa voiture à Gaza, quelques instants avant qu'elle ne soit pulvérisée pas un missile tiré d'un hélicoptère israélien.

Cela risquait de recommencer.

CHAPITRE III

— *The F.16 are coming !*

L'adjoint du général Atef el-Husseini, Samir Ghazaleh, venait de surgir comme un fou du bâtiment Soudanya, le siège du *Moukhabarat* palestinien où Malko avait rendez-vous avec le général El-Husseini, au nord du camp de réfugiés d'Al-Shati. Une bâtisse pyramidale ultramoderne construite sur une colline dominant une interminable plage poubelle où se dressaient les poutrelles métalliques d'un hypothétique hôtel *Marriot* dont la construction avait été stoppée pour cause d'Intifada.

Dans le décor, sinistre en dépit du soleil, le Soudanya se dressait comme un défi à l'atmosphère pesante, à la peur diffuse qui écrasait aussi bien Gaza qu'Israël. Le Q.G. du général El-Husseini était un des très rares bâtiments de l'Autorité palestinienne à ne pas avoir été réduit en poussière. Systématiquement, les hélicoptères et les F.16 israéliens détruisaient les Q.G., les postes de police, les locaux administratifs de l'Autorité palestinienne. Avec, parfois, des bavures, en dépit de la précision remarquable de leurs tirs.

Les chars s'en mêlaient pour « nettoyer » les camps palestiniens de leurs activistes du Hamas, du Djihad ou des Brigades des martyrs d'Al-Aqsa. La vie était rythmée par les enterrements, toujours suivis par des foules importantes, nourrissant la rancœur et la haine, dans un cercle infernal.

De l'autre côté, en Israël, ce n'était pas mieux. Malko avait été frappé par l'angoisse diffuse qui tenaillait au ventre tous les Israéliens. La peur des kamikazes venant se faire sauter n'importe où avec leur ceinture d'explosifs. Tuant indistinctement soldats, femmes, enfants, et même des Arabes israéliens. Une horreur qui avait profondément changé les habitudes de vie des Israéliens. Ils sortaient le moins possible, fuyant les lieux publics, sursautaient au moindre bruit suspect et, surtout, se raidissaient dans une attitude de rage impuissante, de terreur et de haine, compréhensible.

Résultat, ils se jetaient dans les bras d'Ariel Sharon qui n'avait qu'un peu plus de sang et de larmes à leur offrir, au lieu de la paix à laquelle aspirait le plus grand nombre. Au milieu de cet océan de haine et de terreur, des Israéliens et des Palestiniens qui ne pouvaient plus se

rencontrer continuaient, grâce à leurs portables, à se dire qu'ils étaient toujours amis, gardant vivante la petite flamme de l'espoir. Le plus tragique étant que tout le monde savait qu'un jour la paix se ferait, d'une façon ou d'une autre.

Mais, en attendant, c'était la guerre. Aveugle, sournoise, mortelle. Aux attentats kamikazes atroces, répondaient les obus de chars et les bombes des F.16, les innombrables vexations et bavures de l'armée israélienne, dépassée, déboussolée, à qui on faisait faire un métier qui n'était pas le sien.

Malko fut brutalement arraché à sa réflexion par l'ordre jeté au chauffeur par Samir Ghazaleh. Ce dernier venait de sauter à l'arrière du 4 x 4 et le chauffeur recula précipitamment, ressortit de la cour du Soudanya pour repartir à tombeau ouvert vers la route asphaltée longeant la mer. Pourtant, en apparence, rien ne semblait justifier cette panique. Malko était en train de se demander si Samir Ghazaleh n'était pas parano quand il distingua au-dessus de la mer deux points noirs qui se rapprochaient à toute vitesse. Les chasseurs bombardiers F.16 israéliens. Le grondement de leurs réacteurs de murmure se transforma en hurlement assourdissant. Ils volaient très bas, fonçant dans leur direction.

Malko sentit son sang se liquéfier. Jamais il n'avait affronté une sensation aussi terrifiante, jamais il ne s'était senti aussi impuissant, le cerveau vide, le pouls à 150, les muscles tétanisés.

Ce qu'on appelle voir la mort en face.

Les F.16 passèrent pratiquement au-dessus de leurs têtes, dans un rugissement, et Malko eut le temps d'apercevoir les rangées de missiles et de bombes accrochées sous les ailes. L'instant d'après, une série d'explosions fit trembler le 4 x 4.

— Ça va, ce n'était pas pour nous ! soupira Samir Ghazaleh.

Un kilomètre plus à l'est, un panache de fumée noire commença à monter dans le ciel bleu, tandis que les jets viraient lentement, repartant vers la mer. Des missions de tout repos, les Palestiniens ne possédant aucune DCA. À peine eurent-ils disparu qu'un *vloof vloof* sourd se fit entendre, venant du nord, cette fois. Deux hélicoptères d'assaut Apache apparurent, s'immobilisant en vol stationnaire près de la cible frappée par les F.16. Deux rafales de missiles pour terminer le travail, et ils repartirent.

— Qu'est-ce qu'ils ont frappé ? demanda Malko, choqué.

— Un poste de police de Dahlan, abandonné depuis longtemps, répondit l'adjoint d'El-Husseini. Mais ils démolissent systématiquement toutes nos infrastructures. Ce sont les ordres de Sharon. Ils veulent nous faire plier.

Il prit son téléphone portable qui sonnait et écouta son correspondant avec un sourire.

— Ça va, c'est terminé ! Quand ils bombardent, les portables ne marchent plus, pour qu'on ne puisse pas avertir les cibles. Ils ne prennent aucun risque. Je pense que le général El-Husseini ne tardera pas. On va monter l'attendre dans son bureau.

Soudain, un bruit sourd, un peu comme celui d'une très grosse guêpe, fit lever la tête à Malko. Il n'aperçut que le ciel bleu...

— C'est un drone, expliqua le Palestinien. Un petit avion espion sans pilote. Ils tournent tout le temps et ils voient tout.

De nouveau, le 4 x 4 se gara dans la cour de la pyramide, qui semblait abandonnée avec ses couloirs déserts et ses bureaux vides.

— Nous n'avons plus que 3 % des effectifs ici, précisa Samir Ghazaleh, les autres sont dispersés un peu partout à cause du risque de bombardement. Nous avons déménagé nos archives aussi. Il y a deux jours, les blindés israéliens ont saccagé le camp d'Al-Shati, à un kilomètre d'ici. Dix-neuf morts palestiniens. Ils auraient facilement pu venir jusqu'ici s'ils en avaient eu l'ordre, alors nous sommes prudents. On monte à pied, l'électricité est coupée.

Au quatrième étage, tout était calme. On introduisit Malko dans l'immense bureau tapissé de boiseries du général palestinien, orné des portraits d'Arafat et de ses deux prédécesseurs, Abu Yad et Abu Jihad, assassinés tous les deux par le Mossad. On apporta du thé et Samir Ghazaleh s'excusa avec un sourire.

— Le général va arriver. En ce moment, il ne reste pas beaucoup de gens ici, c'est dangereux.

Évidemment, les baies vitrées donnant sur la mer, même blindées, constituaient une cible magnifique. Malko trempa les lèvres dans son thé. Un an plus tôt, il se trouvait dans le même bureau, essayant de démêler un projet d'attentat contre Yasser Arafat. Aujourd'hui, la situation s'était encore aggravée. On le sentait dès le passage d'Erez, au nord de la bande de Gaza. Les soldats israéliens, craignant les snipers palestiniens, demeuraient terrés au fond de leur blockhaus et tiraient au moindre mouvement suspect. Ils prenaient aussi systématiquement pour cible les ambulances ou les empêchaient d'approcher, prétendant qu'elles pouvaient être piégées.

La bande de Gaza était saucissonnée en trois morceaux par des barrages israéliens interdisant aux habitants de se déplacer. Même la plage était interdite. Partout des ruines. De la Mountada, le Q.G. d'Arafat, où celui-ci avait reçu Clinton, il ne restait qu'un tas de décombres. Les gens, traumatisés, ne sortaient presque plus.

La tension était palpable. Depuis peu, les Palestiniens avaient, semble-t-il, perdu la crainte superstitieuse qu'ils éprouvaient à l'égard des soldats israéliens et n'hésitaient plus à les attaquer.

Pour les Israéliens, la situation n'était guère plus agréable. La population, impuissante, traumatisée par les attentats, vivait accrochée

à la radio. Le tourisme avait disparu, les hôtels de Jérusalem étaient vides et, même à Tel-Aviv, l'atmosphère était crépusculaire. D'autant que personne ne voyait le bout du tunnel. Chaque semaine, Ariel Sharon, après un attentat sanglant, promettait des représailles, sanglantes elles aussi.

Il tenait parole, mais ses adversaires aussi. Comme dans un sinistre match de football, chacun à son tour marquait des buts. Et chaque but faisait des morts et des blessés. En moyenne, trois Israéliens pour dix Palestiniens. Mais ceux-ci, traités un peu moins bien que les Noirs d'Afrique du Sud au temps de l'apartheid, n'avaient plus rien à perdre. Désormais, les kamikazes se recrutaient en dehors des partis comme le Hamas ou le Djihad. Il s'agissait souvent de simples citoyens qui avaient perdu leur maison, leurs oliviers ou un parent, abattu par Tsahal. L'affaire du *Karin A* avait marqué au début de l'année le durcissement de Sharon. Désormais, pensant Yasser Arafat définitivement décrédibilisé aux yeux des Américains, le Premier ministre israélien affichait au grand jour sa tactique : taper sur les Palestiniens le plus fort possible de façon qu'ils finissent, pour faire cesser le déluge de fer et de feu, par traiter à ses termes une paix provisoire qu'il espérait bien définitive. C'est-à-dire un « État » palestinien « peau de léopard », morcelé par les innombrables colonies israéliennes, sans armée, sans unité, dépendant uniquement d'Israël pour sa survie.

Les chars israéliens avaient commencé à envahir régulièrement les villes de la zone A, théoriquement sous contrôle palestinien, pour y effectuer des rafles des hommes entre 15 et 45 ans, avec une brutalité inouïe. Ouvrant les portes à l'explosif, démolissant les murs mitoyens pour ne pas prendre de risque, cassant tout, terrorisant femmes et enfants. Même la télévision israélienne s'était émue de ces exactions, ayant filmé l'ouverture à l'explosif de la porte d'une maison palestinienne derrière laquelle se trouvait une mère de famille. Celle-ci, grièvement blessée par l'explosion, avait agonisé sous les yeux de sa famille, les soldats de Tsahal refusant de laisser venir une ambulance...

Évidemment, cela faisait désordre et, même en Israël, de nombreuses voix s'élevaient pour dénoncer cette sauvagerie. Mais, sûr de sa force et du soutien américain, Ariel Sharon continuait la « mise au pas » des Palestiniens. Certain d'obtenir la victoire finale.

— *Guten Tag !*

Malko, perdu dans ses pensées, leva la tête : le général Atef el-Husseini venait de surgir, souriant, un peu tendu. Les cheveux très courts grisonnants, élégant dans un costume bleu avec une chemise sans cravate. Formé jadis en Allemagne de l'Est, il parlait couramment allemand mais avait peu d'occasion de le pratiquer. Malko se leva et ils échangèrent une longue poignée de mains.

— *Guten Tag, Herr General*, répliqua Malko. *Wie gehts*⁽¹⁴⁾ ?

— *Nicht so gut*⁽¹⁵⁾ laissa tomber le général El-Husseini en s'asseyant dans un fauteuil en face de lui. Je suis heureux de vous revoir. Vous nous avez rendu un grand service l'année dernière. Si Abu Ammar⁽¹⁶⁾ avait été assassiné comme prévu, la Palestine aurait sombré dans le chaos. C'était évidemment ce que souhaitait Ariel Sharon. Quel est le motif de votre déplacement, cette fois ? Je pense que vous n'êtes pas venu à Gaza faire du tourisme...

Ça devait être de l'humour palestinien...

— Non, précisa Malko, vos homologues américains m'ont demandé d'enquêter sur l'affaire du *Karin A*. Comme il s'agit d'un sujet *très* sensible, ils préférèrent que cette enquête soit menée, administrativement, hors de l'Agence. Mais Jeff O'Reilly, que j'ai vu hier à Tel-Aviv, m'apporte tout son soutien.

— Cela ne m'étonne pas, commenta le général palestinien. La CIA a été tenue totalement hors de cette histoire par les Israéliens. Ils avaient sûrement peur qu'elle flaire quelque chose de louche.

— Quelle est votre opinion à ce sujet ?

El-Husseini n'hésita pas.

— C'est la plus belle opération du Mossad depuis longtemps, laissa-t-il tomber d'un ton convaincu.

Dans sa bouche, c'était un sacré compliment...

— Expliquez-vous, demanda Malko, l'eau à la bouche. En apparence, cela ressemble à une opération palestinienne destinée à se procurer des armes. Ce qui, compte tenu de votre situation, est parfaitement justifiable.

— Il ne s'agit pas de cela, corrigea le général El-Husseini. Je n'ai pas terminé mon enquête, mais je peux déjà vous dire qu'il s'agissait au départ d'une transaction *privée*, mise sur pied par différents membres de l'Autorité palestinienne, agissant pour leurs *propres* intérêts. L'affaire a été montée par Fowad Shoubaki, qui est un vieux compagnon d'Abu Ammar, mais trafique à peu près sur tout. Avec l'Europe, la Libye, l'Afrique... Il a pas mal de liens avec des groupes armés en Somalie. Il avait été contacté par ceux-ci qui cherchaient des armes pour se défendre contre les attaques éthiopiennes dans l'Ogaden. Voilà en quoi consistait la transaction initiale.

— Où ces armes devaient-elles être débarquées ?

— Au nord du cap Hafoun, en face de la ville de Baargaal, qui ne comporte pas de port. C'est la raison pour laquelle on avait prévu des containers étanches pour les armes. Cela se situe dans la Corne de l'Afrique, dans une région qui n'est plus contrôlée par personne.

— Pourquoi avoir acheté ces armes en Iran ?

— D'abord c'est le seul endroit, dans cette région, où on puisse se procurer ce type d'armement. Ensuite, de l'île de Kish à la Corne de

l'Afrique, la distance est relativement courte. Et enfin, Fouad Shoubaki et son associé dans cette affaire, Adel Mugrabi, avaient des contacts là-bas, en Iran, chez les Pasdarans⁽¹⁷⁾.

— Par quel canal ?

Atef el-Husseini eut un sourire discret.

— Jadis, lorsque nous étions au Liban, nous avons eu pas mal de contacts avec le Hezbollah, dont certains membres se trouvaient en Iran, « recyclés » par les Pasdarans. C'est par ce biais que Fouad Shoubaki a pu conclure ce *deal*.

— Les Iraniens savaient-ils à qui étaient destinées ces armes ?

Atef el-Husseini marqua une imperceptible hésitation.

— Je ne le sais pas encore. Fouad Shoubaki a été arrêté sur l'ordre d'Abu Ammar et se trouve en ce moment dans une prison située dans la Mouqataia, le Q.G. d'Abu Ammar à Ramallah. Je n'ai pas pu l'interroger moi-même. Je ne peux pas sortir de Gaza en ce moment sans risquer ma vie.

La situation s'était considérablement détériorée. Yasser Arafat était assiégé à Ramallah par l'armée israélienne, dont l'aviation bombardait sans relâche toutes les infrastructures palestiniennes. Ce n'était pas le moment idéal pour une enquête.

— Vous n'avez pas d'opinion personnelle ? insista Malko.

Le général palestinien ne se déroba pas.

— Il est possible, avança-t-il, que Shoubaki ait dit aux Iraniens que ces armes nous étaient destinées, afin de faciliter la transaction. En effet, depuis quelque temps, ils cherchent à se rapprocher de nous.

— Étiez-vous au courant de cette opération ?

— Non, répondit El-Husseini sans hésiter. Tout s'est passé à l'extérieur. Shoubaki a demandé à Fathi Razem, le numéro 2 de notre marine, de le conseiller pour acheter un bateau dont il avait besoin pour une opération commerciale. Il en a trouvé un au Liban, le *Rim K*. Pour l'organisation proprement dite de l'opération, tout s'est fait à partir de Chypre et c'est Adel Mugrabi qui s'en est occupé.

— Attendez, dit Malko, quelque chose ne colle pas dans cette histoire. Le *Karin A*, en sortant du golfe Persique, aurait dû se diriger au sud-ouest pour gagner la Corne de l'Afrique. Or, il est remonté au nord et a été arraisonné au milieu de la mer Rouge, à près de deux mille kilomètres au nord de sa destination supposée. Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne l'explique pas, avoua le général El-Husseini. C'est le principal mystère. Car, si le *Karin A* était resté sur sa route, les Israéliens n'auraient jamais pu l'arraisonner. Adel Mugrabi ne se l'explique pas non plus...

— Où se trouve-t-il ?

— Ici, à Gaza, en sûreté. Nous l'avons mis hors de portée des

Israéliens qui le réclament. D'après lui, le *Karin A* devait, à la sortie du golfe Persique, longer la côte d'Oman, et ensuite, filer vers le sud, en traversant le golfe d'Aden. Au lieu de cela, il semble qu'il ait continué à longer la côte yéménite, pour passer le détroit de Bab-el-Mandeb et pénétrer dans la mer Rouge, remontant vers le canal de Suez.

— C'est Adel Mugrabi qui surveillait sa route ?

— Oui, mais il ne pouvait pas, *physiquement*, contrôler la position du navire, puisque celui-ci communiquait par e-mails.

— Avec qui ?

— Un intermédiaire à Beyrouth, choisi par Mugrabi. C'est de là qu'était gérée l'opération.

Malko demeura silencieux quelques instants. Quelque chose lui échappait. Et une question supplémentaire se posait.

— Comment les Israéliens ont-ils repéré le *Karin A* ? demanda-t-il.

Atef el-Husseini secoua lentement la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua-t-il. Ils ont évidemment « pénétré » cette opération, mais j'ignore comment.

— Je pourrais rencontrer Adel Mugrabi ?

— Il faut que je demande l'autorisation à Abu Ammar, mais je pense que, pour vous, il la donnera.

— Vous ne l'avez pas interrogé ? s'étonna Malko.

— Si, bien sûr, mais il ne sait rien de plus que ce que je vous dis. Il a gardé les e-mails transmis de Beyrouth. L'un d'eux parle d'une panne qui force le *Karin A* à faire relâche dans le port yéménite de Hodeida, ce qui expliquerait qu'il soit remonté au nord, à l'entrée de la mer Rouge. Mais, après cette panne, il aurait dû repartir vers le sud et longer la côte somalienne.

— Qui a payé ces armes ?

— Apparemment, fit, avec embarras, le général El-Husseini, Fouad Shoubaki s'est servi des fonds qu'il contrôlait pour d'autres achats d'armes par l'Autorité... fonds qu'il comptait rembourser. Il est très abattu car il se rend compte que, par appât du gain, il a provoqué une crise d'une gravité exceptionnelle.

Le Palestinien eut un hochement de tête accablé et laissa tomber :

— Si Abu Ammar n'était pas aussi laxiste avec ses vieux compagnons, tout cela ne serait pas arrivé. Ils trafiquent tous, avec tout le monde. Pour se construire de belles villas et aller faire la fête en Europe. C'est répugnant.

C'était la première fois que Malko l'entendait critiquer le chef de l'Autorité palestinienne. Quelque chose l'intriguait.

— Vous avez parlé d'achats d'armes, remarqua-t-il. Je croyais Gaza et les Territoires hermétiquement bouclés par les Israéliens. Comment faites-vous ?

— Nous en recevons un peu via la Syrie. Celles-là vont en

Cisjordanie. Mais surtout, il y a les tunnels, creusés sous la frontière égyptienne, au sud de la bande de Gaza, tout autour de Rafah. Nous arrivons à faire passer beaucoup de matériel par là. C'est pourquoi il est inutile d'utiliser la mer. Nous l'avons fait dans le passé, mais désormais, la zone est trop surveillée par la marine israélienne.

— Mais ces tunnels, les Israéliens ne les repèrent pas ? s'étonna Malko.

— Si, bien sûr, reconnut le général palestinien. Ils passent leur temps à en boucher, mais, au fur et à mesure, nous en creusons d'autres. Ils sont parfois longs d'un kilomètre et traversent la frontière à plus de vingt mètres de profondeur. Pour transporter les marchandises, nous utilisons des baignoires auxquelles nous avons adapté des roues, elles se déplacent sur une voie de chemin de fer, tirées par des câbles. Il y en a plus d'une centaine. Heureusement. Il nous faut bien quelque chose pour armer nos combattants.

— Les armes du *Karin A* vous auraient été bien utiles...

Le Palestinien sursauta.

— C'est ce que les Israéliens s'efforcent de faire croire au monde entier, mais c'est faux ! Bien sûr, les 700 000 cartouches de 7,62 nous auraient servi, les fusils de sniper Dragonof aussi, mais que faire de mortiers de 120 mm ou de roquettes de 122 mm « Katiouchka » ? Si nous commettons la folie de bombarder les villes israéliennes avec, cela fournirait à Ariel Sharon le prétexte idéal pour réoccuper définitivement tous les Territoires... Nous avons d'ailleurs des mortiers, mais nous ne nous en servons pas. Contre Tsahal, il est impossible d'envisager un combat frontal.

— Il y avait aussi des armes antichars sur le *Karin A*.

Atef el-Husseini sourit.

— Oui. Des RPG 7 et des RPG 18. Malheureusement, ils ne sont d'aucune utilité contre les chars Merkeva. Et, des RPG 7, nous en avons déjà. Nous avons détruit deux Merkeva avec des charges explosives et endommagé deux autres avec des RPG 7.

Malko le sentait sincèrement désireux de le convaincre, mais il lui en fallait plus.

— J'ai *absolument* besoin de rencontrer Adel Mugrabi, répéta-t-il. Qu'il me donne assez d'éléments pour procéder moi-même à une enquête. Si vous ne pouvez pas aller à Beyrouth, moi, cela m'est possible.

— Je vais faire l'impossible, promit Atef el-Husseini.

Il paraissait très affecté par cette histoire et fumait sans arrêt, jouant nerveusement avec le Zippo que lui avait offert Jeff O'Reilly à son arrivée à Tel-Aviv. Le silence dans le grand bâtiment était absolu. Les F.16 n'étaient heureusement pas revenus. Malko ne pouvait éviter une question gênante.

— Vous ne craignez pas que le Mossad ou le Shin Beth ait « retourné » quelqu'un mêlé à l'affaire du *Karin A* ? demanda-t-il brutalement.

Le général palestinien ne biaisa pas.

— Ce ne serait pas la première fois qu'ils nous infiltrent, soupira-t-il. Souvenez-vous de l'affaire Yacine⁽¹⁸⁾. Et il y en a beaucoup d'autres qui ne sont pas sorties... Souvent, lorsque je rends visite à Abu Ammar, il me dit en riant : « Je parle à la lampe », en désignant le plafond. Il est persuadé que tous ses propos sont écoutés.

— Adel Mugrabi a-t-il pu être retourné ?

— Peut-être. Peut-être pas. Il ne l'avouerait pas, sans preuve.

Un ange passa. Les interrogatoires ne devaient pas encore être très avancés... Le général regarda sa montre.

— Je dois y aller. On m'a dit que vous étiez à l'hôtel *Al Deira* ?

Un des trois hôtels construits sur Al-Rashid Street, le front de mer, du temps où Gaza avait l'espoir de devenir un nouveau Tel-Aviv. Depuis l'Intifada, ils restaient désespérément vides, à l'exception d'une poignée de journalistes, de quelques membres d'ONG ou de diplomates. Le général El-Husseini raccompagna Malko jusqu'à l'escalier et disparut, le confiant à son adjoint.

Malko se retrouva vingt minutes plus tard dans sa chambre du *Al Deira*, avec une vue imprenable sur la plage couverte de détritiques et le port de pêche et ses bateaux peints en jaune qui n'avaient pas le droit de s'éloigner de la côte de plus de trois milles, sous peine d'être coulés sans avertissement.

Il se dit que si les Palestiniens n'avaient pas été aussi avides et corrompus, ils seraient moins perméables aux manipulations du Mossad et du Shin Beth. Mais on ne refait pas la nature humaine... Il descendit dans la salle à manger qui se prolongeait par une vaste terrasse où quelques journalistes déjeunaient au soleil. Il commanda des crevettes grillées et du hommouz. Il aurait dû amener une créature avec lui. Avec les Palestiniens, l'attente risquait de se prolonger. Yasser Arafat, reclus à Ramallah – sur une autre planète –, vivait la nuit, tardait toujours à prendre ses décisions et avait peur de tout... Il se revit, l'année précédente, en train de sodomiser somptueusement une journaliste australienne qui s'était révélée être une agente du Mossad, mais un coup superbe...

Qu'était-elle devenue ?

Deux jours s'étaient écoulés, dans une inaction totale et désespérante. Deux fois, le général El-Husseini lui avait fait savoir qu'il allait le recevoir, et deux fois, il avait annulé au dernier moment. Samir

Ghazaleh avait alors expliqué à Malko qu'El-Husseini se trouvait désormais sur la liste noire des Israéliens et qu'il devait prendre certaines précautions. On ne savait jamais où il se trouvait... Son adjoint direct ayant été assassiné trois mois plus tôt, grâce à une voiture piégée, il prenait les menaces israéliennes très au sérieux.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter... Comme il n'avait d'autre contact à Gaza que le général El-Husseini, sauf erreur, ce ne pouvait être que lui.

Il décrocha. La voix de Samir Ghazaleh, l'adjoint du général, annonça sans préambule :

— Je vous attends en bas.

La Breitling de Malko indiquait dix heures moins dix. Il descendit en hâte. Samir Ghazaleh lui glissa à l'oreille :

— Le général vous attend. En ville. Il doit vous emmener voir la personne que vous souhaitez rencontrer.

— Adel Mugrabi ?

Le Palestinien hocha la tête affirmativement. Ils gagnèrent sa BMW blindée et foncèrent dans les rues désertes de Gaza City. Malko allait peut-être enfin commencer à éclaircir le mystère du *Karin A*.

Très vite, il se rendit compte qu'ils ne prenaient pas la direction du nord, mais s'enfonçaient dans Gaza City. Une explosion sourde lui fit tourner la tête vers Samir Ghazaleh, qui annonça placidement :

— On se bat près de Netzarim. Des membres de la Brigade des martyrs d'Al-Aqsa essaient d'empêcher les Israéliens d'entrer dans le quartier, mais ils n'y arriveront pas.

Vingt minutes plus tard, ils stoppèrent dans une petite rue plongée dans une obscurité totale. Malko sortit de la BMW et aperçut la haute silhouette du général El-Husseini émerger d'un second véhicule.

— *Gute Nacht !* dit ce dernier. Abu Ammar m'a autorisé à vous faire rencontrer Adel Mugrabi. Je vous demande de ne pas révéler à qui que ce soit où il se trouve. Il va vous faire prendre connaissance de tous les documents qu'il possède et vous communiquer les noms de ceux qui peuvent vous assister dans votre enquête.

Malko aurait été bien incapable de révéler quoi que ce soit, ignorant lui-même où il était ! Il suivit le général palestinien, guidé par une torche électrique, jusqu'à une villa entourée d'une clôture métallique. Il touchait au but.

CHAPITRE IV

Après avoir franchi la grille, Malko aperçut des silhouettes sans la pénombre, des hommes armés encerclant la villa. Précédé d'El-Husseini et de son adjoint, il pénétra dans un petit hall mal éclairé. Celui d'un intérieur banal. Visiblement pas un établissement pénitentiaire.

— Ce n'est pas une prison, remarqua-t-il.

Atef el-Husseini esquissa un sourire ironique.

— Nous n'avons plus de prison, les Israéliens les ont toutes détruites, dans l'espoir de tuer ceux qui y étaient incarcérés et que le Shin Beth recherche. Alors, nous en sommes réduits à mettre des gens un peu partout, mais sous bonne garde. Venez.

Ils suivirent un petit couloir puis descendirent quelques marches, débouchant dans une pièce en contrebas dont la porte était gardée par un moustachu à la carrure dissuasive. Une sorte de rez-de-jardin. Un homme corpulent et de petite taille au crâne dégarni mais à la moustache fournie, assis en bras de chemise à un bureau, se leva vivement avec un regard inquiet en direction du général El-Husseini.

— Voici Adel Mugrabi, annonça ce dernier en anglais à Malko. Vous pouvez lui poser toutes les questions que vous voulez. Il a également certains documents. Il parle anglais.

Il échangea quelques mots en arabe avec Adel Mugrabi qui approuva vigoureusement de la tête et se rassit. Malko s'installa en face de lui dans un vieux fauteuil de cuir rouge.

— C'est vous qui avez monté l'affaire du *Karin A* ? demanda-t-il.

— Non, répondit le Palestinien. C'est Fouad Shoubaki. Moi, je m'occupais seulement du bon déroulement de l'opération.

— Quel était l'objectif de cet achat d'armes ?

— C'était du business. On devait gagner deux millions de dollars au moins, tous frais déduits.

— À qui étaient destinées ces armes ?

— À un groupe implanté en Somalie, Al Ittihad Al Islamiya⁽¹⁹⁾. C'est pour cela que nous les avons achetées en Iran. Abu Ammar n'était pas au courant, ajouta-t-il vivement.

Là, il récitait sa leçon, visiblement. Son regard allait d'El-Husseini à Malko, anxieux.

— Vous opérez à partir d'où ? demanda Malko.

— Chypre, répondit-il sans hésitation, pour toutes les opérations financières. Mais l'opération était pilotée à partir de Beyrouth.

— C'est-à-dire ?

— Le *Karin A* communiquait par e-mails avec notre intermédiaire installé là-bas, l'informant de son trajet. On me retransmettait les e-mails à Chypre, à mon bureau.

— Quand et où ces armes ont-elles été chargées ?

— Au large de l'île de Kish, dans les eaux iraniennes, presque en face de Dubaï. Le 11 décembre. Ensuite, le *Karin A* a suivi la côte iranienne puis celle d'Oman pour ressortir du golfe Persique. Il a longé le Yémen.

— Quand avez-vous eu des nouvelles ?

— Le capitaine m'a envoyé un e-mail après avoir chargé les armes, le 11 décembre. Il ne devait plus me contacter avant d'arriver en face du cap Hafoun, devant la Somalie.

— Que s'est-il passé ?

Le Palestinien regarda fébrilement ses papiers.

— Le 19 décembre, j'ai reçu un e-mail me disant qu'il était obligé de faire une escale technique à Hodeida, un petit port yéménite, au nord du détroit de Bab-el-Manded. Le *Karin A* n'avait qu'un seul moteur Diesel qui ne marchait pas très bien.

Impassible, Malko demanda :

— Cela ne vous a pas étonné qu'il se retrouve bien au nord de la route qu'il aurait dû suivre ?

Adel Mugrabi secoua la tête.

— Non, j'ai regardé une carte. À moins d'aller à Aden, très surveillé par les Américains, c'était le seul port accessible rapidement.

Malko demeura silencieux quelques instants. Adel Mugrabi ignorait visiblement que le *Karin A* était suivi à la trace par le destroyer américain *USS John-Young*, renforcé par un avion patrouilleur Orion. Lorsqu'il avait été « pris en charge », le 14 décembre, il se trouvait effectivement en face du Yémen.

— Et ensuite ?

Adel Mugrabi jeta un coup d'œil aux papiers étalés devant lui.

— J'ai reçu un e-mail, le 29 décembre, du capitaine Akkawi, disant que le diesel réparé, il repartait d'Hodeida. Jusqu'au cap Hafoun, il en avait pour environ cinq jours. J'ai aussitôt prévenu par téléphone satellite les acheteurs qui commençaient à s'impatienter. J'attendais donc un autre e-mail du *Karin A*, m'annonçant le déchargement des armes en face du cap Hafoun, vers le 2 ou le 3 janvier. Au lieu de cela, j'ai appris l'arraisonnement du *Karin A*, dans la mer Rouge...

Le Palestinien paraissait complètement « détruit ».

— Vous avez une explication ? demanda Malko.

Adel Mugrabi chercha du regard le soutien du général El-Husseini.

— Non, avoua-t-il piteusement. Je ne comprends pas.

— Le capitaine Akkawi vous aurait-il menti sur la route qu'il suivait ?

— Non, non, je ne vois pas pourquoi, fit Adel Mugrabi en secouant la tête énergiquement.

Il y eut quelques secondes de silence, rompues par le fracas de la porte qui s'ouvrait à toute volée sur un moustachu. Celui-ci lança une phrase en arabe et Atef el-Husseini sauta sur ses pieds.

— Partons, vite ! Des F.16 arrivent dans notre direction.

Malko se leva à son tour, ainsi qu'Adel Mugrabi. Ils n'eurent pas le temps de parcourir plus d'un mètre. Le rugissement d'un réacteur fit trembler les murs, un choc sourd secoua toute la villa, le plafond sembla exploser dans un nuage de plâtre, les vitres volèrent en éclats. Tous demeurèrent figés tandis que le nuage blanc retombait, sans comprendre ce qui s'était passé. Un objet long et argenté s'était enfoncé dans un des murs, dépassant d'un mètre environ. Un missile Hellfire !

Malko le fixait, incrédule, quand l'exclamation du général palestinien l'arracha à sa stupéfaction.

— Vite, sortons !

C'était une chance inouïe que le Hellfire n'ait pas explosé, les réduisant tous en bouillie. Malko se rua dans le couloir, derrière El-Husseini. Adel Mugrabi voulut les suivre, mais le moustachu de garde à la porte le repoussa et s'enfuit après avoir fermé la porte à clef. Le pouls en folie, Malko traversa le jardin comme une fusée et gagna la rue. Abandonnant leur voilure, ils s'enfuirent en courant dans l'obscurité. Le grondement du F.16 se rapprochait à nouveau. Dans un geste de défense dérisoire, un des gardes du corps épaula sa Kalach et lâcha une rafale en direction du ciel. Elle croisa trois traits lumineux.

Quelques secondes plus tard, la villa, transformée en boule de feu, sembla se désintégrer. Des débris volèrent dans toutes les directions, puis le silence retomba, troublé par des cris de douleur. Ceux des gardes blessés, demeurés dans le jardin. Cette fois, les missiles du F.16 avaient bien explosé. Malko n'en revenait pas de leur chance.

C'était vraiment la Providence qui les avait sauvés.

De hautes flammes montaient de ce qui restait de la villa, quasiment réduite à un amas de débris incandescents. Des hommes couraient dans l'obscurité, le hurlement d'une ambulance retentit dans le lointain. Atef el-Husseini entraîna Malko par le bras.

— Ne restons pas ici, ils peuvent revenir.

— Et Mugrabi ?

— Personne n'a pu survivre, laissa tomber d'une voix étranglée le Palestinien. Venez.

Ils retrouvèrent la BMW blindée qui s'éloigna à toute vitesse, tous phares éteints. Malko était encore sous le choc. Comme un an plus tôt, lorsqu'un hélico israélien avait tiré plusieurs roquettes sur la voiture où il se trouvait. Personne n'ouvrit la bouche pendant que la grosse voiture fonçait à travers les rues désertes de Gaza City. Elle s'arrêta devant un immeuble flambant neuf, dans Tarak-ben-Ziad Street, à l'est de la ville. Malko emboîta le pas au général palestinien, salué par une poignée de moustachus armés jusqu'aux dents qui veillaient dans le hall. Malko était déjà venu là l'année précédente : c'était l'appartement privé d'Atef el-Husseini. L'immeuble alors en travaux était terminé et il n'y avait plus de bâches vertes dans la cabine de l'ascenseur. Le général appuya sur le bouton du onzième et dernier étage. Sur le palier, d'autres gardes veillaient en face de la porte de bois massif, renforcée d'un blindage. L'appartement, immense, occupait tout l'étage, mais il n'y avait que peu de meubles, la plupart recouverts d'une housse en plastique. Les fenêtres étaient obstruées par d'épais rideaux noirs. Atef el-Husseini se laissa tomber sur un canapé avec un sourire triste.

— Je n'ai pratiquement jamais le temps de venir ici, et puis, c'est une trop belle cible pour les F.16.

Une vieille femme surgit, portant un plateau avec plusieurs bouteilles d'alcool et des verres. Le général fit le service, versant à Malko une généreuse dose de cognac Otard XO et remplissant pour lui un grand verre de whisky Defender.

Il en but une gorgée et sortit son portable.

— Il faut que je prévienne Abu Ammar de ce qui est arrivé, dit-il simplement.

La conversation fut brève et en coupant la communication, il commenta :

— Il n'est pas étonné...

— Qui visaient-ils ? demanda Malko.

Le Palestinien eut un geste évasif.

— Vous, moi ou Mugrabi.

— Plutôt Mugrabi, corrigea Malko. Vous et moi aurions pu être frappés ailleurs.

Le général approuva de la tête.

— Vous avez probablement raison. Je regrette de vous avoir amené là-bas. J'y avais caché Adel Mugrabi pour le protéger. Personne ne savait où il se trouvait, à part deux de mes adjoints. Ce n'est pas une coïncidence.

— Comment les Israéliens auraient-ils pu nous suivre ?

Atef el-Husseini sourit. Sans aucune gaieté.

— Comme il le font d'habitude. Ils sont très forts en électronique. Ils savent que vous êtes à Gaza. Ils vous surveillent sûrement, peut-être tout simplement avec un traître qui nous a suivis jusqu'ici. Ou bien, ils

ont mis une « puce » dans ma voiture. Ou encore ils ont utilisé des caméras infrarouges.

— Pourquoi tuer Adel Mugrabi ? Pour le faire taire ? Mais il était arrêté.

Le Palestinien ne répondit pas immédiatement, alluma une cigarette avec son Zippo et souffla la fumée.

— Vous allez être étonné, dit-il avec tristesse, mais nous sommes depuis des mois tellement sous pression, désorganisés, avec nos archives dispersées un peu partout, que je n'avais interrogé Mugrabi que superficiellement. C'est vrai, avec tout ce qui se passe, ce n'était pas une priorité, j'avais d'autres chats à fouetter. Ce qu'il a dit aujourd'hui, il l'avait déjà raconté lors de son arrestation. Pour le garder sous pression, je lui avais demandé un rapport *écrit, circonstancié, détaillé*, qui aurait pu servir de base à un véritable interrogatoire en profondeur.

— Où est ce rapport ?

— Il était là-bas. Il ne doit pas en rester grand-chose...

Un ange passa. On ne pouvait rien contre l'enchaînement des circonstances. Le général El-Husseini ajouta aussitôt :

— N'oubliez pas qu'en plus, il m'est impossible de me déplacer, que toutes nos communications sont écoutées par les Israéliens.

Un de ses hommes entra dans la pièce et vint murmurer quelque chose à son oreille.

— La villa a été entièrement détruite, annonça El-Husseini. Il ne reste rien de la pièce où se trouvait Adel Mugrabi. Tout a brûlé. Lui-même a été déchiqueté. C'est dommage, ce n'était pas un mauvais homme.

Malko ne répondit pas. La liquidation d'Adel Mugrabi par un F.16 israélien tendait à conforter la théorie de la manip. Si les Israéliens l'avaient supprimé, c'est que le Palestinien aurait pu mettre Malko ou un autre sur une piste, car même le général El-Husseini, l'homme le mieux informé de la Palestine, ignorait comment le Mossad avait infiltré l'opération du *Karin A*. Et, comme d'habitude, les Israéliens tenaient à garder leurs petits secrets... En faisant féroce ment le ménage. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Atef el-Husseini laissa tomber :

— Je ne peux plus rien pour vous. Moi-même je suis au point mort. Il faudrait aller à Chypre.

— Mais il m'a parlé de Beyrouth...

— J'ignore avec qui il traitait là-bas. Peut-être trouverez-vous quelque chose à Chypre.

— Vous avez un bureau là-bas ?

— Oui, bien sûr. À Nicosie. Je peux vous envoyer voir le responsable, Aziz Abdullah, mais je l'ai déjà interrogé, il ne sait rien.

Sinon qu'Adel Mugrabi venait souvent. Mais il n'était pas au courant de ses affaires privées.

Son portable sonna, il répondit brièvement et jeta un coup d'œil à son chronomètre Breitling.

— Il va falloir que je vous quitte. Les Israéliens se préparent à attaquer Khan Younés. Pour l'instant, je ne peux rien de plus pour vous. Je vais vous faire reconduire au *Al Deira*. Si vous souhaitez rencontrer Abu Ammar à Ramallah, faites-le-moi savoir en appelant ce numéro.

Il griffonna un numéro de portable sur une de ses cartes.

Ils se levèrent et échangèrent une longue poignée de main. Le grand appartement, avec ses rideaux noirs tendus devant les ouvertures et son éclairage crépusculaire, était sinistre. Un PM Borko négligemment jeté sur un canapé rappelait qu'Atef el-Husseini était, lui aussi, en danger de mort. Malko revit la villa où se terrait Adel Mugrabi exploser sous les roquettes israéliennes. Si la première avait fonctionné, il ne serait pas là... Deux des gorilles d'El-Husseini prirent l'ascenseur avec lui. Désormais, il n'avait plus qu'une idée : quitter Gaza au plus vite.

— On peut passer Erez la nuit ? demanda-t-il à Samir Ghazaleh.

Le Palestinien le regarda, interloqué.

— Vous êtes fou ! Les Israéliens tirent à vue sur tous ceux qui s'approchent. Il faut attendre demain matin.

Dix minutes plus tard, il le déposait devant le *Al Deira*. Malko dut tambouriner à la porte pour se faire ouvrir. Les rues de Gaza City ressemblaient à celles d'une ville fantôme. Il était déçu et amer. Son enquête se révélait encore plus difficile que prévu. Avec un énorme point d'interrogation : comment les Israéliens avait-ils pu manipuler des gens aussi retors que Fouad Shoubaki ou Adel Mugrabi ? Étendu sur son lit, il alluma la télé et tomba sur la sempiternelle danse orientale de très belles Arabes. Une fille, plus mince que la moyenne, se déhanchait lascivement devant un parterre de « dichdachas » énamourés.

La sensualité exacerbée de la danse l'arracha à sa réflexion. Comme après chaque risque mortel surmonté, il développait son habituelle pulsion sexuelle. Difficile à satisfaire à Gaza... Mécaniquement, il composa le numéro du portable d'Alexandra. Et, miracle, elle répondit.

— C'est moi, dit-il. J'ai très envie de toi.

Alexandra se méprit sur son ton. Avec un rire léger, elle dit aussitôt :

— Tu es déjà revenu ? Si tu conduis vite jusqu'ici, je n'aurais pas le temps de m'endormir.

— Je suis à Gaza, corrigea Malko.

— À Gaza ! On croirait que tu te trouves dans la pièce à côté...

— Hélas non ! soupira Malko, qui avait posé une main sur son sexe déjà réveillé.

Le seul fait d'entendre la voix d'Alexandra le troublait. Elle dut le sentir car elle demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me caresse, dit Malko. En pensant à toi.

Visiblement, elle ne s'attendait pas à cet aveu. Après quelques secondes de silence, elle proposa d'une voix très mondaine :

— Veux-tu que je te tienne compagnie ?

Comme s'ils étaient dans un salon de thé et qu'elle lui propose une pâtisserie. Sans attendre sa réponse, Alexandra dit d'une voix plus basse :

— C'est amusant, j'étais en train de lire un livre passionnant, *Éloge de la nymphomanie*, et cela ne me laissait pas indifférente. Il y a quelques séances de créativité. Entre le héros, une jeune Berbère vicieuse et son frère.

— Où es-tu ?

— Dans la chambre bleue. Je ne suis pas encore déshabillée.

— Où étais-tu ce soir ?

— J'ai dîné avec Siegfried. Tu sais, le jeune banquier de la Commerzbank.

— Celui qui veut te sauter ?

Alexandra rit.

— Je ne sais pas, mais il est très attentionné... Il m'a raccompagné jusqu'ici dans son Aston-Martin et voulait absolument prendre un verre. Je lui avais tellement parlé de la bibliothèque... Alors, j'ai prétendu que tu étais là et il s'est contenté d'un petit flirt gentil.

— C'est-à-dire ? interrogea Malko, qui connaissait la perversité naturelle de sa fiancée – elle devait avoir un chromosome de plus, celui des salopes.

— Oh rien, *Putzi* ! Il m'a embrassée et je l'ai laissé jouer un peu avec mes seins. Tu sais, je suis toujours flattée quand un homme me dit qu'ils sont magnifiques. Alors, j'ai envie de lui offrir une petite récompense...

Malko ferma les yeux. Son membre aurait pu rivaliser avec un manche de pioche. Alexandra savait parler aux hommes.

— C'est tout ?

— Pratiquement ! affirma Alexandra d'une voix un peu plus rauque. Bien entendu, lorsqu'il s'est aperçu que je portais des bas, il a un peu perdu le contrôle de lui-même. Je l'ai arrêté alors qu'il essayait de m'arracher ma culotte. Il a juste eu le temps de m'effleurer, très, très légèrement, ce qui a failli me faire jouir. Alors, je l'ai embrassé – sans la langue – et je suis sortie de la voiture.

Malko imagine dans quel état avait dû se trouver le directeur de la Commerzbank... Évidemment, la fidélité d'Alexandra était un peu à géométrie variable. Celle-ci continua :

— Voilà pourquoi je ne me suis pas déshabillée tout de suite. J'ai trouvé ce livre et j'ai entrepris de continuer ce que Siegfried avait commencé. C'est une bonne idée de m'avoir téléphoné.

— Où es-tu ?

— Dans le fauteuil de velours. Laisse-moi fermer les yeux, que je puisse m'imaginer que ce sont tes doigts qui me caressent. Et qu'ensuite tu vas me prendre là, sans même me déshabiller. Je sens que je vais jouir, ajouta-t-elle soudain d'une voix pressante. Mon Dieu, ce que tu me caresses bien !

Elle se tut et Malko n'entendit plus qu'un râle sifflant. Il l'imaginait, les yeux fermés, les jambes ouvertes, sa main s'agitant furieusement sur son ventre. Puis, elle eut une sorte de hoquet et gémit.

— Ah, tu me fais jouir !

Malko se manuélisa férocement, le souffle court, ne sachant plus où il se trouvait, et poussa un cri sauvage au moment où sa semence jaillissait. Avec, en écho, le râle de sa fiancée. Ensuite, ils gardèrent le silence quelques instants. C'est Alexandra qui le rompit :

— Je crois que je vais bien dormir ! Tu as eu une bonne idée de m'appeler. *Gute Nacht, Putzi.*

Étourdi de plaisir, Malko gagna la douche.

Alexandra coupa son portable et se tourna sur le côté. Elle était étendue dans son lit, en train de lire la Bunte Illustrierte quand Malko avait appelé. Ce soir-là, elle n'était pas sortie. Son dîner avec le jeune banquier datait de la veille. Et elle avait censuré la dernière partie de leur flirt, dans l'Aston-Martin. L'odeur de cuir des voitures britanniques haut de gamme avait toujours eu sur elle l'effet des phéromones.

Quand Malko l'avait appelée, le connaissant bien, elle avait immédiatement mis en route sa boutique à fantasmes. Elle n'aurait pas aimé qu'une autre femme serve de support à ceux de son amant. En s'endormant, elle se dit que le téléphone portable était décidément le ciment du couple.

Le barrage d'Erez, même sous un soleil radieux, évoquait plus l'entrée d'un camp de concentration que la frontière d'un pays normal.

Pas un chat. Dans cette période tendue, il n'y avait presque pas de passages. Laissant derrière lui les taxis palestiniens, Malko marchait sous le soleil, son sac de voyage à la main, entre deux rangées de hangars vides criblés d'impacts, dissimulant quelques snipers israéliens. En face de lui, se dessinaient les miradors high-tech aux vitres fumées panoramiques qui ressemblaient à des ouvrages de science-fiction. Un drone bourdonnait dans le ciel bleu, invisible. Un soldat engoncé dans un gilet pare-balles, casqué, le doigt sur la détente de son Galil, surgit d'un blockhaus en béton et jeta un coup d'œil sur son passeport. Ensuite, Malko dut encore marcher jusqu'au poste de contrôle pour récupérer une carte jaune qu'il donna à la seconde sentinelle, et il se retrouva dans le grand parking quasi désert où stationnaient les voitures à plaques jaunes.

Un homme jaillit d'une Mercedes noire et il reconnut le chauffeur de Jeff O'Reilly qu'il avait averti par téléphone. Deux minutes plus tard, il roulait vers le nord.

— M. O'Reilly vous attend pour déjeuner, annonça le chauffeur.

Une heure et demie plus tard, la Mercedes s'engouffrait dans le parking souterrain de l'ambassade américaine, les plots d'acier reprenant leur place aussitôt après son passage. Ascenseur, ambiance feutrée. Le chef de station de la CIA accueillit Malko dans son bureau, toujours aussi affable.

— Alors, que vous a dit El-Husseini ? Tout s'est bien passé ?

— Disons que Dieu était de mon côté, répondit Malko avec un sourire un peu crispé.

La récréation virtuelle avec Alexandra était bien le seul moment de détente qu'il avait connu en quatre jours. Il raconta à l'Américain tout ce qui s'était passé, y compris l'attaque du F.16 sur le lieu de détention d'Adel Mugrabi. L'Américain se rembrunit.

— On dirait que votre enquête dérange nos amis israéliens, remarqua-t-il. Ils ont d'autres occasions de « taper » El-Husseini. Et vous aussi, d'ailleurs. Il semble qu'ils aient utilisé leur méthode habituelle, celle qu'ils emploient pour liquider les gens qui les gênent, poseurs de bombes ou autres.

— Mais comment ont-ils fait ?

— Je ne sais pas exactement, avoua Jeff O'Reilly. Ils combinent plusieurs éléments : les mouchards, l'électronique, l'observation par les drones. Alors, quelle est votre conclusion ?

— Qu'ils ont réussi une formidable manip...

Jeff O'Reilly alluma une Marlboro avec son Zippo « 11 septembre » dont toutes les stations de la CIA avaient été inondées.

— Si on pouvait la démonter, cela les décrédibiliserait auprès du président Bush. Que comptez-vous faire maintenant ?

Malko se servit un peu de café.

— Fouad Shoubaki est incarcéré à Ramallah, dit-il. J'ai peu de chance de le voir. Fathi Razem a disparu et le capitaine du *Karin A* est aux mains des Israéliens. D'après Adel Mugrabi, l'opération a été conçue à Chypre...

Le chef de station fit la grimace.

— Chypre, c'est plutôt le « turf » des « Cousins⁽²⁰⁾ ». On y a du monde, mais je ne suis pas certain qu'ils soient très performants.

— J'ai un ami à Chypre, avança Malko, qui pourrait *peut-être* m'aider. Un certain Vladimir Sevchenko. Garçon agréable bien qu'un peu rugueux...

— Que fait-il ?

— C'est un marchand de mort subite. Il vend des armes du bloc de l'Est.

Jeff O'Reilly fronça les sourcils.

— Mais le *Karin A* n'a rien à voir avec l'Europe de l'Est. Ni avec les Russes.

— Mon ami Vladimir Sevchenko n'est pas russe, mais ukrainien, précisa Malko. Et il sait beaucoup de choses car Chypre est tout petit. Ce serait bien étonnant qu'il n'ait pas entendu parler d'Adel Mugrabi... Ce dernier n'a pas eu le temps de me donner le nom de l'intermédiaire qui, à Beyrouth, pilotait l'opération. Peut-être arriverai-je à en savoir plus à Chypre.

— Tentez le coup, conseilla Jeff O'Reilly. En plus, ce n'est pas loin.

— J'y vais la mort dans l'âme, assura Malko. J'ai déjà failli laisser ma peau deux fois là-bas ! Mais c'est le seul endroit où je puisse trouver éventuellement quelque chose.

— Alors, bonne route ! conclut Jeff O'Reilly, je vais prévenir la station de Nicosie. Si elle peut vous être utile. Faites attention.

Malko se dit que si Vladimir Sevchenko ne pouvait pas l'aider, il n'aurait plus qu'à regagner son château de Liezen pour compléter son expérience virtuelle avec Alexandra par une récréation plus concrète.

CHAPITRE V

Malko filait le long de l'autoroute A1 qui suivait d'est en ouest la côte chypriote, de Larnaca à Pafos, serpentant au milieu de collines pelées, caillouteuses, hébergeant uniquement des troupeaux de chèvres. Exceptionnellement, il ne pleuvait pas. Débarqué à Larnaca, il avait loué une voiture avec le volant à droite et foncé vers l'ouest. Depuis une dizaine de kilomètres, il longeait la zone touristique de Limassol, qui alignait en contrebas de l'autoroute des centaines d'hôtels minables, de gargotes et de night-clubs désespérants de tristesse. Des embranchements desservaient des plages étriquées où se battaient en duel quelques rares grains de sable. Seuls clients : les plus pauvres du quatrième âge européen, qui venaient se remplir les yeux de ce simili-paradis.

Depuis la fin de la guerre civile au Liban, Chypre s'était desséchée comme une vieille fille. Pendant tout le conflit, sa partie grecque avait été la base arrière des maronites libanais. Ils s'y étaient repliés, construisant hôtels, appartements, villas, restaurants. La paix revenue, ils avaient été remplacés d'abord par les touristes britanniques bas de gamme, puis surtout, après 1992, par les Russes et les citoyens des ex-républiques soviétiques. Ce n'était pas par hasard : Chypre était le seul pays européen – si on pouvait appeler cette île disgracieuse un pays – à ne pas leur réclamer de visas. En plus, le système bancaire chypriote était d'une souplesse à faire pâlir de jalousie n'importe quel paradis fiscal. On pouvait se présenter dans n'importe quelle banque avec des valises de billets sans avoir à subir de questionnaire humiliant. Celui-ci était avantageusement remplacé par une déclaration sur l'honneur établie pour des gens qui avaient depuis longtemps perdu le leur.

Aussi, Vladimir Sevchenko, mafieu ukrainien, trafiquant d'armes, que Malko avait connu quelques années plus tôt à Istanbul⁽²¹⁾, s'était-il installé à Chypre, où il était plus près de ses principaux clients moyen-orientaux. Quatre ans plus tôt, Malko l'y avait retrouvé. À cette époque, Sevchenko vivait dans le seul hôtel de luxe de la côte, le *Four Seasons*, en attendant que le palais qu'il se faisait construire soit terminé. Malko ralentit en apercevant un panneau annonçant la sortie 24. La résidence de Vladimir Sevchenko devait être achevée. Effectivement, il aperçut très vite, en contrebas de l'autoroute, au-dessous d'une église

orthodoxe, une énorme demeure, deux corps de bâtiments reliés par un patio. Un drapeau ukrainien flottait joyeusement en haut d'un mât. Apparemment, le camarade Sevchenko avait fait son nid à Chypre. Cinq minutes plus tard, Malko s'arrêtait devant un portail métallique noir encadré de deux petites tours carrées et appuyait sur une sonnette surmontée d'une caméra vidéo. Il n'attendit pas longtemps : le battant coulisssa sur un rouquin à la carrure monstrueuse, velu comme un singe, boudiné dans un blouson de cuir noir, la crosse d'un pistolet dépassant d'une ceinture en crocodile. Les petits yeux du gorille se plissèrent d'abord avec méfiance, puis, avec un rugissement de bonheur, il se précipita sur Malko et le serra contre son torse de barrique.

— *Gospodine*⁽²²⁾ Malko !

C'était Djokkar, un des deux gardes du corps tchéchènes de Vladimir Illich Sevchenko, jadis surnommé par le KGB « le Blafard », pour des raisons à jamais restées mystérieuses. Le Tchéchène se retourna et aboya quelque chose. Son double, un brun frisé, surgit aussitôt et fondit à son tour sur Malko, jappant de joie comme un pitbull retrouvant son maître ! Abbi, le second Tchéchène, adorait lui aussi Malko. Sautillant de bonheur, Djokkar sortit de sa poche un Zippo orné d'une Varga girl que lui avait jadis offert Chris Jones à Kiev. Puis ils l'entraînèrent à l'intérieur et lui firent traverser le patio. La demeure était le croisement du château de Versailles et d'un casino de Las Vegas. Ils traversèrent un salon Louis XV dégoulinant d'or, prouvant que Vladimir Sevchenko avait dû dévaliser Roméo, puis un autre, plus petit. Ils arrivèrent enfin dans un bureau où se tenait une jeune femme blonde à la poitrine aiguë, moulée dans un pull de fin cachemire noir, en train de taper sur un ordinateur. Elle leva la tête et, derrière ses lunettes, son regard se fixa sur Malko.

— *Tovaritch* Malko !

Elle se dressa, ôta ses lunettes et fit le tour du bureau. Debout, elle faisait beaucoup moins secrétaire, avec sa large ceinture en crocodile vert, sa jupe fendue s'arrêtant à mi-cuisses et ses bas résille. Le tout sur des escarpins qui la grandissaient de quinze bons centimètres.

— Toujours ravissante, Tatiana ! eut le temps de dire Malko en russe avant qu'elle ne lui enfonce une langue volontaire jusqu'aux amygdales, en se pressant contre lui comme une ventouse, sous l'œil humide d'émotion des deux Tchéchènes.

Lors de leur première rencontre, Tatiana distrait Vladimir Sevchenko d'une fellation consciencieuse pendant sa séance de musculation. La Russe détacha sa bouche de celle de Malko et lui jeta un long regard, se demandant visiblement si elle le suçait tout de suite ou si cela pouvait attendre un peu. Afin de couper court à ses excellentes intentions, Malko se hâta de demander :

— Vladimir Illich est là ?

— *Da !*

Tatiana poussa la porte capitonnée d'un bureau immense, aux murs tapissés de boiseries, éclairé par deux grandes baies vitrées donnant sur la Méditerranée. Un homme aux épaules massives, au visage plat avec de hautes pommettes et des yeux presque bridés, vêtu d'un costume rayé sombre égayé par une cravate Hermès, sur une chemise d'un rose de bon goût, était en train de discuter avec un visiteur que Malko ne voyait que de dos. La blonde Tatiana l'apostropha en russe et Vladimir Sevchenko se leva d'un bond avec un barrissement joyeux. Il fit le tour du bureau pour venir embrasser Malko sur la bouche.

Sans la langue, heureusement.

— *Tovarich* Malko ! rugit l'Ukrainien, quelle bonne surprise !

Son visiteur, un être filiforme et blême, regardait cette scène touchante, interloqué.

Le bureau de Vladimir Sevchenko, de toute évidence conçu par l'architecte d'intérieur Claude Dalle, aurait rendu jaloux le Roi Soleil. Des boiseries à la française en chêne sculpté servaient d'écrin à un superbe bureau plat Louis XIV rehaussé de dorures. Si vaste qu'on aurait pu y allonger Tatiana. L'Ukrainien fit les présentations. Son visiteur se nommait Vassili Icaros et était le directeur de la banque centrale chypriote. Il prit rapidement congé, se sentant de trop. Malko se dit que Vladimir Sevchenko ressemblait presque à un gentleman de la City, avec son costume croisé, son gilet et ses Church impeccablement cirées.

Pourtant, ce n'était pas, jadis, le genre de relation dont on pouvait se prévaloir chez les gens « normaux ». Il avait conquis sa fortune et sa puissance à la force du poignet, si on peut dire, ou plutôt du lance-flammes. À Istanbul, il n'avait pas hésité à faire lui-même griller vifs les intermédiaires, certes indéliçats, d'une transaction d'armes. Il était capable d'étrangler un chien-loup d'une seule main et de battre une femme comme un tapis et, dans son organisation, les procédures de licenciement se résumaient à une balle dans la tête. Mais, ces petits travers mis à part, il n'était pas foncièrement antipathique et avait le sens de l'amitié. À peine le banquier sorti, il tomba la veste, jeta sa cravate par terre et ouvrit sa chemise jusqu'au nombril après avoir ôté ses belles Church.

— Tatiana, lança-t-il, va chercher le Champagne !

Il n'était que dix heures du matin.

Avec l'habileté d'un barman professionnel, la blonde Tatiana était

en train de faire sauter le bouchon d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995, extraite d'un seau à glace en cristal de Bohême. Les flûtes étaient, elles aussi, en cristal. Vladimir avait fait des progrès considérables depuis le temps où il lapait son bortsch dans un bol en bois... Le bouchon sauta et l'Ukrainien hurla : « Hurrah ! » Ils commencèrent par un toast à l'amitié en général, puis un à Malko, qui répondit par le même à l'Ukrainien. Ensuite, vint le toast aux amis disparus, prématurément arrachés à leur affection, puis à Tatiana, qui tint elle-même à porter un toast au retour de Malko, terminant par un baiser au Champagne, orné d'un petit bout de langue rose.

On en était à la seconde bouteille de Taittinger.

Vladimir Sevchenko rota discrètement.

— Maintenant, dit-il, il faut porter vrais toasts avec vodka.

Tatiana alla prendre dans un bar tout en miroirs une bouteille de Stolychnaya « Cristal » et remplit trois verres, qu'ils choquèrent violemment avant de les jeter, vides, sur la moquette.

À onze heures, la bouteille de « Cristal » était vide, et Vladimir Sevchenko, le regard légèrement flou, demanda enfin d'une voix encore bien assurée :

— Qu'est-ce qui t'amène à Chypre ?

Tatiana avait remis ses lunettes et, avec ses longs cheveux blonds, ses grands yeux de biche et son visage plein de douceur, elle ressemblait presque à une vraie secrétaire. Alors que Vladimir l'avait engagée jadis surtout pour la qualité de ses fellations, les meilleures à l'ouest de l'Oural, avait-il coutume de dire.

— Un problème, dit Malko.

Vladimir Illich Sevchenko éclata d'un rire énorme.

— Vladimir Illich résout tous les problèmes des amis. Raconte !

Vautré dans un fauteuil, il observait Malko de ses petits yeux malins. Il prit sur la table ce qui ressemblait à une télécommande chromée, sortit du coffret à cigares un énorme Coïba et l'alluma avec sa « télécommande », le dernier né des Zippos, le XL à gaz, multifonctions. Son visage était aussi inexpressif que celui d'un joueur de poker. Lorsque Malko eut terminé, l'Ukrainien tira une longue bouffée de son cigare et dit d'une voix posée, avec une once de tristesse :

— *Tovaritch* Malko, je ne suis plus dans le commerce des armes depuis deux ans ! On m'a nommé président de la chambre de commerce chyprio-russe et CEI. Je suis un financier, ajouta-t-il avec une pointe de fierté. Je gère des capitaux considérables pour les investir dans cette île. J'ai reçu l'année dernière la plus haute décoration chypriote... Les seules armes que je vois sont celles de Djokkar et de Abbi, mais c'est plus par habitude. Ici, c'est pays béni. On

peut sortir sans risquer de se faire rafaler à la Kalach par un malfaisant. Mais je suis un businessman respecté. *Totally legitimate*⁽²³⁾, ajouta-t-il en anglais.

Malko dissimula sa déception sous un sourire contraint.

— Bravo, Vladimir Illich, je suis heureux de ton succès.

Comme les putes devenues dames patronnesses dans le *charity business*, Vladimir s'honorait désormais d'une honnêteté pointilleuse. Ce qui n'arrangeait pas Malko.

— *Spasiba, spasiba bolchoi*⁽²⁴⁾, marmonna l'Ukrainien en se grattant l'entrejambe.

— Donc, tu ne peux rien pour moi, conclut Malko.

— *Niet. Nitchevo.*

Malko se leva.

— Bien, je suis heureux de t'avoir revu. Je vais aller réinstaller à l'hôtel à Nicosie et chercher un autre contact.

Au mot « hôtel », Vladimir Sevchenko s'empourpra d'un coup et frappa le bureau Louis XIV de Claude Dalle du plat de la main, faisant trembler les verres.

— *Bolchemoi !* C'est ici, hôtel. Ce soir, tu dors à la maison.

— J'ai beaucoup à faire, argumenta Malko.

— Tu dors ici, répéta l'Ukrainien. Et *peut-être* que je peux t'aider.

Malko reprit espoir.

— Comment ?

— Je connais très bien *tovaritch* général Boris Nicolaïevitch Kravchenko. Ce soir, nous faisons dîner ici. Boris Nicolaïevitch représente Rosvorojenié⁽²⁵⁾. Il connaît tous ceux qui vendent des armes, de la Bulgarie au Yémen. Lui va t'aider. Ou alors, personne ne peut.

Malko sentit un énorme poids disparaître de sa poitrine. Finalement, il ne serait peut-être pas venu à Chypre pour rien.

— Je crois que je vais accepter ton invitation, dit-il gaiement.

— Hurrah ! fit l'ex-marchand d'armes. Djokkar va te conduire à ta chambre. Sinon, cette salope de Tatiana va te sucer jusqu'à la moelle et il faudra te faire une transfusion.

Le général Boris Nicolaïevitch Kravchenko, d'origine ukrainienne comme son hôte, du genre sanguin, était aussi large que haut, les cheveux frisés grisonnants, la mâchoire un peu prognathe et le regard bleu perçant. Sa femme semblait sortir tout droit du goulag, mais côté miradors. Le visage plat, les yeux revolver, le menton triple... Osseuse, mais avec des hanches de pondeuse, boudinée dans une robe de laine verte qui semblait sortir du Goum, elle faisait peur.

Depuis qu'ils étaient arrivés, elle n'arrêtait pas de minauder d'une

voix rauque avec Malko, tandis que son mari jetait des regards sournois en direction de Tatiana. Celle-ci, avec sa robe noire fluide, décolletée en carré, descendant à mi-mollets et ses cheveux blonds relevés en chignon, faisait presque respectable en dépit de son regard à la fois docile et dur, signe des vraies putes.

Vladimir Sevchenko se leva et porta le premier toast, avec sa flûte pleine de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995.

— À la sainte Autriche.

— À la Russie éternelle, répliqua Malko.

La première bouteille ne dura que le temps de quatre toasts. À la troisième, ils avaient à peu près épuisé leur imagination et se rassirent. Le général, qui semblait doté d'une capacité d'absorption considérable, couvrait désormais d'un regard luisant les seins de Tatiana. La salle à manger lambrissée s'ouvrait sur le parc illuminé par des projecteurs et sur la Méditerranée piquetée des lumières de quelques pétroliers à l'ancre.

Un maître d'hôtel rubicond apporta un saladier de cristal où cohabitaient trois sortes de caviar : béluga doré, osciètre royal et osciètre. Il devait y en avoir un kilo, avec cinq cuillères, également en cristal. Ni toast ni pain : on était entre connaisseurs. Devant chaque invité était posée une carafe enveloppée d'un bloc de glace pleine de Stolichnaya « Cristal ».

Pendant un long moment, on n'entendit que des bruits de mandibules. Natalya Kravchenko mangeait deux fois plus vite que tout le monde tandis que Tatiana, sous la table, s'était déchaussée pour taquiner espièglement l'entrejambe de Malko. Ce n'est qu'au *vatrouchka*⁽²⁶⁾ que Vladimir Sevchenko aborda les choses sérieuses.

— Malko est un ami, dit-il, appuyant lourdement sur le mot. Il cherche une information.

— Quelle information ? demanda le général Kravchenko, essuyant les grains de caviar qui traînaient encore autour de sa bouche.

— Tu connais un certain Adel Mugarbi ? Un Palestinien.

Le Russe ne réfléchit que quelques secondes.

— *Da*.

— Tu fais business avec lui ?

— Petit business, fit Kravchenko avec une moue. Il achète souvent des munitions. Par 100 000, livrables au Liban.

— Pour le PLO⁽²⁷⁾ ?

Le général balaya la question d'un geste sec.

— Je ne demande pas, dit-il laconiquement. Il paie toujours très correct.

— Rien d'autre ?

— Si, il voulait un lot beaucoup plus important, mais c'était trop compliqué. Des missiles et des mortiers, mais il ne pouvait pas me

fournir d'*end-user*⁽²⁸⁾.

— Vous savez où le trouver à Chypre ? demanda Malko.

Le général secoua la tête.

— Non, c'est lui qui me téléphone. D'habitude, il est au *Hilton* à Nicosie.

— Il est là en ce moment ?

— Je ne sais pas. Il faudrait appeler le *Hilton*.

— Vous avez entendu parler de l'affaire du *Karin A* ? demanda Malko.

— Oui.

Il n'était pas loquace. Malko poursuivit :

— C'est Adel Mugrabi qui a organisé l'achat des armes. En Iran.

Le général Kravchenko eut l'air surpris.

— Il a de bons copains là-bas, alors. Les Iraniens ne vendent pas d'armes, sauf à leurs amis politiques, et jamais à destination de ce coin-ci. À cause du canal de Suez.

— Les Égyptiens ne les laissent pas passer ?

— Si, mais ils demandent trop cher, dit Boris Kravchenko avec un sourire ironique. Et puis, pourquoi aller acheter des armes si loin ? Nous avons tout, à des prix compétitifs. J'ai nouveau catalogue. Et pour les *end-users*, on peut s'arranger...

Visiblement, il prenait Malko pour un client potentiel. Ce dernier ne le détrompa pas.

— Mugrabi travaille avec d'autres gens à Chypre ? interrogea-t-il d'une voix neutre.

— Oh, les mêmes que moi, fit vaguement Boris Kravchenko. Je ne sais pas.

Il se referma aussitôt comme une huître. Ils terminèrent le repas avec un magnum de Taittinger Comtes de Champagne Rosé Millésimé 1995. Malko commençait à avoir la tête qui tournait. Vladimir Sevchenko bâilla.

— Demain, j'ai rendez-vous avec banque à huit heures.

Le général Kravchenko se leva.

— Nous allons rentrer.

Vladimir Sevchenko poussa un soupir qui ressemblait à un barrissement.

— *Niet*. Vous couchez ici. La chambre jaune. Celle qui donne sur le patio.

Le ton de sa voix n'était pas celui d'une invitation. Malko vit le visage du général se crispier légèrement et comprit que son ami ukrainien volait à son secours... Il y eut quelques instants d'un silence tendu, puis Boris Kravchenko céda avec un sourire forcé.

— *Karacho*. Tu es un vrai ami.

Vladimir Sevchenko vociféra quelque chose en tchéchène et

Djokkar apparut, inquiétant comme un pitbull.

— Conduis-les à leur chambre, ordonna-t-il.

Lorsqu'ils furent sortis, il adressa un large sourire à Malko.

— Si demain il n'a pas retrouvé la mémoire, je donne sa grognasse à Djokkar pour qu'il joue avec... Cette petite merderie me doit un grand service. Sans moi, les Chypriotes lui faisaient des tas d'ennuis. Dors bien, demain il sera doux comme un agneau et disposé à t'aider.

Tatiana avait disparu, mais Malko connaissait le chemin de la chambre qu'on lui avait préparée. Lorsqu'il y pénétra, il vit que l'éclairage était déjà réglé, très doux. Un immense miroir occupait tout un panneau d'un lit extravagant avec une tête de lit en demi-lune tendue de soie jaune. Le « *Palm Beach* », modèle exclusif dessiné par Claude Dalle pour un prince arabe, dont Vladimir Sevchenko avait exigé d'obtenir une copie. Le lit n'était pas vide. Tatiana, agenouillée en son milieu, serrée dans une guêpière mauve assortie à ses bas, l'y attendait, les yeux baissés. Elle lui laissa à peine le temps de se déshabiller et, en quelques minutes, sa bouche dissipa les vapeurs de vodka de la tête de Malko. Elle n'avait pas perdu la main, si on peut dire. De temps en temps, elle vérifiait dans la glace, en bonne ouvrière, le résultat visuel de sa prestation. Lorsqu'elle le jugea à point, elle l'abandonna et s'allongea à plat ventre sur le lit, la croupe surélevée par des coussins. Le cerveau encore embrumé par l'alcool, Malko se plaça derrière elle. Au moment où il allait la prendre, des éclats de voix retentirent de l'autre côté de la cloison : c'était Natalya Kravchenko qui reprochait violemment à son mari de vouloir baiser Tatiana. bercé par les glapissements de la mégère, Malko s'enfonça lentement dans le ventre offert, dans un état second dû au Champagne et à la vodka. Bien décidé à assouvir tous les fantasmes qui lui passeraient par la tête. Le premier vint très vite. Il se retira, remonta un peu, et, d'un seul coup, viola les reins de Tatiana.

Celle-ci, bien élevée, se cambra pour l'accueillir et il se mit à la sodomiser lentement. Mais ce fantasme, qui, d'habitude, déclenchait très vite son plaisir, ne lui procura qu'une sensation délicieuse, sans le mener à l'orgasme. Il avait beau pilonner la croupe consentante, rien ne se déclenchait.

Une demi-heure plus tard, ils étaient tous les deux en nage et il n'avait toujours pas joué.

— Laisse-moi faire ! dit alors Tatiana.

Malko se retira et elle se retourna, l'engloutissant jusqu'à la glotte. Sa fellation fut si efficace qu'en cinq minutes, il sentit la sève monter de ses reins. Tatiana, soudée à lui comme une goule, l'avalait jusqu'à la dernière goutte. Puis elle se redressa avec un sourire complice.

— Tu préfères ma bouche à mes fesses !

Elle disparut comme un fantôme et Malko resta seul, plongeant

immédiatement dans un sommeil lourd.

La sonnerie du portable lui vrillait les oreilles. À tâtons, il arriva à l'attraper et répondit. C'était une voix inconnue, avec l'accent arabe.

— Malko Linge ?

— Oui.

— Je suis Aziz Abdullah. Notre ami commun m'a dit de vous appeler.

Le représentant de l'OLP à Nicosie.

— Il y a quelque chose de spécial ?

— Il faudrait que je vous voie rapidement, dit le Palestinien. C'est important. Pour vous surtout. Si vous pouvez venir à Nicosie, je vais vous donner l'adresse.

Malko nota et se rendormit, perturbé. Si le général El-Husseini voulait lui faire passer un message urgent, ce n'était pas bon signe.

CHAPITRE VI

Le général Kravchenko, en bras de chemise, des valises sous les yeux, dévorait de la charcuterie et quelques harengs, le tout arrosé de thé, dans un coin de la salle à manger. Il leva un regard torve sur Malko et finit par lui adresser un sourire un peu crispé.

— *Dobredin !* Je me suis occupé de vous ce matin, à peine réveillé. J'ai téléphoné.

— *Spasiba, spasiba bolchoi*, remercia Malko. Vous avez trouvé Adel Mugrabi ?

— Non, mais je me suis souvenu avec qui il fait du business, ici, à Chypre. Un de mes concurrents.

Le pouls de Malko commença à s'emballer. Enfin, il avait un fil à tirer.

— De qui s'agit-il ?

— Pavel Zabotin. Avant, il vivait à Moscou.

— Il est russe ?

Le général Kravchenko sourit.

— Il est né en Russie et il a un passeport russe. Mais il a aussi un passeport libanais, et un britannique... C'est un juif, vous savez, et il a un peu toutes les nationalités.

— Que fait-il ?

— C'est un agent pour de nombreux fabricants de matériel militaire. Il représente ici Rosvorojenié, mais aussi Matra en France, BAE en Grande-Bretagne, Bell, et puis des Brésiliens, des Chiliens, des Croates... Il a une grosse organisation. Des bureaux à Moscou, à Londres, à Bangkok, à Singapour.

— Il vit ici ?

— En partie. Il a un superbe appartement à Moscou, un à Monte-Carlo et un à Londres. Ici, il est sur son bateau, un yacht italien de 90 pieds, ultramoderne, ancré dans la marina de Larnaca. Il peut s'installer n'importe où car son business se fait par téléphone, telex ou e-mail.

— Il a fait des affaires avec Mugrabi ?

— Je le pense.

— Comment pourrais-je le rencontrer ?

Avant qu'il ne réponde, la porte s'ouvrit sur Vladimir Sevchenko,

drapé dans une robe de chambre de velours rouge, avec les pantoufles assorties et de magnifiques armoiries totalement fantaisistes. Il se plaça derrière le général Kravchenko et posa ses mains sur ses épaules en un geste apparemment affectueux. Malko vit ses énormes doigts s'enfoncer dans les muscles et le général grimâça de douleur.

— Tout va bien ? demanda à la cantonade Vladimir Sevchenko.

— Très bien, assura Malko, ton ami était en train de me dire comment rencontrer un homme qui connaît Mugrabi.

— Karacho ! Karacho ! approuva l'Ukrainien. Je le connais ?

— C'est Pavel Zabotin, dit faiblement le général.

— Ah, Pavel ! opina Vladimir Sevchenko. Je le connais. Il est avec une fille qui a des seins énormes... Ils sont venus dîner ici un soir, une fête que j'avais donnée en l'honneur de mes amis chypriotes. Tu le connais bien, Boris ?

Boris Kravchenko grimâça un sourire.

— Oui.

— Eh bien, tu vas t'arranger pour que Malko le rencontre...

Le général avala un litre de salive avant de laisser tomber, à regret :

— Je dois le voir ce soir pour lui apporter mon nouveau catalogue. Je peux lui parler de ton ami.

Vladimir Sevchenko enfonça encore un peu plus ses énormes pouces dans les épaules de Boris Kravchenko.

— Tu ne vas pas lui en parler. Tu vas l'emmener avec toi.

— Mais qu'est-ce que je vais lui dire ? Il n'aime pas les gens qu'il ne connaît pas.

— Qu'il est dans le business, Europe du Nord.

— Et après ?

Vladimir Sevchenko eut un geste fataliste.

— Après, il se débrouille. Mais il aura confiance, puisque c'est toi qui l'amènes...

— Et si après...

Visiblement, il n'était pas chaud. Vladimir Sevchenko se pencha à son oreille.

— Tu veux toujours vendre tes vieux Scud pourris au gouvernement chypriote ? Sans moi, tu n'y arriveras pas...

— Ils ne sont pas pourris ! protesta le général. Ils ont tous été révisés dans les ateliers de l'État.

— *Tovaritch* ! ricana Vladimir Sevchenko, tu te crois toujours avant 1990 ! Ils doivent encore moins bien marcher ! Mais cela n'a pas d'importance, ils ne s'en serviront jamais. C'est juste pour faire peur aux Turcs. Alors, à quelle heure as-tu rendez-vous, et où ?

— Sur le *Capri*, à Larnaca, vers quatre heures.

— *Karacho*. Vous partirez tous ensemble d'ici.

Il verrouillait.

— Avant, dit Malko, j'ai une course à faire à Nicosie.

Depuis vingt minutes, Malko tournait dans le labyrinthe des petites rues du quartier d'Akropolis, au sud des murailles de la vieille ville de Nicosie. Un dédale. Même avec un plan, il n'arrivait pas à trouver la rue Aristokritou où se trouvait le siège local de l'OLP. Enfin, à force de demander son chemin en anglais à des gens qui lui répondaient en grec, il déboucha dans la rue qu'il cherchait, une voie ensoleillée et paisible, bordée de villas et de petits immeubles. Juste en face de lui, un vieux drapeau palestinien flottait en haut d'un mat, en face d'une guérite vide. Il monta un escalier décoré de photos de propagande qui ne payait pas de mine et frappa à une porte au premier étage. Un vieil homme mal habillé lui ouvrit.

— J'ai rendez-vous avec Aziz Abdullah, annonça Malko.

L'homme le fit entrer dans une grande pièce sommairement meublée. Un homme en costume bleu était en train de travailler à un bureau. Les cheveux ondulés, de grosses lunettes et l'habituelle moustache bien fournie. Il leva la tête avec un regard interrogateur.

— Je suis Malko Linge.

Aziz Abdullah se leva, comme poussé par un ressort, un doigt sur la bouche.

— *Welcome, welcome !* Je vais vous montrer le texte de l'allocution que je veux prononcer à la manif, demain.

Il prit Malko, un peu éberlué, par le bras et l'entraîna hors de la pièce. Ce n'est que dans la rue qu'il reprit une attitude normale.

— Nous sommes écoutés, souffla-t-il. D'abord par les Chypriotes et sûrement aussi par les Anglais et le Mossad.

Cela faisait beaucoup de monde. Il est vrai que l'univers palestinien avait toujours été plus que perméable. Faute de mieux, ils s'installèrent dans la voiture de Malko et Aziz Abdullah se lâcha aussitôt :

— Il y a trois jours, j'ai reçu un message du général El-Husseini. Il me disait que vous arriviez et de veiller sur vous. Il n'y a qu'un vol par jour en provenance de Tel-Aviv. Alors, j'ai envoyé deux hommes à l'aéroport, tous les jours, depuis son coup de fil. Jusqu'à hier où vous êtes arrivé.

— Je ne les ai pas vus.

Aziz Abdallah sourit.

— Non, ils étaient là seulement pour votre protection. Heureusement, parce que dans le même vol que vous, il y avait deux agents du Mossad !

— Comment le savez-vous ?

— Un de mes hommes vous a suivi quand vous avez loué une

voiture.

— Mais comment m'avez-vous identifié ?

— Nous avons votre nom et nous connaissons tous les loueurs de voitures. Quand vous êtes parti au volant, nous avons constaté qu'une autre voiture vous suivait. Un de mes hommes est resté et s'est renseigné auprès des loueurs. Il a eu les noms et l'hôtel des deux hommes qui sont partis derrière vous. Tenez.

Il tendit un papier à Malko qui lut : Ygal Gur, Dan Peled ; *Hotel Palm Beach*, Larnaca.

Il sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. Après l'incident du F.16, c'était la preuve que les Israéliens ne le lâchaient pas et qu'ils avaient quelque chose à cacher dans l'histoire du *Karin A*.

— Vous avez vérifié qu'ils sont bien au *Palm Beach* ? demanda-t-il.

— Oui. C'est un hôtel touristique, au bord de la mer. Que voulez-vous qu'on fasse ?

— Rien pour le moment, dit Malko. Je vous remercie. Si vous apprenez quelque chose d'intéressant, prévenez-moi sur mon portable.

Ils se séparèrent, et il reprit l'autoroute pour Limassol, soucieux. Il fallait absolument empêcher que les Israéliens soient au courant de son contact avec Pavel Zabotin, mais cela n'allait pas être facile sans l'aide de Vladimir Sevchenko. Pourvu que le marchand d'armes fasse avancer son enquête...

L'Azimut blanc de 90 pieds se balançait doucement à un mille environ de la côte chypriote, un peu à l'ouest de Larnaca. Pas un souffle de vent et un soleil qui aurait pu faire croire que c'était déjà l'été. Le pont semblait désert, mais, dissimulé par le plat-bord, un couple était enlacé à l'arrière, installé sur des coussins. L'homme était blond, avec de longs cheveux répandus sur ses épaules, comme une femme, et bronzé. Des lunettes de soleil barraient un visage régulier légèrement retrouché par la chirurgie esthétique. Les épaules larges, les pectoraux saillants, les jambes huilées, il ne portait qu'un petit slip rouge et avait l'air d'un culturiste de plage.

Une fille brune était installée sur ses genoux, torse nu. On ne voyait que sa poitrine : magnifique, énorme, deux seins d'une fermeté de marbre pointant comme deux obus, avec de larges aréoles sombres. Les bras noués sur la nuque de son partenaire, elle l'embrassait passionnément. Elle aussi était en slip de bain, mais bleu. La femme interrompit son baiser et souffla :

— Baise-moi !

Sans attendre la réponse, elle se leva pour aller s'étendre sur les

coussins bleus. Son compagnon se leva à son tour. D'un coup d'œil, elle réalisa la modestie de son érection. Elle avait pourtant fait ce qu'elle pouvait... Quand elle sentit que son partenaire faisait glisser son slip le long de ses hanches, elle reprit espoir, ferma les yeux et leva les jambes à la verticale pour l'aider. La mer, le soleil et son tempérament lui donnaient envie de faire l'amour. En plus, elle était amoureuse de Pavel, qu'elle trouvait, à juste titre, beau comme un Dieu. On aurait dit une vedette de la chanson. Elle frémit en sentant qu'il lui écartait les cuisses et se prépara à le recevoir. Mais c'est une langue qui se posa sur son ventre, pas un sexe. Une langue habile qui, très vite, alla à l'essentiel, enveloppant son clitoris d'une caresse aussi circulaire qu'efficace. Cathy se sentit fondre. Pavel se donnait un mal fou, jouant de ses doigts et de sa langue dont il maîtrisait parfaitement le moindre mouvement.

Méthodiquement, il mena Cathy au plaisir et au bout d'un moment, elle se cabra, refermant ses cuisses sur la tête de son partenaire avec un soupir ravi. Elle avait bien joui.

Ses jambes retombèrent et elle ouvrit les yeux, s'attendant à ce qu'il la pénètre pour lui offrir un second orgasme, le meilleur. Mais il s'était déjà remis debout et elle constata que son érection n'était toujours pas au rendez-vous. Vaguement vexée, elle se dit qu'il aurait déjà dû la défoncer. Tous les hommes qui avaient traversé sa vie la trouvaient extrêmement bandante.

— Tu as bien joui, ma chérie ? demanda Pavel.

Difficile de prétendre le contraire.

— Oui, dit-elle sans changer de position, mais je voudrais que tu me fasses l'amour.

Elle étendit la main pour l'attirer à elle, mais il se déroba avec un sourire.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, s'excusa-t-il. Je dois aller en ville acheter de la bouffe, nous avons des invités ce soir, et il est déjà tard. Le temps de rentrer, il sera cinq heures.

Cathy ne répondit pas, humiliée d'avoir à supplier alors que tous les hommes étaient à ses pieds. Au même moment, un autre personnage surgit des entrailles du navire. Aussi brun que Pavel était blond, des cheveux frisés qui lui donnaient une tête de pâtre grec, des traits réguliers, une bouche épaisse, les cheveux ras et une musculature puissante, une boucle d'oreille dans l'oreille gauche. Il jeta un coup d'œil distrait à Cathy et demanda :

— On a de la visite ?

— Oui, le général Kravchenko et un de ses amis. Un négociant qu'il veut me présenter. Kravchenko m'apporte son catalogue.

Le nouveau venu vint s'asseoir à côté de Pavel et dit pensivement :

— Ça m'intéresse, je dois aller à Bamako et à Niamey. Ils ont

besoin de matos.

— Tu vas rester longtemps ?

Il y avait une pointe d'anxiété dans la voix de Pavel. Son associé, Helmut Bergen, ex-cover-boy reconverti dans les armes et la coke, eut un sourire un peu méchant.

— Je ne sais pas, ça dépend du boulot et de ce que je trouve là-bas. De toute façon, tu as Cathy pour te tenir compagnie, non...

Cathy, comprenant qu'elle n'était plus la vedette, s'était levée, avait remis son slip et ramassé son sac. Elle s'éloigna dans le salon pour regagner sa cabine, au pont inférieur. Sans un mot ni un regard pour Pavel. Celui-ci lui cria :

— Fais-toi belle, ce soir. Le général aime les femmes sexy.

Il n'entendit pas la réponse. Helmut venait de s'asseoir à côté de lui. Son regard glissa jusqu'au slip enserrant le sexe de son ami et il demanda à mi-voix :

— Tu as encore baisé cette petite pouffiasse ?

— Non, je te jure, se défendit Pavel. On ajuste flirté.

Helmut ricana.

— Flirté, la foufoune à l'air !

— Je l'ai un peu léchée, avoua Pavel. Tu sais bien que j'ai besoin d'elle. Le général me mange dans la main rien que pour avoir le droit de la regarder. Et elle fait beaucoup d'effet à mes acheteurs arabes.

Helmut posa brusquement la main sur le slip de son associé et commença à le masser distraitemment.

— Je ne sais pas si je dois te croire, fit-il. Je connais un ami à Bamako qui, lui, ne met pas son truc n'importe où.

Au contact de sa main, le sexe de Pavel se développait à toute vitesse. Bientôt, il tendit tellement le tissu du slip que son propriétaire dut écarter l'élastique de la ceinture pour le libérer. Aussitôt, Helmut s'en empara à pleine main et le décalotta. Il était long, mince et pointu. Rapidement, il baissa la tête et le prit dans sa bouche. Pavel sursauta. De plaisir et de honte.

— Attention ! Elle pourrait remonter !

Helmut interrompit sa fellation pour demander d'un ton furieux :

— Tu as honte de moi ?

— Non, bien sûr, mais...

Helmut s'était levé, méprisant.

— Allez, reste avec cette pétasse. Vivement que je file en Afrique.

Il rentra à l'intérieur du bateau où Pavel le suivit, le rattrapant au bas de l'échelle, dans la coursive desservant les cabines. Helmut venait d'entrer dans sa cabine. D'un geste naturel, il se débarrassa de son slip et fila vers la douche. Pavel l'y suivit. Sans un mot, il le plaqua contre la paroi, se plaça derrière lui et, d'un seul élan, lui enfonça son sexe raide entre les fesses. Jusqu'à ce que leurs deux épidermes se touchent.

— Je ne l'ai pas baisée, imbécile ! souffla-t-il.

Tenant son associé et amant par les hanches, il commença à le sodomiser méthodiquement, l'envoyant chaque fois dinguer contre la paroi qui vibrait. Guettant le moment où il allait lâcher sa semence. Il était fou d'Helmut qui, pourtant, le trompait allègrement durant ses voyages d'affaires. Sentant qu'il allait jouir, il empoigna le sexe de son amant et se mit à le masturber à toute vitesse afin qu'ils jouissent ensemble.

Cathy, étendue sur son lit, avait cessé de se caresser, en entendant du bruit dans la cabine voisine. Le *Capri* venait de lever l'ancre et un léger frémissement faisait vibrer la coque. Ils rentraient à Larnaca. Elle tendit l'oreille, essayant de saisir la conversation des deux hommes, mais n'y parvint pas. Frustrée, elle ressentit une bouffée de haine à l'égard d'Helmut, pour l'ascendant qu'il avait sur son associé. Elle avait mis longtemps à réaliser la vérité. Lorsque Pavel l'avait draguée dans une soirée à Monte-Carlo, il semblait tellement amoureux ! Il l'avait couverte de fleurs, poursuivie, forcée à rompre avec le médecin qui était son amant régulier. Jusqu'au soir où il l'avait emmenée sur son bateau et où il lui avait fait l'amour fougueusement, virilement. Allant même jusqu'à la sodomiser.

Ce qu'elle avait trouvé délicieux.

Une seule chose l'avait étonnée : il ne s'était pratiquement pas intéressé à ses seins qui fascinaient pourtant tous les hommes... Ils étaient restés ensemble une quinzaine de jours, durant lesquels il ne lui avait fait l'amour que trois fois. Bien sûr, ils avaient des soirées tout le temps, et Pavel était très fier de montrer cette ravissante jeune femme hypersexy, à qui il avait offert une garde-robe de rêve. Chaque fois qu'elle devenait un peu trop pressante, il s'esquivait avec une excuse. Il avait trop bu, ou il était trop fatigué, prétextait-il.

Alors qu'en public, il était extrêmement prévenant, lui tenait la main, affichait une passion juvénile. Lorsque son associé, de retour d'Arabie Saoudite, l'avait rejoint, il s'était certes montré un peu moins démonstratif, mais Cathy avait mis cela sur le compte de la délicatesse, Helmut n'ayant pas de compagne.

Ensuite, elle avait regagné son agence immobilière qui la distrayait. Divorcée d'un homme très riche, elle n'avait pas vraiment besoin de travailler.

Lorsque, quelques mois plus tard, alors qu'elle se débattait dans une liaison sans trop d'intérêt, Pavel lui avait proposé de le rejoindre au Moyen-Orient, elle avait accepté avec plaisir. D'abord à Beyrouth où les dîners et les fêtes se succédaient et où un Saoudien lui avait offert

un diamant gros comme un œuf de pigeon pour qu'elle accepte de le suivre dans son pays. Ensuite à Chypre, sur le *Capri*. Quatre-vingt-dix pieds de luxe avec un équipage discret, un beau steward et une femme de chambre muette comme une carpe, qui ne semblait rien voir des turpitudes qui se passaient à bord.

À Beyrouth, elle avait eu droit à une courte lune de miel et à quelques étreintes rendues passionnées par la coke. Et puis, Helmut avait réapparu, cynique, bronzé et peu loquace. Cette fois, elle s'était doutée de quelque chose, mais n'avait jamais rien pu surprendre. Et Pavel continuait à être toujours attentionné. Bien sûr, l'attitude des deux associés était souvent ambiguë...

Cathy se leva, entendant des bruits plus nets, et colla son oreille à la cloison. Elle ne mit pas longtemps à identifier les soupirs et le martèlement sourd qui filtraient de la cabine voisine. Pourtant, elle essaya d'imaginer autre chose, jusqu'au moment où elle perçut deux cris très rapprochés, étranglés, violents, sexuels.

Figée, elle n'eut plus qu'une interrogation : lequel des deux était en train de baiser l'autre ?

Elle s'était bien fait avoir : son amant était homosexuel et elle ne lui servait que pour la façade. Folle de rage, elle se jeta à son tour sous une douche. Jurant de se venger.

CHAPITRE VII

Sans le décolleté vertigineux de Cathy, le dîner eût été guindé. Le général Kravchenko, surveillé féroce­ment par sa femme, serrée dans une robe grise ras du cou qui ressemblait à une tunique militaire, essayait de concentrer son regard sur la nourriture et ses voisins mâles. La table était dressée sur le pont supérieur du *Capri*, ancré tout au bout de la jetée principale de la marina de Larnaca, et protégée du vent par des toiles tendues au-dessus du bastingage. Pavel Zabotin, très élégant dans un costume de shantung beige, avait accueilli Malko poliment, lui avait posé quelques questions, avant de se lancer dans une longue conversation technique avec le général Kravchenko à propos de son nouveau catalogue. Tandis que son associé, tout en noir, et tout aussi élégant, veste et pantalon de cuir, faisait la conversation à Natalya, la femme du général.

— Vous venez souvent à Chypre ? demanda Cathy à Malko.

Depuis son arrivée, son regard insistant ne le quittait pratiquement pas. Ce qui le mettait dans une situation délicate. Il n'était pas sur le *Capri* pour sauter une fille avec des seins énormes et un charme sulfureux, mais pour faire avancer son enquête. Heureusement, le légitime propriétaire de Cathy ne semblait pas se formaliser de l'attitude provocante de sa compagne. Quant à son associé, ses regards amusés prouvaient qu'il ne perdait pas une miette du manège de la jeune femme. Malko, lui n'avait qu'une idée : arriver à mettre Adel Mugarbi sur le tapis. En attendant, il se contentait d'écouter...

— Pas très souvent, répondit-il à Cathy. Je suis surtout en Europe du Nord, où je travaille avec mon ami le général Kravchenko. Il a quelques matériels nouveaux très performants.

Avant de venir, il avait pris soin d'examiner le catalogue de l'ami de Vladimir Sevchenko... Pavel Zabotin tourna la tête vers lui.

— Vous êtes agent de qui ?

Malko avait préparé sa réponse.

— Le groupe Siemens, et Oerlikon, dit-il. Il se hâta d'ajouter : Je dois aller en Iran prochainement, ils sont très demandeurs.

Pavel Zabotin fit la grimace.

— Je n'aime pas beaucoup les Iraniens. Trop tortueux. Et puis, ils veulent toujours acheter ce qu'on ne peut pas leur vendre.

Évidemment, l'Iran était toujours sous embargo, ce qui n'empêchait pas le business.

Malko sourit.

— Ils sont très intéressés par la technologie des fusées à carburant solide.

Pavel Zabotine balaya d'un mot les carburants solides.

— Je ne m'en occupe pas.

Cathy se leva, les seins en avant.

— On va prendre le café dans le *lounge*.

Ils se retrouvèrent au pont inférieur, dans le *lounge*, et, spontanément, Cathy vint s'asseoir à côté de Malko. Celui-ci eut soudain envie de déchirer avec ses dents la mousseline noire sous laquelle palpitaient ses seins. Cathy croisa ses jambes très haut, dévoilant des bas noirs et un peu de cuisse charnue. Sa robe Valentino était sexy et élégante en même temps. Personne ne faisait plus attention à eux. Le général Kravchenko et Pavel Zabotin parlaient chiffres, calculette à la main, et Helmut Bergen tira sur son cigare, absent. Quant à la femme du général, son seul souci était de se trouver toujours entre son mari et Cathy.

— Vous vivez en permanence sur le bateau ? demanda Malko à celle-ci.

— À Chypre, oui. C'est là que Pavel reçoit ses rendez-vous d'affaires. C'est plus discret qu'un hôtel et, de l'aéroport, il n'y a que quelques minutes. Les gens débarquent de Tel-Aviv, de Beyrouth ou de plus loin, et on les emmène directement en mer. (Elle rit.) Comme ça, ils ne peuvent pas s'échapper avant d'avoir signé.

Pavel Zabotin, qui avait entendu, lui jeta un regard furieux. Visiblement, il n'aimait pas qu'on parle de ses affaires.

— Offre un digestif à nos amis ! suggéra-t-il, presque brutalement.

Cathy gagna le bar et revint avec un plateau, une bouteille de cognac Otard XO et des verres. Elle fit le service, terminant par Malko. Leurs doigts se frôlèrent et ils échangèrent un regard qui lui mit le ventre en feu. C'était le supplice de Tantale. Tout à coup, Helmut Bergen sortit de son mutisme.

— Vous restez encore quelque temps à Chypre ? lança-t-il à Malko en allemand, avec un sourire engageant.

— Probablement.

— Venez donc pique-niquer demain, si le temps le permet, proposa-t-il. Vous verrez, c'est très sympa. Qu'en penses-tu, Pavel ?

— Parfait, très bonne idée, dit Pavel qui n'avait pas écouté.

— O.K., alors demain vers onze heures. Voulez-vous qu'on vous envoie une voiture ? Vous êtes à quel hôtel ?

— Je ne suis pas à l'hôtel. Je réside chez mon ami Vladimir Sevchenko.

— Vlad ! Ce vieux bandit, fit Helmut Bergen. Vous êtes en bonnes mains... Lui a gagné beaucoup d'argent.

— Nous avons fait quelques affaires ensemble, reconnut modestement Malko. En Turquie, justement.

Cette fois, Pavel Zabotin écoutait. Lui aussi, d'un coup, semblait trouver Malko beaucoup plus intéressant.

— Ah bon ! fit-il. C'était l'époque où il vendait ses stocks ukrainiens.

— Tout à fait, confirma Malko. Il y avait beaucoup de clients en Yougoslavie. Il en a même vendu aux Iraniens...

Il était définitivement dédouané. Il se persuada que le lendemain se passerait mieux. Il arriverait bien à placer le nom d'Adel Mugrabi. Le général avait refermé son catalogue et tout le monde dégustait l'Otard XO dans un silence religieux. Jusqu'à ce que la femme du général Kravchenko étouffe un bâillement, avec un regard éloquent en direction de son mari. Celui-ci se dressa aussitôt comme s'il était en présence du tsar de toutes les Russies.

— Natalya est fatiguée, proclama-t-il. Je crois que nous allons vous laisser.

— Vous venez demain aussi, bien sûr ? proposa Pavel Zabotin.

— Avec joie, accepta le général, avant que sa femme n'ait eu le temps de décliner l'invitation.

Leurs hôtes les raccompagnèrent jusqu'à la coupée. Le quai de la marina était désert, le *Capri* étant le seul bateau habité en cette saison. Dès qu'ils se furent éloignés sur le quai, le général demanda à Malko :

— Êtes-vous satisfait ?

— C'est en bonne voie, j'espère, mais je n'ai pas encore pu poser les bonnes questions.

— Soyez prudent, supplia Boris Kravchenko, Pavel est un de mes très bons clients. Il m'achète, pour ses clients africains, de la quincaillerie invendable ailleurs et c'est un type sérieux. Il a beaucoup de relations...

Ils se séparèrent sur le parking de la marina et Malko reprit l'autoroute de Limassol, pensant à l'éblouissante Cathy. Pourquoi lui avait-elle fait de telles avances alors qu'elle avait un amant jeune, beau et riche ?

Ygal Gur s'appliqua à demeurer assez loin de Malko, afin de ne pas se faire repérer. Il ignorait pourquoi le chef de la cellule très spéciale pour laquelle il travaillait, Meier Dagan, lui avait donné l'ordre de suivre Malko Linge. Ils étaient arrivés sur le même avion de Tel-Aviv et depuis, avec son camarade Dan Peled, il ne l'avait pas lâché. De

nombreux Israéliens prenaient leurs vacances à Chypre, et ils passaient complètement inaperçus. Il fut rassuré quand il vit celui qu'il suivait s'engager dans la sortie 24 et il stoppa un peu plus loin. Il traversa en courant l'autoroute et, grâce à des jumelles de vision nocturne, put suivre sa « cible » pendant qu'il disparaissait derrière le grand portail noir de la résidence de Vladimir Sevchenko. Ygal Gur attendit une dizaine de minutes pour être certain qu'il ne ressortait pas et regagna sa voiture. Dans une demi-heure, il pourrait commencer à faire son rapport, tandis que Dan Peled prendrait le relais. Ils utilisaient de vrais passeports israéliens à de faux noms, établis par le Mossad pour son groupe « Action ».

Le soleil radieux qui brillait sur Chypre dissipa l'angoisse de Malko qui avait craint du mauvais temps, empêchant la journée en mer avec Pavel Zabotin. Tatiana lui avait tenu compagnie pendant son petit déjeuner. Vladimir Sevchenko était parti à Nicosie avec ses deux gardes du corps.

À dix heures et demie, Malko gagna l'autoroute de Larnaca. De jour, le bateau de Pavel Zabotin était magnifique avec sa coque blanche et ses lignes élancées. Le général Kravchenko et son épouse venaient juste d'arriver. Ils s'installèrent tous à l'arrière du *Capri*, salués rapidement par Pavel Zabotin, affairé dans son bureau à envoyer des e-mails et des fax.

Cathy fit son apparition, moulée dans un maillot une-pièce encore plus sexy que la robe de la veille, Lycra et dentelles noires. Le haut semblait avoir été moulé sur ses seins. Malko sentit ses doigts le démanger. Elle ouvrit en leur honneur une bouteille de Taittinger tandis que le *Capri* filait vers le large. Une heure plus tard, il jeta l'ancre en face du cap Pyla.

— On va déjeuner, annonça Cathy.

Un buffet froid était préparé sur le pont supérieur et ils s'y attablèrent, rejoints par Pavel Zabotin.

— Helmut a dû aller à Nicosie, expliqua-t-il.

Ils picorèrent des salades et de la langouste froide, le tout arrosé de Taittinger, puis, le café avalé, le général Kravchenko et son hôte allèrent s'isoler dans le bureau. Aussitôt, Cathy demanda à la cantonade :

— Quelqu'un veut-il se mettre en maillot ?

Il n'y avait que Natalya Kravchenko et Malko, mais la femme du général ronflait déjà sur un transat. Malko sauta sur l'occasion.

— Avec plaisir, dit-il.

— Venez vous changer dans une cabine, proposa Cathy.

Malko la suivit dans l'échelle menant aux cabines du pont inférieur. Une étroite coursive qui sentait un peu le diesel. Cathy ouvrit une porte et s'effaça pour le laisser entrer.

— Vous pouvez vous changer ici, dit-elle.

Il s'avança, mais bizarrement, Cathy resta dans l'embrasement de la porte. Pour pénétrer dans la cabine, il dut se glisser de profil, effleurant la jeune femme de tout son corps. Lorsque les pointes des seins moulés par la dentelle noire frôlèrent sa chemise de voile, il eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Leurs regards se croisèrent. Cathy n'avait pas bronché. Ils n'échangèrent pas un mot. Comme douées d'une vie indépendante, les mains de Malko s'élevèrent, emprisonnant les seins de la jeune femme. Le regard de Cathy se brouilla un peu, elle leva le visage, la bouche entrouverte, et il sentit le bassin de la jeune femme se rapprocher. Elle aurait porté écrit sur le front en lettres rouges « baise-moi » qu'elle n'aurait pas été plus explicite.

Leurs lèvres s'effleurèrent et la langue de Cathy jaillit comme un cobra qui attaque, s'enroulant autour de celle de Malko. Elle se tordit contre lui, comme si elle voulait se visser à son corps. Ils échangèrent un long baiser et Malko s'écarta un peu.

— Ce n'est pas très prudent, remarqua-t-il.

— C'est vrai, fit calmement Cathy.

Elle se glissa à l'intérieur de la cabine, se retourna et lui fit face.

— Ici, c'est mieux, Pavel ne va sûrement pas descendre, il est trop occupé avec le général.

Malko se sentit un peu idiot. Il avait devant lui une femme superbe qui s'offrait et il faisait des manières. À son tour, il la prit dans ses bras et très vite ils se mêlèrent, dans une étreinte furieuse, de plus en plus poussée. Le maillot une-pièce ne facilitait pas les choses... Malko sentit la main de Cathy faire glisser son Zip. Elle sortit son sexe et se mit à le masser furieusement, comme si elle n'avait pas baisé depuis un siècle. Lui ne pouvait s'empêcher de lorgner par la porte entrouverte.

C'est encore Cathy qui prit sa main et la plaqua contre son maillot, lui faisant sentir l'humidité de son sexe. Puis, sans un mot, elle gagna la couchette et s'agenouilla dessus. Malko n'eut plus qu'à écarter le maillot et à s'enfoncer dans un pot de miel. Si fort que la tête de Cathy cogna contre la cloison. Elle ne parut pas lui en tenir rigueur.

— Oui comme ça, gémit-elle, bien au fond.

Il ne se fit pas prier, l'emmanchant avec de furieux coups de reins. En quelques minutes, il sentit la sève monter et il eut juste le temps de jouir avant que Cathy ne pousse un cri bref, tandis que son bassin était secoué par un spasme violent. Quant il se retira d'elle, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis leur entrée dans la cabine. Cathy se remit debout, tira sur son maillot et dit d'une voix naturelle :

— Je remonte. Changez-vous.

Il en avait presque oublié le but de sa visite sur le *Capri*. Quand il regagna le pont, Cathy était dans une chaise longue, les yeux dissimulés par des lunettes noires. Elle avait troqué son maillot une-pièce pour un deux-pièces fuchsia encore plus sexy. Elle ne broncha pas lorsque Malko s'installa près d'elle. Pavel Zabotin et le général Kravchenko réapparurent une heure plus tard, ayant visiblement fait affaire. Malko ne savait plus comment s'en sortir. Il décida de se lancer à l'eau et demanda d'un ton négligent :

— Vous n'avez jamais croisé un certain Adel Mugrabi ?

— Si, répondit aussitôt Pavel Zabotin. Vous le connaissez ?

— Un peu, dit Malko, il m'a parfois acheté des munitions, en petite quantité. Il est souvent ici, non ?

— Oui, fit froidement le marchand d'armes. Mais il n'est pas intéressant. Ses affaires sont toujours très compliquées.

Il se replongea dans sa lecture. Fin de l'épisode. C'était difficile de revenir à l'assaut. Ils restèrent ainsi près d'une heure, puis le soleil commença à baisser et Pavel donna l'ordre au capitaine de lever l'ancre et de regagner la marina. Tandis qu'ils repartaient vers le rivage, Cathy demanda à son amant :

— Tu restes à bord ce soir ?

— Oui, répondit Pavel, j'ai des fax à envoyer. Pourquoi ?

— J'ai envie d'aller dîner à terre. Je suis un peu barbouillée.

— Comme tu veux, dit-il.

Malko eut l'impression qu'il était presque soulagé. Cathy se tourna alors vers Malko.

— Cela vous ennuerait de me déposer à un taxi à Larnaca ? Je n'aime pas conduire ici, à cause de la conduite à gauche.

— Bien sûr, s'empessa d'accepter Malko. Je peux même vous emmener à destination.

— Oh non, c'est trop loin, je vais à Nicosie, au *Hilton*, où nous avons une suite.

Il n'insista pas. Une heure plus tard, ils étaient dans la marina. Le général et sa femme s'en allèrent les premiers et lorsque Cathy arriva avec un petit sac de voyage, Pavel Zabotin prit congé de Malko comme si de rien n'était, la tête visiblement ailleurs. Cathy s'installa dans la voiture de Malko sans un mot.

— Où trouve-t-on des taxis ? demanda-t-il.

Elle tourna vers lui un regard espiègle.

— Vous avez vraiment envie de vous débarrasser de moi ?

— Non, mais...

— Bon. J'ai cru comprendre que vous habitiez chez Vladimir Sevchenko.

— Oui.

— Pourquoi n'allons-nous pas chez lui ? suggéra-t-elle

tranquillement.

Ce fut au tour de Malko d'être suffoqué.

— Mais votre...

— Il s'en moque. Il ne me téléphone jamais quand je suis à terre. Et s'il m'appelle, c'est sur mon portable... que j'ai avec moi. J'ai ce qu'il faut pour m'habiller dans mon sac. Je pense que votre ami n'y verra pas d'inconvénient. Il faudra simplement que je retourne à bord pas trop tard.

Au moins, c'était clair.

Cathy n'avait pas mis de soutien-gorge sous sa robe Stretch en panthère qui la moulait comme un gant. Vladimir Sevchenko n'avait fait aucun commentaire en les voyant arriver tous les deux. Un homme plein de tact.

Ils avaient gagné directement la chambre de Malko où elle s'était changée.

— Je vous plais ? demanda-t-elle en ce plantant devant lui dans un nuage de parfum.

— Beaucoup, dit Malko.

Elle se pressa contre lui et murmura :

— C'était bon cet après-midi, mais un peu bref, non ?

— Pavel Zabotin n'est pas jaloux ?

Cathy eut une grimace dégoûtée.

— Il s'en fout ! Il est pédé. Il baise avec son associé, Helmut.

Évidemment, cela changeait les choses.

— À propos, enchaîna Cathy, vous avez mentionné le nom d'Adel Muqrabi tout à l'heure. Vous le connaissez bien ?

— Un peu, fit prudemment Malko, pourquoi ?

— Je l'ai rencontré, il était sur le *Capri* il y a quelques mois. Pas ici, à Monte-Carlo.

Le pouls de Malko s'accéléra.

— Vous savez pourquoi ?

Elle lui jeta un regard plein de curiosité.

— Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Business, fit Malko évasivement. C'est un concurrent.

Cathy eut un sourire de salope satisfaite.

— Dans ce cas, j'aurai des choses amusantes à vous apprendre. Mais plus tard, quand nous aurons passé une bonne soirée. J'ai envie de me détendre. J'étouffe, sur ce bateau.

— Eh bien, passons une bonne soirée, conclut Malko, ravalant provisoirement sa curiosité.

— Où m'emmenez-vous dîner ?

— Ici, dit Malko, ce sera meilleur que partout ailleurs, et en plus, nous serons seuls : Vladimir a un dîner d'affaires à l'extérieur.

Cathy lui lança un regard à faire fondre un iceberg et se serra brièvement contre lui.

— Parfait, j'ai hâte d'être à tout à l'heure.

— Moi aussi, dit Malko.

Mais ce n'était pas tout à fait pour les mêmes raisons. Il ne se faisait guère d'illusions : si Cathy s'était jetée dans ses bras, ce n'était pas parce qu'elle avait éprouvé un coup de foudre. Ce n'était que la réaction d'une femme frustrée sexuellement. Mais comment une créature aussi sexuelle s'était-elle retrouvée dans cette galère ? De toute façon, ce n'était pas son problème : si elle pouvait le renseigner sur Adel Mugrabi, il aurait peut-être une piste à explorer.

CHAPITRE VIII

Elle n'avait même pas attendu la fin du repas Gavée de caviar – pratiquement la seule nourriture disponible dans la résidence de Vladimir Sevchenko – et le cerveau allumé par la Stolychnaya « Cristal », Cathy s'était littéralement jetée sur Malko avant le dessert. S'asseyant d'abord sur ses genoux pour lui offrir sa bouche, tout en se frottant à lui comme une chatte en chaleur. Puis, après avoir sorti son sexe raidi, elle s'était empalée sur lui avec un soupir ravi, réalisant le fantasme refoulé depuis deux jours.

Face à Malko, les bras noués autour de son cou, elle se frotta d'avant en arrière, de plus en plus vite. Jusqu'à ce qu'elle se morde les lèvres et pousse un cri aigu. Malko se sentit inondé et faillit jouir en même temps qu'elle.

— Ne jouis pas ! supplia la jeune femme.

Grâce à un effort de volonté méritoire, il arriva à se retenir en restant rigoureusement immobile. Avec précautions, Cathy se souleva puis se laissa glisser à terre devant lui, faisant passer sa robe par-dessus sa tête, libérant ses seins extraordinaires. À genoux, elle les prit par-dessous et emprisonna entre eux le sexe toujours raide. Ensuite, elle commença à le faire aller et venir entre ses seins, son regard plongé dans celui de Malko. Ce dernier dut bloquer sa respiration pour ne pas exploser lorsque la bouche de Cathy prit le relais.

— Arrête ! supplia-t-il. Tu vas me faire jouir !

Cathy obéit et se releva, abandonnant sa robe par terre.

— Où est la chambre ?

Il l'y mena. En voyant les grands miroirs, Cathy roucoula de joie. Avant de s'agenouiller sur le lit, elle se retourna et lança d'une voix rauque :

— Défonce-moi !

Il se rua en elle, comme s'il avait voulu l'ouvrir en deux. Cathy, poussée en avant, tomba à plat ventre sur le lit, avec un cri bref. Malko la releva, la tenant solidement par les hanches. Dans cette position, il s'enfonçait dans son ventre à l'horizontale, aussi loin qu'il le pouvait. La tête tournée vers le miroir, elle regardait le long sexe entrer et sortir d'elle, de plus en plus vite. Cette fois, Malko n'avait pas envie de se retenir. Le sentant prêt de craquer, Cathy se mit à onduler comme une

folle. Ils jouirent en même temps et il se retrouva allongé sur elle, le sexe encore planté au fond de son ventre, le cœur battant la chamade.

Tous les deux en nage.

Après un délai décent, Malko dit gentiment :

— Tu voulais me parler d'Adel Mugrabi...

Cathy pouffa avec un sourire salace.

— C'est toi qui veux que j'en parle... Moi, j'ai encore envie de baiser. Cela fait un mois que je languis. Quand je pense que ce salaud de Pavel se tape son copain et que moi, il se contente de me lécher !

Elle soupira :

— Ce que j'aime, c'est une queue bien dure qui m'ouvre en deux.

Pas romantique, mais imagé. Malko, comme un boxeur entre deux rounds, s'arracha au ventre de la jeune femme et s'allongea sur le dos. Cathy était une authentique voleuse de santé... Elle prit le temps de cuver son orgasme, puis rampa jusqu'à lui et le reprit dans sa bouche, avec la détermination d'une belette affamée. Malko ferma les yeux, partagé entre le plaisir et l'idée dérangeante d'être transformé en stakhanoviste de l'amour. Les cadences infernales, c'était ça. Mais, de toute évidence, Cathy ne lui dirait pas ce qui l'intéressait tant que sa libido ne serait pas assouvie.

Les genoux derrière les oreilles, repliée comme une grenouille, Cathy poussait un cri sauvage chaque fois que Malko s'enfonçait dans son ventre, verticalement, comme un foret. La langue experte de la jeune femme lui avait rendu toute sa vigueur et la vodka, émuissant sa sensibilité, lui permettait de tenir cette course de fond. Heureusement, car Cathy semblait insatiable... Il avait beau la prendre et la reprendre dans toutes les positions, lui arracher cris et orgasmes, elle revenait sans cesse à l'assaut.

La besognant avec l'obstination d'un mineur de fond, Malko sentit les picotements annonciateurs de son plaisir à lui. Il se dit qu'après cette joute épuisante, il se devait bien un petit bonheur.

Se retirant du ventre brûlant de Cathy, il la déplia, la retourna et l'agenouilla. Elle se laissa faire comme une poupée de son. Sans perdre une seconde, Malko s'enfonça dans ses reins, d'une seule poussée. Cathy était tellement excitée qu'elle parut à peine remarquer ce changement d'itinéraire et se remit à onduler sous lui.

Vexant.

Cette fois, sans souci de lui procurer du plaisir à elle, il se déchaîna, l'allongeant sous lui et se laissant tomber contre sa croupe, violant chaque fois ses reins aussi loin qu'il pouvait. Et Cathy se remit à hurler. Pas de douleur. Enfin, Malko explosa pour la troisième fois et s'affala

sur sa partenaire, le cœur cognant dans sa poitrine, bien décidé à en rester là. Il ne faut pas abuser des bonnes choses. Il avait l'impression d'avoir le sexe passé au papier de verre... Allongé sur le dos, il reprit son souffle.

Cathy mit un certain temps à redescendre sur terre, puis vint nicher sa tête contre son épaule.

— Je me sens mieux, soupira-t-elle. Ce salaud de Pavel m'a rendue folle.

Si elle s'était plainte, il l'aurait frappée.

Elle raconta à Malko comment elle avait découvert l'infamie de son amant.

— Mais pourquoi, dans ce cas, t'avoir fait la cour ? s'étonna-t-il.

— Je ne comprends pas bien, avoua Cathy. D'abord, je pense qu'il a un peu honte de ce qu'il est. Ensuite, il se sert de moi pour appâter ses clients. Ils pensent tous que je suis là comme « prime », et Pavel ne doit pas les détromper tant qu'ils n'ont pas signé.

Malko comprenait mieux désormais pourquoi Helmut Bergen l'avait invité à venir passer la journée sur le *Capri*. Ayant remarqué l'intérêt que la jeune femme lui portait, il avait décidé de donner un coup de pouce au destin. Afin de garder Pavel Zabotin pour lui tout seul.

Cathy s'étira comme une chatte.

— C'est merveilleux de se faire bien baiser ! soupira-t-elle.

Elle se leva et alla prendre dans son sac un paquet de Marlboro. Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo armorié et elle souffla la fumée voluptueusement, allongée, la tête sur la cuisse de Malko.

— Alors, fit-il, mi-figue mi-raisin, es-tu disposée *main tenant* à me parler d'Adel Mugarbi ?

Cathy lui jeta un regard noir.

— Tu ne voudrais pas m'avoir baisée pour rien. C'est flatteur !

Malko lui donna une tape sur la tête.

— Idiote. Tu baisses comme une déesse.

Ce qui n'était pas loin de la vérité. Mais une déesse affamée.

— Bon, fit Cathy. C'était l'été dernier à Monte-Carlo. On avait toujours beaucoup de gens sur le bateau. Pour le business. Un jour, Pavel m'a dit d'aller chercher à l'aéroport de Nice un type qui arrivait de Beyrouth et de l'amener en hélico, parce qu'il n'avait pas le temps de le faire lui-même. C'était Adel Mugarbi.

— Comment était-il ?

— Trapu, type arabe, grosse moustache, plutôt du charme. Il parlait anglais et français. Évidemment, quand il m'a vue, il a pensé que je faisais partie du *deal*... C'est tout juste s'il ne m'a pas baisée dans l'hélico au milieu des autres passagers...

— Et ensuite ?

— Pavel l'a installé sur le bateau. Comme il faisait très beau, on passait la journée en mer à se baigner et ils discutaient sur le pont à côté de moi. À cette époque, ça me fascinait, les affaires d'armes.

— Tu as écouté leur conversation ?

— En partie. J'ai compris que ce Mugrabi cherchait à acheter pas mal de matériel. Il avait une *shopping list*.

— Pour qui ?

— Je ne sais pas, mais il y en avait beaucoup. Ils parlaient de missiles, de mortiers, de roquettes à longue portée. Et ils discutaient dur sur les prix. Tous les jours, Mugrabi descendait à terre et allait téléphoner de l'*Hôtel de Paris*, pour ne pas le faire du bateau. J'ai l'impression qu'il rendait compte à ses associés. Cela a duré trois jours. Et, finalement, un soir, alors que je prenais le frais sur le pont, Pavel et Adel Mugrabi, installés dans le *lounge*, se sont engueulés. J'ai écouté et j'ai entendu les échos d'une violente dispute. J'ai compris que Mugrabi n'acceptait pas les conditions de Pavel et qu'il allait acheter ses armes ailleurs. Pavel était furieux. D'ailleurs, ce soir-là, Mugrabi n'a pas couché sur le bateau. Il est parti à l'*Hôtel de Paris* et il m'a demandé de l'accompagner. Comme une conne, j'ai refusé. Alors, il m'a laissé sa carte, mais je ne l'ai jamais revu.

— Tu l'as ?

— Oui, quelque part dans mes affaires, sur le *Capri*.

— C'est tout ?

Elle réfléchit quelques instants et sembla se rappeler quelque chose.

— Quand ils se disputaient, Pavel a lancé à Mugrabi qu'il était fou de vouloir traiter avec Abu Ali ! Que tout Beyrouth savait que c'était un minable...

— Tu es certaine du nom ?

— Oui, mais je ne sais rien d'autre.

Malko nota mentalement. Un marchand d'armes de Beyrouth nommé Abu Ali. C'était vague. Il était plutôt déçu.

— C'est ce que tu voulais savoir ? demanda Cathy.

— Il n'est jamais revenu, ce Mugrabi ?

— Jamais. Mais après cette dispute, Pavel s'est absenté deux jours. Il m'a laissée seule sur le bateau, parce qu'il ne voulait pas m'emmener.

— Où est-il allé ?

Cathy eut un sourire en coin.

— Tu as de la chance que j'aie été jalouse. Je croyais qu'il allait retrouver une autre bonne femme, alors j'ai appelé l'agence de voyage, en me faisant passer pour sa secrétaire, sous prétexte de vérifier l'heure de départ de son avion. Comme ça, j'ai su qu'il allait à Rome et de là, à Tel-Aviv.

Malko sentit son poulx grimper à 200. Devant son expression,

Cathy demanda, vexée :

— Tu ne me crois pas ?

— Si, si, jura Malko mais je suis étonné, c'est tout. Il ne t'a pas parlé du motif de ce voyage ?

— Non, il ne me parle jamais du détail de ses affaires. Il est rentré comme prévu et on n'a plus jamais parlé de Mugarbi.

Cette fois, c'était un jackpot partiel. Malko avait la réponse à une question que se posaient les services palestiniens : comment le Mossad avait-il eu vent de l'affaire du *Karin A* ? C'est Pavel Zabotin qui avait balancé... Pourquoi ? Jalousie professionnelle, ou était-il un agent du Mossad ?

— Pavel est juif ? demanda Malko.

Cathy ouvrit de grands yeux.

— Bien sûr, laissa-t-elle tomber, mais il ne pratique pas et ne le dit jamais.

— Il va souvent en Israël ?

— C'était la première fois depuis que je le connais. À son retour, il a prétendu être allé à Rome, uniquement. Je n'ai pas insisté.

— Tu pourrais me donner la carte d'Adel Mugarbi ? demanda Malko.

Bien qu'il soit mort, elle pouvait peut-être lui fournir une piste.

— Oui, mais je ne l'ai pas avec moi.

Elle jeta un coup d'œil sur sa montre, une ravissante Breitling « Callistino » au cadran vert.

— Il faudrait que tu me raccompagnes. J'ai passé une très bonne soirée.

— Moi aussi, affirma Malko.

Tandis que la jeune femme prenait une douche, il fit le point. L'achat des armes du *Karin A* avait été proposé par Mugarbi à Pavel Zabotin, qui l'avait refusé pour une raison inconnue, avant d'aller prévenir les Israéliens. Ce qui expliquait que ceux-ci se soient intéressés à Mugarbi et branchés sur le *Karin A*. Mais il restait encore de larges zones d'ombre...

Cathy réapparut, remaquillée et convenable. Les yeux quand même un peu battus.

L'autoroute de Limassol à Larnaca était totalement déserte. Cathy, la tête sur la cuisse de Malko, dormait. Ce dernier conduisait lentement, fatigué lui aussi. La jeune femme ne se réveilla qu'en entrant dans la marina de Larnaca. Le vent faisait siffler les haubans des voiliers et ils arrivèrent au *Capri* sans avoir croisé personne. Malko eut soudain une idée, devant le bateau sans la moindre lumière.

— Tu pourrais aller chercher la carte de visite de Mugarbi ? demanda-t-il.

Cathy fronça les sourcils.

— Tu ne veux pas me revoir demain ?

— Mais si, jura Malko, mais je voudrais vérifier quelque chose rapidement.

Plus ou moins convaincue, Cathy ôta ses escarpins et escalada sans un bruit la passerelle. Malko l'attendait, dissimulé dans l'ombre du quai, écoutant le ressac se briser sur le béton de la jetée. Cathy redescendit de la passerelle, un Bristol à la main.

— Voilà, dit-elle.

Malko examina la carte à la lueur d'un réverbère. Adel Mugarbi, deux numéros de téléphone : 972 828 38100, un numéro de Gaza. Plus un second numéro : 972 59 406 524. Un portable, de Gaza également. Les deux numéros ne lui évoquaient rien.

— J'ai froid, frissonna Cathy, je vais me coucher. Viens déjeuner demain, on partira vers onze heures.

— À demain, dit Malko.

Malko avait toutes les peines du monde à garder les yeux ouverts et il était encore à une quinzaine de kilomètres de Limassol. Il sursauta lorsqu'un véhicule, derrière lui, lui fit un appel de phares pour qu'il reprenne sa gauche. Machinalement, il donna un coup de volant. L'autoroute traversait des collines désertes et pierreuses, sans la moindre habitation. Il vit vaguement surgir à sa hauteur un fourgon blanc. Mais, au lieu de le doubler, le fourgon se rabattit contre son flanc droit. Il y eut un bruit de tôles froissées et les deux véhicules continuèrent à rouler, collés l'un à l'autre. Malko sentit que le conducteur du fourgon braquait à gauche pour le pousser vers le ravin bordant l'autoroute. Il eut beau tourner le volant vers la droite de toutes ses forces, le fourgon était plus lourd que sa petite Kia. Dans un grand raclement de tôles, il vit le ravin se rapprocher inexorablement, tenta encore de tourner le volant, mais, brutalement, sa roue avant gauche rencontra le vide et la Kia bascula hors de l'autoroute. Elle se renversa et dévala la pente raide, roulant comme un tonneau. La tête de Malko heurta le pavillon et il perdit connaissance. Sa dernière pensée fut, en sentant une odeur d'essence, qu'il allait brûler vif.

CHAPITRE IX

Lorsque Malko reprit connaissance, il avait la tête en bas. La Kia reposait en équilibre sur le toit et il était encore sur son siège grâce à la ceinture de sécurité. Il mit quelques secondes à réaliser ce qui s'était passé, les muscles et le cerveau engourdis. Les mains tremblantes, il chercha la boucle de la ceinture de sécurité, et eut du mal à la trouver. Il n'avait pas été projeté contre le pare-brise et ne souffrait que de contusions. Tandis qu'il luttait pour se dégager, il sentit une forte odeur d'essence.

Presque aussitôt, il y eut un *shuitt* sourd suivi d'une longue flamme. La voiture venait de prendre feu par l'arrière. Paniqué, il se débattit furieusement et finit par échapper au harnais. D'un coup de pied, il ouvrit la portière avant, mais, coincée, elle refusa de s'écarter entièrement. D'un effort désespéré, il parvint à se glisser sur le sol et, roulant sur lui-même sur la pente, à s'éloigner de quelques mètres de la voiture qui flambait comme une torche. Sonné, engourdi, il se laissa glisser sur une vingtaine de mètres, atteignant le fond du ravin où il parvint à se remettre debout, les oreilles bourdonnantes.

Il regarda autour de lui : personne.

Une explosion toute proche le fit sursauter : le réservoir d'essence de la Kia. Des flammes s'élevaient à plusieurs mètres de hauteur.

Malko entreprit de remonter jusqu'à l'autoroute, gravissant péniblement la pente caillouteuse. Arrivé au niveau du bitume, il regarda autour de lui. Le fourgon blanc qui l'avait envoyé dans le décor avait disparu. Des phares approchaient. Il se plaça au milieu de la chaussée et agita les bras.

C'était une voiture de police. Un policier en uniforme en descendit et courut vers lui.

— Vous êtes O.K., sir ? On nous a signalé un accident.

— Ça va, fit Malko.

— Il n'y avait que vous dans cette voiture ?

— Oui, oui, assura Malko.

La tête lui tournait. En contrebas, la Kia continuait de brûler. Les policiers lui proposèrent de l'emmener à l'hôpital de Limassol, puis demandèrent ce qui s'était passé.

— Un fourgon blanc m'a doublé puis s'est rabattu sur moi, expliqua

Malko. J'ai perdu le contrôle de ma voiture et je suis parti dans le ravin.

— Vous avez relevé le numéro du véhicule ?

— Non, avoua-t-il, ça s'est passé trop vite.

— Vous pensez que c'était une manœuvre volontaire ?

Il faillit dire « oui » puis se ravisa. À quoi bon ! Il n'allait pas raconter sa vie à ces policiers. Cet « accident » ressemblait furieusement à une manip du Mossad, passé maître dans l'art de se débarrasser discrètement des gens. Or, Malko se savait surveillé par une équipe israélienne. Un des policiers se rapprocha, braquant sur lui sa torche électrique. Il demanda d'une voix égale :

— *Sir*, avez-vous consommé des boissons alcoolisées, ce soir ?

Malko pensa à la bouteille de vodka bien entamée et à celle de Taittinger Comtes de Champagne partagée avec Cathy.

— Un peu, reconnut-il.

— Pouvez-vous souffler dans cet appareil ? demanda un des policiers.

Malko ne se fit pas prier. Il souffla. Le policier examina le ballon et laissa tomber, d'un ton réprobateur :

— *Sir*, vous avez 1,2 gramme d'alcool dans le sang, ce n'est pas étonnant que vous ayez perdu le contrôle de votre voiture. Comme vous n'avez causé aucun dégât à un autre véhicule, vous ne serez pas poursuivi, mais je dois consigner ce fait dans le rapport sur votre accident.

Si Malko en avait eu la force, il aurait éclaté de rire. On avait essayé de le tuer et il se faisait traiter d'ivrogne... Le policier continua :

— Vous séjournez à quel hôtel ?

— Chez un ami, M. Vladimir Sevchenko, à Limassol.

— Ah, le Russe. Voulez-vous que nous vous reconduisions chez lui ?

— Avec plaisir, accepta Malko.

Il avait hâte d'être dans un lit. Entre Cathy, l'« accident » où il avait failli laisser sa vie et la soirée bien arrosée, c'était beaucoup pour un seul homme.

Malko mit quelques secondes à réaliser où il se trouvait. Tous ses muscles étaient douloureux et sa main gauche était enflée, avec une grosse ecchymose. Il lui semblait entendre encore le crépitement des flammes de la Kia en train de brûler. Lorsqu'il descendit dans la salle à manger, Vladimir Sevchenko était en train de prendre son premier caviar de la journée.

— Il paraît que tu as eu un accident ?

— Ce n'était pas un accident, rétorqua Malko.

L'Ukrainien écouta son récit sans l'interrompre et conclut :

— Je ne sais pas si ces Israéliens avaient une bonne raison de te tuer et cela ne me regarde pas. Mais tu es mon ami et dans cette île, je suis chez moi. On va aller trouver ces types avec Djokkar et Abbi et on va se les payer. Tu dis qu'ils sont au *Palm Beach* à Larnaca ?

— C'est ce que m'a dit Aziz Abdullah.

— Dans une heure, on y sera.

Impossible de discuter. C'était une question d'honneur. Malko alla prendre sa douche et lorsqu'il redescendit, les deux Tchétchènes attendaient à côté de la Mercedes 600 blindée. Vladimir Sevchenko s'installa à l'arrière avec Malko.

— S'ils sont là-bas, on les ramènera à la maison, dit-il. Et ensuite, ils n'auront plus jamais envie de t'emmerder.

Le *Palm Beach* ressemblait à tous les autres pièges à touristes de l'île. Malko alla directement à la réception.

— M. Igal Gur, demanda-t-il.

L'employée consulta son registre.

— Il est parti ce matin, très tôt, annonça-t-elle. Avec son ami. Un avion à prendre...

Cela correspondait au vol d'El-Al pour Tel-Aviv. Ils se replièrent en bon ordre. Soudain, Malko éprouva une brutale inquiétude pour Cathy. Si on avait essayé de le liquider, on pouvait aussi s'être attaqué à la jeune femme.

— Je voudrais passer par la marina de Larnaca, demanda-t-il. Je dois aller en bateau mais je n'en ai pas très envie, j'ai mal partout.

— Je vais dire à Tatiana de te masser, conseilla Vladimir, très sérieux. Elle fait ça très bien...

La Mercedes pénétra dans la marina et s'arrêta à l'entrée du quai. Malko partit à pied. Cent mètres plus loin, il s'arrêta devant l'emplacement vide du *Capri*. En interrogeant les gens du bateau voisin, il apprit que le yacht avait levé l'ancre à l'aube. Il revint à la Mercedes, pensif. Comme dans toutes les histoires de ce style, après une opération, on « démontait ». Une confirmation du rôle de Pavel Zabotin dans l'histoire du *Karin A*. Apparemment, il avait eu un contact avec l'équipe du Mossad chargée de surveiller Malko. Et il avait levé l'ancre précipitamment, empêchant un nouveau contact entre Cathy et Malko. Celui-ci regagna la Mercedes.

— Ils sont partis, dit-il. Il faudrait demander au général Kravchenko s'il était au courant de ce départ.

Immédiatement, Vladimir Sevchenko appela le Russe de son

portable. Après une brève conversation, il se tourna vers Malko.

— Il est surpris, ils devaient se revoir demain.

Le Mossad devait croire Malko éliminé. Ce qui lui donnait un peu d'avance. Vladimir Sevchenko lui tapa sur l'épaule.

— J'espère que tu vas rester quelques jours. Grâce à Tatiana et au caviar, tu seras vite retapé...

— Je crois que j'ai à faire ailleurs, avoua Malko.

Il détestait qu'on essaie de le tuer. Et puis, si le Mossad avait essayé deux fois de l'éliminer, c'est que les Israéliens avaient quelque chose à cacher. Il ne lui restait qu'un indice plutôt mince à exploiter. Un certain Abu Ali, marchand d'armes à Beyrouth. C'était cependant mieux que rien. Il n'avait plus qu'à prendre le prochain vol pour le Liban.

— Abu Ali ? Jamais entendu parler.

Robert Baker, le chef de station de la CIA à Beyrouth, éternua, imité par Malko. La température de son bureau était sibérienne à cause de l'air conditionné. Glué à l'écran de son ordinateur, l'Américain se mit à faire défiler des noms sur l'écran, puis finit par l'éteindre.

— Il n'est pas dans la boîte, dit-il.

— Et par vos contacts locaux ?

Robert Baker fit la moue.

— On ne sort plus beaucoup depuis longtemps. Les consignes de Langley sont très strictes. Et Abu Ali, c'est un pseudo. En plus, on ne connaît plus grand monde chez les Libanais. Ce n'est pas comme avant.

Le 8 avril 1982, presque vingt ans plus tôt, la CIA avait subi un traumatisme dont elle ne s'était jamais complètement remise. Un kamikaze, au volant d'un camion bourré d'explosifs, avait escaladé le perron de l'ambassade américaine, située dans le quartier d'Ain-Mréissié, à l'ouest de Beyrouth, et déclenché une explosion qui avait ouvert le bâtiment en deux, faisant s'écrouler les neuf étages les uns sur les autres. Tuant la fine fleur de la CIA réunie dans le bâtiment nord, au dernier étage.

Depuis, les Américains avaient transformé une propriété privée située sur la colline d'Akwar, à l'est de Beyrouth, non loin de Jounieh, en ambassade, et en avait fait une véritable forteresse. Située à quelques centaines de mètres de la mer à vol d'oiseau, sur une colline, elle était facilement accessible en hélicoptère. Outre les bâtiments de la chancellerie, on avait construit des logements pour les diplomates et leurs familles. Aucun n'avait le droit d'habiter en dehors de ce périmètre. Toutes les ouvertures étaient, bien entendu, à l'épreuve des balles, mais, en plus, protégées par des filets d'acier destinés à détourner d'éventuels projectiles. L'hélipad, en face du perron, était

protégé par de hauts grillages d'acier revêtus de toiles vertes, pour le cacher aux regards. Les quatre hectares de terrain étaient truffés de pièges électroniques et de caméras, renforcées par les armes d'un bataillon de Marines. Même les agents de la CIA n'avaient l'autorisation de se rendre en ville pour des contacts avec leurs homologues du Deuxième Bureau libanais ou de la Sûreté générale qu'à dose homéopathique. Depuis longtemps, il leur était interdit d'avoir des réseaux d'informateurs dans la population. Les Syriens, omniprésents à Beyrouth, avaient beau multiplier les démonstrations d'amitié, la CIA ne leur faisait pas confiance.

Et ce n'était pas le 11 septembre qui avait arrangé les choses. D'autant que le Hezbollah libanais, responsable jadis de la première explosion de l'ambassade, était bien implanté à Beyrouth, avec ses connections iraniennes...

Quand l'ambassadeur américain devait se rendre à une visite officielle en ville, la parano battait son plein. Son convoi était précédé de trois Range Rover bourrées de Marines armés jusqu'aux dents. Suivaient ensuite deux Cadillac noires blindées rigoureusement identiques que l'ambassadeur utilisait à tour de rôle. Grâce à leurs vitres fumées, on ignorait *toujours* dans laquelle il se trouvait... Fermant la marche, il y avait une troisième Range Rover équipée d'une mitrailleuse lourde, et enfin deux voitures pleines de gardes du corps. La consigne était simple : quoi qu'il arrive, ne *jamaï*s stopper. S'il fallait écraser des piétons, on les dédommagerait plus tard.

Chaque fois que c'était possible, le diplomate utilisait un hélicoptère. En arrivant à Beyrouth, Malko s'était installé au *Phoenicia*, entièrement reconstruit, dégoulinant de marbre et de luxe, juste à côté de l'*Holiday Inn*, toujours à l'état de carcasse, et de quelques immeubles bien amochés. Beyrouth était étrange, un patchwork de bâtiments flambant neufs, édifiés au milieu de nulle part, de terrains vagues et de vieilles maisons de pierre criblées d'impacts, abandonnées, où parfois une unique famille campait dans un étage dévasté. Le centre de Beyrouth, jadis grouillant d'animation, ressemblait désormais à un décor de théâtre, avec ses bâtisses neuves et trop propres, ses rues parfaites et ses restaurants élégants et vides. Dégagée, la célèbre place des Canons – au cœur de la ville – abritait encore une sorte de bulle de ciment gris, étrange comme une sculpture surréaliste. Ce qui restait d'un cinéma. Personne ne savait pourquoi il était encore là, ni quand il serait démoli. La reconstruction de la ville obéissait à des règles mystérieuses... D'ailleurs, avec trente milliards de dollars de déficit public, l'économie libanaise pouvait s'écrouler comme un château de cartes, du jour au lendemain...

Une heure après le coup de fil annonçant son arrivée au *Phoenicia*, une Mercedes blindée, conduite par un Marine en civil, était venue

chercher Malko pour le déposer au parking inférieur de l'ambassade, où Robert Baker l'avait accueilli chaleureusement.

— Vous avez de la chance de pouvoir bouger ! avait-il dit d'entrée. Ici, même pour aller dans la Bekaa, c'est tout un cirque. Pourtant, les Syriens ont juré que quiconque toucherait à un cheveu d'un Américain serait pulvérisé.

— Les Syriens sont spécialistes du double jeu, remarqua Malko, tout en se demandant à quoi servaient des espions à qui il était interdit de sortir de leur blockhaus.

Le chef de station n'ignorait pas pourquoi Malko recherchait Abu Ali et ce dernier l'avait informé de l'histoire du F.16 et de l'incident de Chypre. Bien entendu, Robert Baker était au courant de l'affaire du *Karin A* et avait même participé à l'enquête de la CIA qui avait suivi l'arraisonnement du navire. Mais l'enquête était toujours au point mort. Malko, qui n'était pas venu à Beyrouth depuis huit ans, n'y avait plus de contacts. Il n'allait quand même pas repartir sans rien.

— Si vous demandiez au Deuxième Bureau ou au *Moukhabarat* syrien ? suggéra-t-il.

Robert Baker faillit s'étrangler.

— Vous êtes fou ! S'ils le connaissent, il disparaîtra à tout jamais. Ils lui arracheront tous les ongles pour savoir *pourquoi* nous nous intéressons à lui.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

L'Américain hésita un long moment, plongé dans une profonde réflexion, puis alla prendre dans une armoire blindée une grosse chemise orange et commença à la feuilleter. Il s'arrêta afin sur une fiche avec une photo qu'il tendit à Malko.

— C'est la liste des agents « désactivés », expliqua-t-il, mais certains ont encore du potentiel. Celui-ci, en particulier. Rajjik Mahtoub. Un ancien milicien chrétien, qui a des liens étroits avec le Fatah de Yasser Arafat. C'est un bon type, il est de Zahlé, la grande ville chrétienne de la Bekaa. Il nous a rendu pas mal de services.

— Lesquels ?

— On sous-traitait avec lui certaines opérations sensibles, précisa l'Américain. Un des meilleurs spécialistes des voitures piégées, et pourtant il n'en manque pas à Beyrouth... Si on avait fait appel à lui pour liquider le cheikh Fadlalah⁽²⁹⁾, on n'aurait pas merdé... C'est un type sympa qui s'est bien reconverti...

— Il doit avoir pas mal d'ennemis.

Robert Baker fit la moue.

— Oh, c'était comme dans la mafia, « *nothing personal* ». Il était très éclectique. Pour cinq mille dollars, je pense qu'il aurait fait sauter n'importe qui. Et puis, vous savez, si les Libanais réglaien leurs comptes, Beyrouth serait de nouveau à feu et à sang. La guerre est

finie. Tout le monde a des armes, mais on ne s'en sert plus. Personne n'a pardonné, mais on essaie d'oublier.

Cent mille morts en quinze ans, cela devait laisser pas mal de rancœur.

— Que fait ce Rajjik Mahtoub ?

— Avec ses économies, dit sans rire l'Américain, il a monté une affaire de location de voitures. C'est un bon moyen de l'approcher. Il me connaît et il est toujours prêt à rendre service. Pour quelques dollars, bien sûr. Mais il n'est pas trop gourmand, parce qu'il a besoin de temps en temps de visas américains pour sa famille. Allez le voir et donnez-lui ça.

Il alla prendre dans un tiroir un briquet Zippo décoré d'un lutin playboy et le tendit à Malko.

— Ça évitera des explications. Il se trouve à Hamrah, dans une petite impasse qui donne rue de Rome. Au coin, il y a la pharmacie Boutros. Faites-vous déposer par un taxi. Maintenant, mon chauffeur va vous ramener en ville.

— Merci, dit Malko.

— Tenez, prenez ceci, conseilla l'Américain.

Il tendit à Malko un Glock 9 mm automatique à quinze coups et, devant sa surprise, précisa aussitôt :

— Après ce qui vous est arrivé à Chypre et à Gaza, soyez prudent. Les « Schlomos » ont encore le bras long ici. On a arrêté les membres d'un réseau du Mossad, il y a quelques semaines. Ils ont laissé quelques orphelins...

Malko glissa l'arme dans sa ceinture. Lui qui pensait que Beyrouth était désormais une ville sûre... Il est vrai que, pour lui, étant donné son activité, aucune ville n'était vraiment sûre.

— Bonne chance, dit Robert Baker. *Keep in touch*. En tout cas, il y a toujours autant de filles ravissantes à Beyrouth.

Le taxi fila après avoir empoché ses cinq cents livres et Malko se retrouva dans la petite impasse, bordée de vieux immeubles. Une demi-douzaine de Mercedes étaient garées en épi sur le trottoir, en face d'une boutique minuscule annonçant : « Taxis Mahtoub ». Un homme seul se tenait dans la boutique. Un colosse au front dégarni, avec des yeux un peu proéminents et une superbe moustache. Il se leva et accueillit Malko avec un sourire onctueux à la libanaise.

— Vous cherchez une voiture, monsieur ?

— Oui, dit Malko.

— Pas de problème ! Vous pouvez avoir une Mercedes 600 avec un chauffeur pour cent dollars par jour. Sans limite d'heures, bien sûr.

- C'est parfait.
- Vous voulez un café ?
- Avec plaisir. *Masbout*⁽³⁰⁾.

— Ah, vous connaissez Beyrouth ! remarqua le loueur de voitures, rayonnant.

— Un peu, dit Malko. J'y ai même quelques amis. Un d'entre eux m'a donné un cadeau pour vous.

Il sortit le Zippo de Robert Baker et le posa sur le bureau. Rajjik Mahtoub hocha la tête et déclara, souriant :

- Ah, vous êtes un ami de Monsieur Bob. Il va bien ?
- Très bien, assura Malko.

L'autre alla prendre les cafés à la machine et reprit sa place en face de Malko. Ils burent en silence, puis le Libanais demanda d'un ton détaché :

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur...
- Malko.

— Monsieur Malko, vous voulez visiter Baalbeck, la banlieue sud ou autre chose ?

— Je cherche quelqu'un, dit Malko. Il vend des armes. Il s'appelle Abu Ali.

Le loueur de voitures ne broncha pas, comme s'il n'avait pas entendu. Ce n'est qu'après avoir bu son café qu'il laissa tomber d'une voix égale :

— Moi, je ne le connais pas, dit-il, mais j'ai un ami qui le connaît peut-être.

CHAPITRE X

— Qui ? demanda Malko dont le poulx avait brutalement grimpé.

— Oh, un vieil ami. Il était aussi dans le business des armes. C'est un chrétien.

— Mais, Abu Ali, celui que je cherche n'a pas un nom chrétien, remarqua Malko.

Rajjik Mahtoub eut un sourire plein d'indulgence.

— À cette époque, ils avaient tous les mêmes fournisseurs et les mêmes clients. C'était juste du business. Mon ami s'appelle Ibrahim Abu Diwan. Maintenant, il possède une station service à Sinn-el-Fil, en face du *Najjar Café*. Vous voulez le voir ?

— Bien sûr.

— *Mafi mashkal*⁽³¹⁾ ! fit le colosse en empoignant son portable.

Il parla quelques instants d'une voix douce en arabe puis coupa la communication et dit simplement :

— Il vous attend. Vous voulez une voiture ?

— Bien sûr.

— O.K. J'appelle le chauffeur et je lui explique.

Il héla un des types qui bayaient aux corneilles à côté des limousines garées en épi sur le trottoir, lui donna ses instructions et se leva pour prendre congé de Malko. Toujours avec la même douceur calme.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit..., assura-t-il. J'essaie toujours de faire plaisir à Monsieur Bob.

Ils traversèrent tout Beyrouth d'est en ouest, englués dans une circulation monstrueuse où de vieux bus verdâtres émergeaient de flots de Mercedes de tous âges et de toutes les couleurs. Sinn-el-Fil, quartier chrétien, se trouvait à l'est de la rivière de Beyrouth. Le chauffeur s'arrêta à une station-service et bondit pour ouvrir la portière de Malko, l'amenant ensuite jusqu'à un homme à cheveux blancs avec un gros nez, qui faisait des comptes dans un bureau.

— Ah, vous êtes l'ami de Rajjik ! fit-il chaleureusement. Que puis-je-faire pour vous ?

On apporta les traditionnels cafés et Ibrahim Abu Diwan se mit à égrener les boules d'ambre de son *mashaba*⁽³²⁾ en écoutant Malko. Qui n'avait pas beaucoup d'éléments à lui donner... Pourtant, le Libanais laissa tomber :

— Je connais l'homme que vous cherchez. Son vrai nom, c'est Imad Brajnié. C'est un chiite de la banlieue sud. Avant les événements, il était ferrailleur. Puis, il a commencé à vendre à toutes les milices les armes pillées dans les casernes de l'armée libanaise. Après, il s'est mis à en importer, pour tout le monde. Je ne sais pas ce qu'il fait maintenant, parce que ce business marche moins bien.

— Vous savez où il demeure ? Vous avez ses coordonnées ?

Le Libanais secoua la tête, désolé.

— Non, quelque part dans le Sud.

— Vous n'avez aucun moyen de le retrouver ?

Ibrahim Abu Diwan réfléchit quelques instants.

— On m'a dit qu'il venait très souvent faire du jogging le long de la Corniche.

— Du jogging ? fit Malko, étonné.

Son vis-à-vis eut un sourire entendu.

— Oui, il est très sportif. Et puis, il en profite pour retrouver une fille...

Déjà, c'était plus explicable...

— Il vient tous les jours ? insista Malko.

— Non, je ne pense pas, surtout quand il fait beau. Il gare toujours sa BMW en face de l'hôtel *Méditerranée*. Une blindée bleue, qu'il a récupérée auprès d'un client qui lui devait de l'argent. Vous devriez pouvoir le retrouver.

Malko parvint à ne pas s'énerver. Il n'allait pas se planter au bord de mer à attendre un homme qu'il n'avait jamais vu et dont il ne connaissait même pas le numéro de la voiture. Ses yeux dorés plongés dans ceux du Libanais, il insista encore :

— Il me faudrait un peu plus d'éléments...

— Il y a probablement quelqu'un qui pourrait vous aider, finit par répondre son interlocuteur. Une fille qui « travaille » au *Phoenicia*, Hoda, une chiite. Elle doit le connaître.

— Et elle, je vais la trouver comment ?

— Au salon de thé du *Phoenicia*, en haut de l'escalator. Là où il y a l'orchestre de femmes. Demandez Nabil, le maître d'hôtel, de ma part.

Le grand salon de thé du *Phoenicia* était plein à craquer d'une foule très variée. Des familles entières, des hommes seuls, des tables de copines, des gens du Golfe en *dichdachas*. Ces derniers, qui, depuis le

11 septembre, n'osaient plus aller en Europe, se repliaient sur Beyrouth où ils se sentaient en sécurité et où on pouvait librement boire de l'alcool et puiser dans un cheptel varié de putes libanaises ou russes. Les musiciennes de l'orchestre à cordes donnaient un côté vieillot à cette assemblée disparate, avec une touche culturelle. Affalés dans des fauteuils, quelques « moukhabarat » faméliques et mal habillés essayaient de glaner quelques informations. Un mince jeune homme aux sourcils ombrageux s'approcha de Malko.

— Vous cherchez une table, monsieur ?

— Non, je cherche Nabil.

— C'est moi, fit le maître d'hôtel, un peu surpris.

— Ibrahim Abu Diwan m'a conseillé de m'adresser à vous pour un renseignement.

— Diwan est un très bon client. Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche une certaine Hoda.

Nabil ne cilla pas. Irréprochable, il balaya la salle du regard.

— Je ne la vois pas, dit-il, mais elle vient presque tous les jours. Vous habitez l'hôtel ?

— Oui. Suite 872-874.

Il ne lui demanda même pas son nom, mais nota le numéro. Malko lui glissa dans la main un billet de cent dollars qui disparut, comme avalé par un lézard, et le maître d'hôtel précisa :

— Je pense que je pourrai la trouver pour la fin de la journée. Je peux vous l'envoyer directement ?

Il n'avait aucun doute sur les motivations de Malko, qui ne chercha pas à le détromper.

Malko ressortit pour se promener un peu en face de ce qui restait du *Saint-Georges*. Il faisait beau et Beyrouth avait un petit air de printemps. N'ayant rien à faire, il gagna à pied le *café Orient* pour y manger un poisson grillé. Ensuite, il remonta dans la Mercedes pour aller traîner dans les boutiques chic de la rue de Verdun, dans Hamra, devenu un nouveau pôle chiite. Depuis le départ de nombreux maronites, les chiites représentaient 40 % de la population beyrouthine et Beyrouth recommençait à vivre à l'occidentale.

À cinq heures, il était de retour dans sa chambre au *Phoenicia*. Il s'installa devant CNN, priant pour que Hoda, la pute, le mène au mystérieux Abu Ali. Il avait déjà fait un pas en avant : l'homme mentionné par Cathy existait et était bien marchand d'armes. Il restait à découvrir quel rôle il avait joué dans l'affaire du *Karin A*.

Le coup léger frappé à sa porte le fit bondir de son fauteuil et il alla ouvrir. Il se trouva nez à nez avec un personnage étrange. Une femme

de petite taille, la tête et le haut du corps couverts d'une sorte de mantille noire, les yeux dissimulés derrière de grosses lunettes de soleil. Moulée dans une robe de lainage à bandes rouges et blanches, elle était juchée sur de curieux escarpins de « dominatrice », avec des talons en acier... Impassible, elle se glissa sans un mot dans la chambre, puis se débarrassa de sa mantille et de ses lunettes noires. Elle avait un joli visage avec une grosse bouche, des yeux étirés, maquillés à la libanaise, et un regard direct.

— Je suis Hoda. Je prends trois cents dollars, annonça-t-elle.

Au moins, c'était clair. Malko prit des billets dans sa poche et les lui tendit. Hoda les fit disparaître dans son sac, puis, d'un geste naturel, elle fit passer sa robe par dessus sa tête et l'ôta d'un seul coup. Découvrant un corps tout en courbes, des seins épanouis, mis en valeur par une guêpière rouge et des bas noirs.

Assise sur le lit, elle adressa un sourire professionnel à Malko et demanda en anglais :

— *You like me*⁽³³⁾ ?

— *Definitivly*, fit Malko.

Elle lui jeta un regard surpris.

— Vous ne vous déshabillez pas ?

— Je ne vous ai pas demandé de venir pour ça, expliqua-t-il.

Hoda fronça les sourcils, inquiète.

— Mais Nabil m'a dit...

— N'ayez pas peur, dit Malko, rassurant, vous gardez les trois cents dollars. J'ai seulement besoin d'un renseignement.

— D'un renseignement, répéta-t-elle, dépassée et presque agressive. Quel renseignement ?

Elle ne comprenait pas. C'était les « moukhabarat » traînant dans le hall qui demandaient des informations, pas les étrangers.

— Je cherche un ami libanais que j'ai perdu de vue et dont je n'ai plus l'adresse, expliqua Malko. Il s'appelle Imad Brajnie, mais beaucoup de gens le connaissent sous le nom d'Abu Ali. Il est businessman et chiite. Il fait souvent du jogging sur la Corniche et vient régulièrement ici avec des filles.

Hoda, un peu rassurée, demeura muette plusieurs secondes, puis secoua la tête.

— Je ne le connais pas. Je peux me rhabiller ?

— Bien sûr, dit Malko.

Elle remit sa robe et sa mantille, bien décidée à filer le plus vite possible avec ses trois cents dollars. Au moment où elle rajustait ses lunettes noires, Malko sortit trois autres billets de cent dollars, les déchira en deux, tendit trois moitiés à Hoda.

— Si vous trouvez quelqu'un qui le connaisse, appelez-moi. Je ne lui veux pas de mal.

Hoda empocha les moitiés de billets et Malko lui tendit un morceau de papier avec le numéro de sa chambre, en précisant :

— Je pars dans trois jours.

— Nous avons trouvé des éléments qui vous intéresseront, annonça Robert Baker à Malko. Aujourd'hui, je vais en ville. Retrouvez-moi à huit heures ce soir, au *Balthus*, une nouvelle brasserie dans le centre. Le chauffeur connaîtra.

Ce dîner meublerait au moins son inaction. Tant qu'il n'aurait pas retrouvé Abu Ali, Malko était paralysé. Les deux numéros d'Adel Muqrabi étaient déconnectés. Et, dans le luxe du *Phoenicia*, il fallait un sérieux effort d'imagination pour se dire que l'horreur de l'affrontement israélo-palestinien se déroulait à une centaine de kilomètres au sud. Attentats kamikazes sanglants qui terrifiaient la population israélienne, contre rafles, bombardements, destructions qui décimaient les Palestiniens, les empêchaient de vivre. Ariel Sharon s'accrochait à son but secret, éliminer Arafat et l'Autorité palestinienne, afin de n'avoir en face de lui que le vieux cheikh Yacine, patron du Hamas. Les deux hommes étaient faits pour s'entendre, tous deux voulaient la guerre à outrance. Une guerre qui saignerait leurs deux communautés, mais ils n'en avaient cure. Yacine et Sharon parlaient le même langage : celui de la haine et du mépris de l'autre. Cela ne mènerait nulle part, mais ils étaient trop vieux pour changer...

À sept heures quarante-cinq, Malko monta dans la Mercedes 600 qui attendait devant le *Phoenicia*. Pourtant, le *Balthus* n'était pas très loin, en plein centre, dans la partie reconstruite de Beyrouth. La salle se trouvait au premier, avec une décoration glaciale et de grandes baies vitrées donnant sur une esplanade pas encore reconstruite, au cœur du centre historique de la ville. Robert Baker était déjà installé, protégé par quatre gorilles aux cheveux ras, installés à la table voisine, qui n'avaient d'yeux que pour l'escalier montant du rez-de-chaussée.

L'Américain se fit servir un Defender « Success » 12 ans d'âge pour tenir compagnie à la vodka de Malko et entra dans le vif du sujet dès qu'ils eurent parcouru un improbable menu semé de « spécialités » françaises comme la choucroute ou le jarret de veau, dont on pouvait craindre le pire.

— J'ai revérifié un certain nombre d'informations concernant le *Karin A*, annonça le chef de poste de la CIA. Si cela peut vous être utile... Il battait pavillon libanais et s'appelait le *Rim K*, propriété d'un petit armateur, la Diana K Shipping Company. Il tournait entre la Bulgarie et des ports, tous situés au sud du canal de Suez. Djeddah, Aqaba, Port-Soudan, Dubaï, Aden. Un rafiot avec un équipage bulgare,

et un capitaine syrien.

— Pourquoi bulgare ?

— La holding à qui appartient la Diana K Shipping Company possède une usine d'engrais en Bulgarie. Donc, le *Rim K* a été vendu, comme vous le savez, et a changé d'équipage pour embarquer à Port-Soudan le capitaine palestinien Omar Akkawi, avec un équipage mixte, jordanien, palestinien et égyptien. De Port-Soudan, il est reparti début septembre pour Dubaï où il devait subir des réparations, et, en mer, a changé de nom et de pavillon, devenant le *Karin A*, immatriculé aux îles Tonga.

— Je connais la suite, dit Malko.

Il tenta vainement d'entamer sa côte de bœuf, elle aurait pu servir de blindage à un char Merkeva. Il se contenta de mâcher les pommes de terre crues qui l'accompagnaient et de remercier Robert Baker.

— J'ai découvert à Chypre comment les Israéliens ont eu vent de cette transaction d'armes, conclut-il. J'espère trouver à Beyrouth comment il l'ont infiltrée et manipulée.

— À propos, Rajjik Mahtoub vous a aidé pour cet Abu Ali ?

— Oui, dit Malko, je suis sur sa piste, mais je ne l'ai pas encore trouvé.

Au moment où le *Karin A* avait été acheté, les Israéliens savaient déjà, grâce à Pavel Zabotin, qu'il y avait une opération de trafic d'armes en préparation. Mais le marchand d'armes écarté de la transaction n'avait pas pu leur donner d'autres informations. Celui qui l'avait remplacé, Abu Ali, pouvait, lui, faire avancer l'enquête de Malko.

— Vous ne voyez aucun incident qui puisse avoir un lien avec l'affaire du *Karin A* ? demanda-t-il.

Robert Baker, étant venu à bout de ce qui ressemblait de très loin à une choucroute, alluma un cigare, réfléchit quelques secondes et dit :

— Non. Mais vous vous souvenez d'Elias Karam ?

— Oui, bien sûr, j'ai appris qu'il avait été assassiné. Une voiture piégée.

— C'est tout ce qui s'est produit de marquant, ces derniers temps. Et ça n'a fait pleurer personne. Il en avait expédié des dizaines à des tas de gens. C'était un abominable tueur, sans une once de sensibilité. Il faisait peur même aux Libanais.

— Vous l'avez rencontré ?

— Jamais ! Quelques semaines avant sa mort, il avait téléphoné à plusieurs reprises à ma secrétaire, demandant à me voir. Je pense qu'il voulait un visa pour les États-Unis. J'ai demandé à Langley ce que je devais faire et, après consultation du State Department, j'ai reçu une interdiction formelle de le rencontrer, ou même de le prendre au téléphone.

— Pourquoi ?

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Pas assez *clean*. Vous savez bien que nous n'avons plus le droit de fréquenter que les gens avec des casiers judiciaires vierges. De toute façon, la question a été réglée. Depuis le 21 janvier, il ne m'a plus téléphoné...

Il rit à cette plaisanterie d'un goût douteux, même concernant un assassin patenté, et appela le maître d'hôtel.

— Apportez-nous deux cognacs Otard XO, dit-il. Et vérifiez qu'ils n'ont pas été fabriqués ici.

Après la choucroute et la côte de bœuf blindée, c'était une sage précaution.

— Vous savez qui a tué Elias Karam ? interrogea Malko.

Robert Baker eut un sourire ironique.

— Sur le papier, il n'y a que l'embarras du choix. *Tout le monde* rêvait de le voir mort. Les Palestiniens, les Chiïtes, les Sunnites, les Chrétiens... Seulement, l'attentat contre Karam a été *extrêmement* bien préparé. Il habitait dans un quartier chrétien, très protégé par le *Moukhabarat* syrien. Les assassins ont repéré les lieux deux à trois semaines à l'avance et la voiture piégée a été garée trois jours de suite là où elle a explosé.

— D'où venait cette voiture ?

— Elle a été achetée pour 9 000 dollars à Tyr, chez un garagiste, par deux hommes se disant chrétiens, qui avaient de faux papiers. Quand on l'a retrouvée, elle portait une plaque de Beyrouth et avait été bien « préparée ». Ce qui ne veut rien dire : il y a des dizaines de personnes ici capables de le faire. Mais l'ensemble de l'opération évoque un « grand service ».

— Les Syriens ?

— Ils jurent n'y être pour rien. Certes, ils avaient pris leurs distances avec Karam, qui avait pourtant pas mal assassiné pour leur compte. Les principaux leaders chrétiens entre autres. Cependant, même s'ils l'avaient fait échouer lorsqu'il s'était présenté, il y a deux ans, à la députation, ils n'avaient aucune raison précise de s'en débarrasser. D'autant que cet attentat a rappelé de mauvais souvenirs aux Beyrouthins. Le dernier remontait à 1994.

— Le frère d'Imad Mugnieh, rappela Malko.

— Exact, confirma du bout des lèvres le chef de station de la CIA.

Un ange passa, les ailes chargées d'explosifs. Cette opération-là était signée « CIA », bien que sous-traitée à des locaux. La famille Mugnieh avait un lourd dossier à la CIA : l'attentat contre l'ambassade, en 82, et l'enlèvement de William Buckley, chef de poste à Beyrouth, torturé et assassiné.

Le maître d'hôtel s'approcha, un peu crispé, portant un plateau où trônait une bouteille de cognac Otard XO, indiscutablement

authentique, à côté de deux verres qu'il remplit avec componction. Robert Baker huma le liquide ambré et, rassuré, continua :

— Les chrétiens, et surtout Samir Geagea qui croupit dans un sous-sol du ministère de la Défense, à Yarzeh, l'auraient bien trempé dans un bain d'acide, mais ils n'en ont plus les moyens. Pas plus que les Palestiniens ou les Chiïtes qui ne bougent pas une oreille sans le feu vert syrien.

— Et les Israéliens ? On a dit que Karam allait témoigner contre Sharon, dans le procès du massacre de Sabra et Chatila.

Robert Baker ricana.

— Ariel Sharon s'en moque comme de sa première *kippa* ! Le monde entier connaît son rôle dans Sabra et Chatila et le témoignage d'un de ceux qui ont physiquement massacré les Palestiniens là-bas n'a guère de poids. C'est vrai qu'Elias Karam a eu des liens durables avec les Israéliens, mais depuis 1982, il avait rejoint le camp syrien. Les Israéliens n'auraient pas attendu vingt ans pour se venger. Donc, ce sont les Syriens, très probablement.

— Il y a encore beaucoup d'agents du Mossad, au Liban ?

— Bien sûr, on en arrête régulièrement, surtout dans le Sud.

Il bâilla et jeta un coup d'œil à son poignet. Sa Breitling au bracelet de cuir fatigué indiquait dix heures trente.

— Il faut que je rentre, fit-il avec un sourire. Si je ne suis pas là à onze heures, l'ambassadeur va déclencher la guerre. Tenez-moi au courant pour Abu Ali.

La boîte vocale de Malko clignotait : il avait un message. C'était une voix de femme, qui laissait un numéro de portable. Vraisemblablement Hoda. Il rappela aussitôt et elle mit un temps assez long à répondre, essoufflée.

— *That's Hoda*, dit-elle. *I have some news.*

— Où êtes-vous ?

— Je serai dans le *lobby* dans une heure.

Il n'avait plus qu'à redescendre. En dépit de l'heure tardive, le *tea-room* grouillait d'animation : le *Phoenicia* était un des rares endroits vivants à Beyrouth.

Installé dans un canapé, Malko vit enfin surgir Hoda de l'ascenseur, vingt minutes plus tard, accompagnée d'un Arabe en *dichdacha* visiblement ravi. Ils se séparèrent aussitôt et la jeune pute chiïte alla s'installer près de l'orchestre où Malko la rejoignit.

— Vous avez retrouvé Abu Ali ?

Elle braqua ses lunettes noires sur lui.

— Vous avez les autres moitiés des billets ?

Il les lui glissa sous la table, discrètement.

— Une de mes copines, Fezial, le connaît, annonça-t-elle. C'est vrai, il faut souvent du jogging.

— Elle sait où il habite ?

— Non.

— Mais comment se retrouvent-ils ?

— Il a le numéro de portable de Fezial. Il l'appelle. Soit elle va le rejoindre sur la Corniche, soit il vient ici et il prend une chambre.

— Comment faire pour rencontrer Abu Ali ?

— Vous voulez la payer ? Elle veut cinq cents dollars.

Les prix augmentaient mais Malko ne discuta pas.

— D'accord.

Hoda composa aussitôt un numéro sur son portable et parla longuement en arabe.

— Demain, onze heures, en face de l'hôtel *Méditerranée*, dit-elle.

— Il sera là ?

— Il lui a donné rendez-vous.

Il n'y avait plus qu'à prier et attendre. Hoda se leva et disparut vers les ascenseurs, probablement pour veiller à la satisfaction d'un autre « dichdacha ». Malko n'avait plus qu'à compter les heures.

CHAPITRE XI

Le temps était couvert et il tombait des gouttes ! À l'arrière de la Mercedes 600 garée dans le parking de l'hôtel *Méditerranée*, Malko rongea son frein. Sa Breitling indiquait onze heures dix et personne n'était en vue... Enfin, un taxi s'arrêta et Hoda en émergea, toujours avec ses lunettes noires et sa mantille... Malko la rejoignit aussitôt.

— Fezial est malade ! annonça-t-elle. Elle a pris froid, elle est couchée.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas. Plusieurs jours peut-être.

Le sang de Malko ne fit qu'un tour.

— Où habite-t-elle ?

— Dans Hamra.

— On va la chercher. Elle aura cinq cents dollars de plus si elle vient retrouver Abu Ali. Ils avaient vraiment rendez-vous ?

— Oui.

— Avec ce temps ?

— Il court même quand il pleut, affirma-t-elle.

De nouveau, elle empoigna son portable, négocia un moment avec sa copine pour annoncer finalement :

— Elle veut qu'on aille la chercher chez elle.

— O.K. Expliquez au chauffeur où cela se trouve.

Ils s'engagèrent dans le dédale des rues étroites de Hamra pour s'arrêter une demi-heure plus tard devant un vieil immeuble encore criblé d'impacts, aux volets pendant de guingois, qui semblait prêt à s'écrouler. Hoda sauta de la voiture et disparut. Pour réapparaître avec une fille portant pantalon et pull, un foulard sur la tête, des lunettes noires – ce devait être leur uniforme – et au visage très pâle. Les deux filles discutèrent quelques instants et Hoda traduisit :

— Il vient de lui téléphoner ! Elle lui a dit qu'elle était malade, mais qu'elle allait essayer de venir quand même.

— Où est-il ?

— Sur la Corniche.

Celle-ci faisait plusieurs kilomètres, bordant tout Beyrouth-Ouest. Hoda reprit sa discussion et proposa :

— Si vous avez l'argent, Fezial vous emmène là-bas et vous le

montre. Mais elle ne veut pas vous présenter.

Malko n'en demandait pas tant... Il sortit sa liasse de billets et en compta cinq. Fezial s'installa à côté du chauffeur et ils repartirent. Elle le guidait par de brèves interjections. Ils prirent la direction du sud, longeant la mer. Juste avant d'arriver à l'hôtel Carlton, Fezial lança un mot au chauffeur qui s'arrêta le long du trottoir. Elle se retourna en désignant une grosse BMW bleue arrêtée en face d'un McDo.

— C'est sa voiture !

Sans attendre la réponse de Malko, elle sauta de la voiture et courut s'engouffrer dans la BMW. Presque simultanément, un homme en sortit et alla s'installer au McDo. Probablement le chauffeur. Abu Ali avait besoin d'un peu d'intimité et la grippe n'empêchait pas les sentiments.

Vingt minutes s'écoulèrent. Apparemment, le marchand d'armes en voulait pour son argent... Enfin, Fezial réapparut, son foulard à la main, et se dirigea vers la Mercedes.

L'homme qui était sorti de la BMW abandonna précipitamment le McDo et remonta dans sa voiture.

Hoda se tourna vers Malko, la main sur la portière.

— Voilà ! Maintenant, vous le connaissez ! Au revoir.

Elle sauta de la Mercedes et courut rejoindre sa copine.

Malko les vit se diriger vers la terrasse d'un café. Il se pencha vers le chauffeur.

— Vous suivez la BMW bleue ; O.K. ?

Celle-ci descendait vers le sud. Elle passa devant l'hôtel *Continental* puis bifurqua à gauche, quittant la Corniche pour tourner ensuite dans la rue de Verdun, vers le nord. Malko se hâta de noter son numéro. Ainsi, il pourrait toujours retrouver son propriétaire. Ils continuèrent dans la même direction, empruntant paisiblement un sens interdit, et débouchèrent dans une petite rue calme, la rue John-Kennedy. Ils longèrent un grand parc et le chauffeur se retourna, respectueux.

— *Walid Joumblat's Palace* ! annonça-t-il.

La BMW s'arrêta presque en face. Le chauffeur de Malko fit cinquante mètres de plus avant d'en faire autant. Malko descendit à temps pour voir l'occupant de la BMW s'engouffrer dans un building. Un homme de petite taille, assez corpulent, les cheveux blancs abondants, élégant dans un costume gris croisé. Hoda s'était bien fichue de lui avec le jogging !

Il s'approcha de l'immeuble. Le rez-de-chaussée vitré permettait de la rue de distinguer l'intérieur. Trois pièces, un petit local, à gauche, un bureau plus petit, à droite et au fond, en haut d'un escalier, un bureau où il pouvait voir la silhouette de l'homme supposé être Abu Ali. Une inscription dorée était gravée sur la porte : MARFA TRADING

COMPANY.

Un nom inconnu de Malko. Mais le propriétaire de cette affaire était bien Abu Ali, l'homme dont Cathy lui avait donné le nom. Maintenant, il fallait passer au stade suivant. Comment l'aborder ? Si Malko débarquait, la bouche en cœur, l'autre allait se fermer comme une huître... Venir de la part d'Adel Mugrabi était également risqué. Il ignorait leurs liens réels. Seule la CIA pouvait lui donner un coup de main.

De son portable, Malko composa la ligne directe de Robert Baker.

— J'ai besoin de vous voir, dit-il. J'ai retrouvé notre client...

— Venez, proposa l'Américain, mais sans chauffeur. Sinon, cela prendra trois jours de palabres.

À peine Malko eut-il commencé à monter la pente menant au blockhaus qui défendait l'entrée de l'ambassade américaine, en haut de l'avenue Pierre-Gemayel, à Akwal, que la voix caverneuse d'un haut-parleur le mit en garde :

— Ralentissez à dix miles, *please* !

Il obéit. À dix mètres de la grille, les plots d'acier plantés dans la chaussée restaient relevés. La même voix ordonna :

— Coupez le moteur, sortez du véhicule et avancez lentement jusqu'au poste de garde. Laissez la portière ouverte.

Plusieurs Marines casqués, en tenue de combat, surgirent, M 16 braqués sur lui. Deux d'entre eux allèrent inspecter la Mercedes. Le coffre, le dessous grâce à un miroir fixé au bout d'une perche, tandis que les autres examinaient les papiers de Malko. Puis ils appelèrent au téléphone le premier secrétaire de l'ambassade, Robert Baker, décrivant Malko avec précision... Celui-ci fut enfin autorisé à regagner son véhicule et les plots s'abaissèrent. Un Marine monta à côté de lui pour le guider.

— *You have a tight security*⁽³⁴⁾, remarqua Malko.

Sans même tourner la tête, le soldat répondit d'une voix mécanique :

— *Sir*, nous ne sommes pas autorisés à parler avec les visiteurs.

Heureusement, Robert Baker l'attendait sur le perron et l'entraîna dans son bureau.

— C'est Kafka City, sourit-il. Surtout depuis le 11 septembre. S'ils s'imaginent à Langley qu'on peut travailler comme ça ! En quoi puis-je vous aider ?

Malko lui expliqua son problème. Sans un moyen de pression, Abu Ali ne parlerait pas.

— Êtes-vous en bons termes avec vos homologues syriens ?

demanda-t-il.

Robert Baker sourit.

— Vous connaissez les Syriens. Le croisement d'un crotale et d'une vipère. Mais depuis la chute de l'Empire soviétique, nous sommes leurs nouveaux amis d'enfance. S'ils peuvent nous faire plaisir sans nuire à leurs intérêts, ils le font. Que voulez-vous exactement ?

— Qu'ils « conseillent » à Abu Ali de bavarder avec moi...

L'Américain réfléchit quelques instants.

— Bien, le général Ghazi Kanaan, patron du Moukhabarat syrien, est dans la Bekaa, mais son adjoint, le colonel Rustam el-Ghazali, a des bureaux dans la rue Ramlat-el-Bayda, en face de l'hôtel *Beau Rivage*. Je l'ai rencontré récemment pour l'affaire du *Karin A*.

— On peut aller le voir ?

— On peut essayer.

Il demanda à sa secrétaire d'appeler le colonel El-Ghazali et alluma une cigarette avec son Zippo « 11 septembre ». Il n'eut pas le temps de la fumer. On lui passait le colonel syrien. La conversation fut brève et, apparemment, chaleureuse.

— Il nous attend, annonça Robert Baker. Je vais chercher ma permission de sortie chez l'ambassadeur.

L'hôtel *Beau Rivage* était la fierté de la rue 80, tout en haut de la Corniche, tout près de l'Unesco, dans un quartier relativement moderne où s'élevaient quelques buildings ostentatoires et vides. Robert Baker monta avec Malko le perron du *Beau Rivage*. Le hall était totalement vide et ils n'eurent pas fait cinq mètres qu'un moustachu poli, souriant mais ferme, vint leur demander ce qu'ils faisaient là...

Inhabituel dans un hôtel.

— Nous avons rendez-vous avec le colonel El-Ghazali, précisa le chef de station de la CIA.

Le Libanais se liquéfia et fonça à la réception. Robert Baker précisa :

— Le Moukhabarat syrien a réquisitionné cet hôtel pour y loger ses visiteurs de marque.

Le moustachu revenait.

— Le colonel El-Ghazali vous attend à son bureau, en face, annonça-t-il.

Ils ressortirent. Un moustachu loqueteux, une Kalach accrochée à l'épaule, veillait devant un vieil immeuble de six étages avec des climatiseurs sortant de la façade. Ça rappelait le Beyrouth de la guerre. Deux « moukhabarat » obséquieux surgirent et les conduisirent au sixième étage. Le colonel les accueillit devant l'ascenseur. Onctueux

comme un évêque pédophile. Les cheveux très noirs rejetés en arrière, le visage un peu empâté, les yeux enfoncés, il était en civil. Il les entraîna dans un bureau en désordre, donnant sur une cour et un autre building détruit. Des fils électriques pendaient partout. Robert Baker fit les présentations. Aussitôt, le colonel syrien adressa un sourire chaleureux à Malko.

— J'ai entendu parler de vous et je vous admire beaucoup.

Ça n'avait pas toujours été le cas... On apporta l'éternel café turc. À sa nervosité, on voyait bien que le colonel El-Ghazali se demandait ce que cachait cette visite inattendue. Robert Baker rompit le silence, entrant dans le vif du sujet.

— Malko Linge accomplit à Beyrouth une petite enquête pour l'Agence, expliqua-t-il. Dans ce cadre, il souhaiterait interroger un citoyen libanais, un certain Imad Brajnie. Un chiite.

Au Liban, il fallait toujours préciser. Le colonel El-Ghazali exhiba deux rangées de dents de squal.

— Mais, il n'y a aucun problème ! Nous allons le convoquer...

Et lui arracher un peu les ongles pendant qu'il patienterait. Malko se hâta de mettre les choses au point :

— Oh, je ne souhaite pas quelques chose d'aussi officiel, protesta-t-il. J'aimerais juste m'entretenir avec lui à son bureau. Je suis certain que si je peux me recommander de vous, ce sera plus facile.

— Absolument, confirma le colonel.

S'il le demandait poliment, Malko pourrait violer sa femme, ou vider son compte bancaire. Les Syriens étaient chez eux à Beyrouth, depuis que les Maronites les avaient appelés au secours, vingt ans plus tôt. D'ailleurs, à l'aéroport, il n'y avait que des portraits de Bachir el-Assad, le nouveau président de la Syrie, et les Syriens n'avaient même pas jugé utile d'ouvrir une ambassade à Beyrouth pour sauver les apparences. Le Liban n'était plus qu'une province de la Syrie. Malko communiqua le numéro de téléphone de la Marfa Trading Company relevé sur la vitrine, et le colonel syrien le composa aussitôt. Dès qu'il eut son correspondant en ligne, sa voix changea. Il aboyait littéralement !

La conversation fut brève. Le colonel El-Ghazali raccrocha et retrouva un sourire onctueux.

— Vous pouvez aller voir M. Imad Brajnie quand vous le souhaitez, annonça-t-il. Il vous attend. (Il se tourna vers Robert Baker et ajouta :) C'est la moindre des choses de coopérer avec un Service ami.

Malko voulut s'amuser un peu.

— Votre enquête sur le meurtre d'Elias Karam a-t-elle progressé ? demanda-t-il.

Le colonel syrien se rembrunit légèrement.

— Elle se poursuit, mais nous n'avons pas beaucoup d'éléments. Il

s'agit probablement d'une opération israélienne visant à déstabiliser le Liban. La voiture a été achetée par des chrétiens venant d'un village du Sud qui a fourni beaucoup de combattants au général Lahad⁽³⁵⁾. Karam avait trahi les Israéliens, ils se sont vengés.

Malko eut envie de lui dire qu'Elias Karam avait trahi *tout le monde*. Même s'il avait conservé très longtemps des liens privilégiés avec Israël et Ariel Sharon, qui lui avait sous-traité le nettoyage des camps palestiniens de Sabra et Chatila. Il avait hâte de savoir ce qu'Imad Brajnie allait lui apprendre. Il se leva.

— Merci, colonel. Je vous tiendrai au courant.

Le Syrien eut un geste noble et désintéressé.

— Je vous en remercie d'avance.

Après de chaleureuses poignées de main, il les raccompagna à l'ascenseur. Sur le trottoir, Robert Baker laissa éclater sa satisfaction.

— Ils veulent vraiment qu'on devienne copains. J'espère que cela vous sera utile... Il faut me ramener, maintenant.

Malko émergea de la Mercedes 600 garée juste en face des bureaux de la Marfa Trading Company et entra. Dans le bureau, à sa droite, une très jolie fille tapait sur un ordinateur et ne leva même pas la tête. Il gagna directement le bureau du fond. À peine l'eut-il aperçu que l'homme qu'il avait vu la veille se leva et se précipita vers lui.

— M. Malko Linge ? Le colonel El-Ghazali m'a prévenu de votre visite. Prenez un siège. Un café ?

— *Masbout*, acquiesça Malko, souriant intérieurement.

Le Libanais semblait complètement inoffensif avec sa moustache blanche d'ancien combattant, sa cravate rose et son costume bien coupé. Et surtout terrorisé. Malko attendit d'avoir goûté le café pour le rassurer.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, assura-t-il, je travaille pour le gouvernement américain et je recherche des éléments sur une histoire qui a fait couler beaucoup d'encre. L'affaire du *Karin A*.

Abu Ali faillit tomber de sa chaise de surprise.

— Le *Karin A*..., répéta-t-il.

Malko sentit qu'il était au bord du mensonge et lui épargna la tentation.

— Oui, fit-il, c'est bien vous qui avez traité cette affaire avec Adel Mugarbi ?

Il vit dans les yeux du Libanais qu'il hésitait à donner la bonne réponse. Abu Ali décida de lui-même qu'il serait imprudent d'enfumer un homme recommandé par le colonel El-Ghazali.

— C'est exact, reconnut-il. C'est le colonel qui vous l'a dit ?

— Non. Un concurrent que vous avez évincé, précisa-t-il. Pavel Zabotin.

Abu Ali parut presque soulagé, mais secoua vigoureusement la tête.

— Je ne l'ai pas *évincé*, souligna-t-il. M. Zabotin ne pouvait pas fournir le matériel recherché.

— Pourtant, objecta Malko, il est l'agent de nombreuses firmes et possède une très grosse organisation, des bureaux dans plusieurs villes.

— Absolument, confirma Abu Ali. À côté de lui, je ne suis qu'un tout petit négociant. Seulement, ce que voulait Adel Mugarbi, j'étais le seul à pouvoir le lui donner.

— Pourquoi ?

Le négociant chiite acheva son café et reposa – Je vais vous expliquer toute l'histoire.

CHAPITRE XII

— Adel Mugrabi est venu me trouver l'année dernière, commença Abu Ali, vers le mois de juin. Je le connaissais déjà, car il m'avait acheté de petites quantités de matériel pour les Palestiniens et pour certains groupes armés en Afrique de l'Est et en Sierra Leone. C'était toujours compliqué parce que les *end users* passaient par le Burkina Fasso.

— Quels Palestiniens ? demanda Malko. Ceux du Liban ?

Abu Ali arbora aussitôt une expression choquée.

— Non, bien sûr ! Les Syriens ne me permettraient pas de leur vendre des armes. Ils sont très mal vus au Liban, c'est par eux que sont venus tous nos malheurs. Ils sont presque aussi détestés que les Israéliens. Et pourtant, ils sont musulmans comme nous ! Quand il est venu me voir en juin, Adel Mugrabi avait un problème particulier à résoudre. Il devait livrer un chargement d'armes en Somalie.

— À qui en Somalie ?

Depuis une quinzaine d'années, la Somalie n'existait plus en tant que nation. Elle était contrôlée par différents chefs de guerre qui passaient leur temps à s'entretuer pour agrandir leur territoire.

Abu Ali se défila avec un sourire onctueux.

— Cela ne me regardait pas. Je ne suis qu'un intermédiaire. Il m'a donc donné sa *shopping list*. Rien d'extraordinaire. Du matériel classique et déjà ancien qu'on trouve facilement, partout en Europe de l'Est. Seulement, pour livrer en Somalie, il valait mieux se le procurer le plus près possible. Et là, c'était plus difficile.

— Pourquoi ? demanda Malko.

Abu Ali se leva et l'emmena devant une grande carte punaisée au mur, englobant le golfe Persique, l'Afrique de l'Est et la mer Rouge.

— Regardez où est la Somalie ! Il fallait trouver une source d'armes dans la mer Rouge ou l'océan Indien ! Sinon, on est obligé de traverser le canal de Suez et on multiplie les risques. Évidemment, on peut aussi en acheter en Thaïlande, mais c'est beaucoup plus loin. En plus, souvent, il s'agit de matériel fabriqué en Chine, qui n'est pas de très bonne qualité.

— Qui vend des armes dans cette région ?

Abu Ali eut en sourire désarmant.

— Ce type d'armes du pacte de Varsovie ? Personne ! Les Saoudiens et les Émirats n'en ont pas, le Yémen est trop surveillé et ne possède que peu de chose, l'Irak, on n'en parle pas, le Soudan est importateur, comme le Kenya.

— Alors, comment avez-vous fait ? demanda Malko qui se prenait au jeu.

— Je suis chiite, comme vous le savez, précisa Abu Ali avec un grand sourire, et j'ai commencé dans ce métier en vendant quelques armes récupérées chez les militaires au Hezbollah. Évidemment, je me suis fait des amis. Le temps a passé et ils sont devenus importants. Certains sont même allés s'installer en Iran, seul pays musulman chiite. Donc, quand j'ai eu la commande de Muqrabi, j'ai demandé à mes amis chiites libanais s'ils pouvaient poser la question aux Iraniens, du moins à certains Iraniens.

— Les Pasdarans ?

— Entre autres. Ce sont eux qui ont le contact avec le Hezbollah libanais et qui le ravitaillent en armes. Du moins, celles tolérées par les Syriens.

— Ils ont accepté ?

— Oui. Les Pasdarans ont toujours besoin d'argent pour leurs « œuvres ». En plus, ils veulent se rapprocher des Palestiniens.

— Donc, conclut Malko, c'est vous qui avez trouvé en Iran les armes recherchées par Adel Muqrabi ?

— Oui, c'est moi. Mais il ne s'agissait pas de matériel « sensible ». Juste de la quincaillerie utile pour l'Afrique.

— Comment savez-vous que ces armes n'étaient pas destinées à l'Autorité palestinienne ?

Abu Ali demeura met quelques secondes puis retrouva la parole pour remarquer avec véhémence :

— Pourquoi voulez-vous qu'ils aillent chercher des armes aussi loin ? Votre ami Pavel Zabotin peut leur fournir tout ce qu'ils veulent, à partir d'Odessa ou de la Roumanie, ou même de la Pologne. La Méditerranée est beaucoup moins surveillée que le golfe Persique ou la mer Rouge. Et on n'a pas à franchir le canal de Suez, très surveillé par les Égyptiens.

— Que savez-vous du *Karin A* ? Vous vous en êtes occupé ?

— Non, je sais que c'était un bateau libanais, mais c'est tout. Cela ne me regardait pas. Je ne vends pas de bateaux.

— Comment cette transaction s'est-elle passée concrètement, sur le plan financier ?

— Comme d'habitude, laissa tomber le marchand d'armes. Ils se sont mis d'accord sur un prix.

— Combien ?

Abu Ali fronça les sourcils.

— Environ treize millions de dollars. Si vous voulez la somme exacte, je peux la trouver. Payable 50 % à la commande et 50 % à la livraison.

— Où ?

— Dans une banque chypriote.

— Vous avez touché une commission ?

— Bien sûr.

— Combien ?

Abu Ali sourit.

— Je ne peux pas vous le dire, secret commercial.

Il semblait parfaitement détendu et Malko était déçu. L'interrogatoire d'Abu Ali ne lui apprenait rien sur la pénétration par les Israéliens de l'opération du *Karin A*. Le négociant chiite semblait parfaitement sincère.

— Les Syriens étaient-ils au courant de ce *deal* ? interrogea Malko.

Le vieux chiite caressa sa moustache blanche avec un sourire entendu.

— Je ne leur en ai pas parlé, mais comme les communications téléphoniques étaient en clair, le *Moukhabarat* a sûrement tout suivi. Mais ils s'en moquent : c'est du business courant, les armes n'ont pas transité par le territoire libanais.

— Elles n'auraient pas pu être destinées au Hezbollah ?

Abu Ali ouvrit de grands yeux.

— Au Hezbollah ? Mais ils ont tout ce qu'il leur faut. Dix fois, vingt fois la cargaison du *Karin A*. Et ils ne peuvent pas se servir de tout à cause des Syriens qui ne veulent pas d'un conflit ouvert avec Israël. Les armes du Hezbollah arrivent par l'aéroport de Damas, comme ça le *Moukhabarat* contrôle tout. Les Syriens en ont déjà refoulé, parce qu'elles pouvaient frapper trop loin en Israël. Les Israéliens ont prévenu les Syriens que c'est sur eux qu'ils se vengeraient, si les choses dérapaient.

Au Moyen-Orient, les choses étaient souvent compliquées, mais obéissaient toujours à une grande logique. Abu Ali regardait Malko, conscient de lui avoir tout dit. Ce dernier se risqua à une dernière question :

— Vous ne voyez pas comment les Israéliens auraient pu infiltrer cette livraison d'armes ?

Abu Ali parut sincèrement surpris.

— Les Israéliens ? Non, vraiment pas.

Le silence se prolongea quelques instants. De toute évidence, Abu Ali, en dépit de sa bonne volonté, ne voyait pas ce qu'il pouvait dire de plus à Malko. Ce dernier insista sur un point important :

— Comment communiquiez-vous avec Adel Mugrabi, les Iraniens et le *Karin A* ?

— Par téléphone et par e-mails. Lorsque mon correspondant m'a prévenu par e-mail que les armes étaient prêtes à être enlevées, j'ai téléphoné à Adel Muqrabi, qui se trouvait alors à Chypre. Il a donné l'ordre à sa banque de faire un virement au profit de l'entité iranienne, une société exportatrice de pistaches. Et un à mon profit, pour la moitié de ma commission. Plus tard, j'ai reçu un e-mail du capitaine du *Karin A* m'avertissant que les armes étaient en sa possession. J'ai immédiatement téléphoné à Muqrabi, afin qu'il vire la seconde partie de la somme, ainsi que le solde de ma commission.

Une opération facile puisque se passant au sein de la même banque chypriote.

— Les armes étaient déjà à bord du *Karin A* ?

— Oui, bien sûr.

— Et si le capitaine avait voulu prendre le large sans payer le solde ?

Abu Ali eut un sourire bonhomme mais inquiétant.

— Cela n'aurait été bon pour personne. Les Pasdarans avaient sur place un petit patrouilleur capable de couler le *Karin A*. Mais ces choses-là ne se font jamais entre gens sérieux.

— Pourriez-vous me montrer ces e-mails ?

Abu Ali décrocha son téléphone et lança quelques mots en arabe. Quelques instants plus tard, une fille spectaculaire pénétra dans le bureau, un dossier jaune à la main. De longs cheveux noirs cascadeant sur les épaules, un pull rouge bien rempli et un jean moulant une croupe de rêve.

Ses yeux noirs magnifiques faisaient oublier son nez trop important.

— Voici Dahlia, ma secrétaire, dit Abu Ali. C'est elle qui envoie et reçoit les e-mails.

Il prit le dossier et sortit un premier e-mail, en anglais, expédié de la banque chypriote à destination de la Marfa Trading Company, en date du 28 octobre 2001. Puis il tendit à Malko un second document. Un e-mail en provenance du *Karin A* daté du 11 décembre, annonçant que la cargaison de jouets venait d'être embarquée à Dubaï. Le négociant chiite eut un sourire rusé.

— Les jouets étaient le mot-code pour les armes et « Dubaï » pour l'île de Kish. À la suite de ce message, j'ai prévenu la banque qu'elle pouvait virer la seconde partie de la somme. L'opération était terminée. Ce qui arrivait au chargement n'était plus mon problème, ma responsabilité n'était plus engagée. J'ai de nouveau entendu parler du *Karin A* par la radio, le 3 janvier, lorsque la marine israélienne l'a arraisonné.

— Cela ne vous a pas surpris ?

Abu Ali eut un geste évasif.

— Les armes avaient été payées. L'acheteur pouvait avoir changé d'avis sur leur destination. Ce n'était pas mon problème.

Le mystère demeurait entier. Perplexe, Malko rendit les e-mails au négociant chiite, qui referma son dossier.

— Je suis à votre disposition, conclut-il, mais je ne vois pas quoi vous dire de plus. Cette affaire est parfaitement claire...

À cela près qu'un navire affrété par des Palestiniens pour livrer des armes en Somalie s'était retrouvé mille kilomètres au nord de sa destination pour être arraisonné par la marine israélienne.

Malko prit congé d'Abu Ali et regagna sa Mercedes. Il appela aussitôt Robert Baker.

Dépité.

Robert Baker but une gorgée de son Defender « Success » et eut une moue pleine de perplexité. Malko venait de le rejoindre au restaurant de poissons du *Café Orient*, où le chef de station devait déjeuner avec une de ses rares « sources ».

— C'est bizarre, conclut l'Américain. Abu Ali paraît clair, mais il ne sait sûrement pas tout.

— Ou alors, suggéra Malko, c'est le capitaine palestinien qui a été « retourné » et n'a pas obéi aux instructions de l'armateur, mais cela paraît énorme.

— Rien n'est impossible, souligna Robert Baker, les Israéliens sont très forts. Pour le moment, détendez-vous, il n'y a plus rien à faire.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling.

— Bien entendu, Laila est en retard...

— Qui est-ce ?

— Laila Nahas. Une journaliste maronite qui connaît tous les potins de Beyrouth. Elle a été très belle, la maîtresse de Béchir Gemayel, paraît-il... Elle est encore copine avec Raymond Azar, le patron du Deuxième Bureau de l'armée libanaise. Alors, de temps en temps, elle apprend un petit truc. Tenez, la voilà.

La chevelure rousse, très maquillée, les bras disparaissant sous les bracelets, de grandes boucles d'oreilles de tzigane, un pull noir décolleté en V et une longue jupe multicolore jusqu'aux chevilles, Laila Nahas avançait entre les tables en saluant ostensiblement la moitié de la salle.

Style gitane de luxe.

Arrivée à leur table, elle embrassa l'Américain, tendit une main

couverte de bagues à Malko, en lui décochant une œillade incendiaire, et commença immédiatement à traîner le maître d'hôtel dans la boue pour ne pas les avoir installés sur sa banquette, face à la mer. Le malheureux prétendit qu'elle était réservée, puis, devant le flot d'interjections lancées en arabe d'une voix aiguë, il céda. Robert Baker transporta son verre de Defender encore plein et ils se retrouvèrent là où Laila l'avait désiré. Celle-ci retrouva son sourire, fouilla dans son sac, sortit une cigarette que Malko s'empressa d'allumer avec son Zippo armorié. Ce qui arracha un regard encore plus brûlant à la Libanaise.

— Enfin, un homme galant ! soupira-t-elle.

Penchée vers Malko, elle lui offrait une vue imprenable sur sa somptueuse poitrine, qui semblait comme rapportée sur son torse osseux. Ses colliers venaient mourir entre ses énormes seins comme une rivière dans Silicon Valley.

Elle commanda un Perrier et, précisa-t-elle, un *fond* de Defender Very Classic Pale avec beaucoup de glaçons.

Robert Baker s'était plongé dans l'étude du menu. Dissimulé sous une serviette sur la banquette, il avait posé son Beretta 92, une balle dans le canon. À une table voisine, quatre gardes en civil de l'ambassade américaine surveillaient la salle, bien que le *Café Orient*, en face du *Phoenicia*, soit un des endroits les plus snobs de Beyrouth, surveillé étroitement par le *Moukhabarat* syrien.

Laila Nahas commanda des poissons avec un luxe inouï de détails et se lança dans un monologue sur la vie sociale beyrouthine, citant des noms en rafale. Elle parlait comme une mitrailleuse, ponctuant toutes ses phrases de mimiques, baissant la voix, s'arrêtant pour adresser un sourire, speedée. Elle s'interrompt brusquement pour suivre des yeux un couple qui venait de pénétrer dans le restaurant. Jeunes, élégants, l'allure branchée. L'homme avait les cheveux très courts, une veste de cuir, la fille, très maquillée, portait un pull moulant et une mini. Malko, intrigué, demanda :

— Vous les connaissez ?

Laila Nahas lui jeta un regard noir, comme s'il avait dit une incongruité.

— Sûrement pas, ce sont des Chiites ! Maintenant, ils viennent ici, ils vivent comme nous. Si ça se trouve, cette fille va se faire sauter au *Vendôme*, après le déjeuner. Avant, elles étaient toutes voilées et ne sortaient pas de la banlieue sud.

La jeune chiite était particulièrement sexy, se dit Malko, suivant ses longues jambes gainées de noir. À côté d'eux, un client s'était fait amener un narguilé et tirait sur sa pipe à eau, flegmatique. Curieux Liban. Le seul pays de la région où plusieurs civilisations cohabitaient réellement.

On leur amena des rougets décortiqués au milieu d'innombrables assiettes de mézés. Laila grignotait à peine, le regard fixé sur la belle chiite. Elle se pencha vers Robert Baker.

— Vous comprenez pourquoi Elias Karam avait pris goût aux chiites ! dit-elle à voix basse.

— Ah bon ? fit l'Américain.

Le chef de station de la CIA semblait modérément intéressé. Piquée au vif, Laila insista :

— Avant qu'il ne soit assassiné, il était tombé très amoureux d'une superbe chiite. Il l'avait rencontrée et draguée à un dîner d'anniversaire au *Vendôme* où elle se trouvait avec des amis. Bien entendu, elle ne lui pas résisté longtemps. Sa femme, Perla, était folle de rage. Comme si elle ignorait qu'Elias avait baisé toutes ses copines, ce salaud ! D'ailleurs, corrigea-t-elle, il avait baisé tout Beyrouth.

Malko n'osa pas lui demander si elle faisait partie du lot. Soudain, il revit la silhouette élancée de la secrétaire d'Abu Ali, à laquelle la jeune chiite lui faisait penser. Plusieurs idées se télescopèrent dans sa tête, comme si un ordinateur intérieur mettait en place des éléments disparates. D'abord le mystérieux assassinat d'Elias Karam, non revendiqué. Les liens passés du Libanais avec Israël. Le sex-appeal incontestable de Dahlia, la secrétaire d'Abu Ali. Et son intuition que la manip du *Karin A* avait eu lieu à Beyrouth. Apparemment, à l'insu d'Abu Ali, le négociant en armes.

— Qui était la maîtresse chiite d'Elias Karam ? demanda Malko.

Laila Nahas s'interrompit à peine de manger ses rougets.

— Une employée de bureau, très sexy. On m'a dit son nom mais je l'ai oublié, prétendit-elle. Pas d'une grande famille chiite. Ça vous intéresse ?

— Non, cela m'amuse, prétendit Malko. C'est fréquent, les couples mixtes chiite et chrétien ?

La Libanaise faillit en avaler son rouget de travers.

— Heureusement non ! Mais Elias aurait baisé une chèvre avec des bas. Cette fille devait le faire bander, Dieu sait pourquoi. Mais il la cachait soigneusement : il ne se montrait jamais en public avec elle. Moi, j'ai eu vent de l'histoire par les confidences de Perla, sa femme, à une amie à moi, Fawzia Frangié. Ça la réjouissait parce qu'Elias avait massacré toute sa famille.

Malko demeura silencieux. Même si c'était une possibilité lointaine, il fallait la vérifier. Cette affaire était trop lisse. Si les Israéliens avaient tenté de l'assassiner à Chypre, c'est qu'il était sur la bonne piste. Or, la seule information qu'il ait obtenue concernait Abu Ali. Il y avait peut-être un point commun qui expliquerait tout.

— Vous connaissez bien la veuve d'Elias Karam ? demanda-t-il.

Laila Nahas se rengorgea.

— Évidemment ! Je l'ai connue avant qu'elle n'épouse Karam. Son père était journaliste.

— J'aimerais la rencontrer.

Laila lui jeta un regard vaguement teinté de jalousie.

— Vous voulez la draguer ? Elle est très belle. Tenez, je vais vous donner son numéro.

Elle fouilla dans un énorme carnet et griffonna un numéro pour Malko en pouffant.

— Je vais la prévenir que vous êtes très bel homme, précisa-t-elle. Elle s'ennuie en ce moment. Je dirai que vous êtes journaliste, pas espion, ajouta-t-elle à mi-voix. Appelez-la demain.

Ils terminèrent par une pâtisserie écoeurante et Laila Nahas les quitta pour aller recueillir d'autres potins à une table voisine. Aussitôt, Robert Baker dit à Malko :

— Vous voulez vraiment rendre visite à la veuve d'Elias Karam ? Elle ne vous dira rien sur le meurtre de son mari, elle récite toujours la même histoire : ce ne sont pas les Syriens.

Il ne s'était visiblement pas intéressé à la dernière aventure amoureuse d'Elias Karam. Il soupira :

— Laila est sympa, mais fatigante. Enfin, cela me fait du bien de quitter l'ambassade. J'ai encore un peu de temps. Café ? Alcool ?

— Espresso. Pas d'alcool.

Il en avait un peu assez du café turc où il y avait autant à boire qu'à manger. Robert Baker héla le maître d'hôtel.

— Deux cafés, s'il vous plaît, un espresso et un « masbout ». Et un cognac. Otard XO si vous avez.

Il y en avait. Malko savoura son espresso, tandis que l'Américain réchauffait son cognac entre ses doigts.

Ils bavardèrent à bâtons rompus jusqu'à ce que le chef de station consulte sa Breitling et sursaute.

— *Oh ! My God !* Il faut que je remonte à l'ambassade. Vous me raconterez ce que vous a dit la veuve Karam, si vous la voyez.

Malko, installé dans sa chambre devant CNN, attendait le coup de fil de Perla Karam. Il l'avait appelée, de la part de Laila Nahas, mais n'avait pu la joindre. Une secrétaire lui avait demandé de rappeler à une heure. Il refit le numéro, eut d'abord un homme, puis la même voix féminine qui lui annonça :

— Je vous passe Mme Karam.

Presque aussitôt, une voix chantante demanda :

— Monsieur Malko Linge ? Vous êtes l'ami de Laila ?

— Tout à fait, confirma Malko. Pourrais-je vous rencontrer ? Je

suis journaliste et...

Elle l'interrompit.

— Du moment que vous êtes un ami de Laila, cela me suffit ! Venez maintenant, je n'ai rien à faire. Dites à votre chauffeur qu'il s'agit de l'immeuble Mirna Shalubi, à Sinn-el-Fil, c'est très connu.

Malko était déjà dans l'ascenseur. Le chauffeur de la Mercedes connaissait et ils filèrent vers le sud. Une demi-heure dans la circulation démente, longeant ce qui avait été jadis le « ring », avec ses snipers.

L'immeuble où se trouvaient les bureaux de feu Elias Karam était un building gris sans charme, au carrefour de deux avenues bruyantes. Malko monta jusqu'au quatrième étage. Il n'y avait qu'une porte, ouverte, un hall plein de moustachus à la mine patibulaire. On le fit patienter et un homme d'une quarantaine d'années, aux traits réguliers, grand et mince, les cheveux très courts et très noirs, la moustache bien taillée, surgit et lui tendit la main.

— *Merhaba* ! Je m'appelle Nader Mahfouz et j'étais le secrétaire d'Elias Karam. Nous étions ensemble depuis une vingtaine d'années. C'est terrible qu'il soit mort de cette façon. Perla vous attend. Elle est encore très choquée...

— Sait-on qui l'a tué ? demanda innocemment Malko.

Nader Mahfouz leva les yeux au ciel.

— On trouvera le responsable de ce crime horrible, *inch Allah*, et alors...

Malko le suivit jusqu'à une double porte en acajou qu'il ouvrit cérémonieusement, et entra dans un grand bureau tout en longueur, aux murs tapissés de boiseries, avec des canapés de cuir noir. Un grand drapeau libanais était accroché à côté d'une immense photo d'Elias Karam. Une jeune femme blonde, les cheveux relevés en chignon, très belle, le regard triste, était assise sur un coin du canapé. Elle se leva et Malko put admirer sa silhouette, moulée par un pull de fine laine noire et un pantalon d'alpaga plutôt moulant. Sa main était molle et tiède.

— Voulez-vous un café ? demanda-t-elle.

— *Masbout*, fit Malko.

Elle sourit.

— Vous venez souvent à Beyrouth ?

— J'y suis beaucoup venu. Pendant les événements.

Ils demeurèrent silencieux tandis qu'un moustachu apportait les cafés. Puis la veuve d'Elias Karam demanda à Malko :

— Que puis-je faire pour vous ?

— Savez-vous qui a tué votre mari ? demanda-t-il.

Le regard de Perla Karam ne se troubla pas.

— Non, avoua-t-elle. Il y a beaucoup de choses bizarres. Il a sûrement été surveillé. Il y avait deux sorties différentes de l'immeuble.

Il se décidait toujours au dernier moment. Et il fallait connaître ses habitudes. Je pense que quelqu'un de notre entourage a donné des renseignements.

— À qui ?

Elle secoua la tête.

— Je l'ignore. Tout le monde dit que ce sont les Syriens, mais je n'y crois pas. Ils n'avaient aucune raison de le tuer. Il leur avait rendu tellement de services ! Et puis, il était retiré de tout, il ne faisait plus de politique. Il ne gênait personne.

Et surtout, pensa Malko, tous ses ennemis étaient au cimetière, ce qui est la meilleure garantie d'une paix durable...

— Et si ce ne sont pas les Syriens, qui ?

— Des Chrétiens, avança-t-elle, des amis de Samir Geagea. Ou des Palestiniens, pour venger Sabra et Chatila. Pourtant, il avait sauvé beaucoup de gens là-bas.

— Vos amis ne font pas une enquête de leur côté ?

Elle sourit.

— Si, bien sûr. Nader Mahfouz et les *chebabs* cherchent, mais ce n'est pas facile.

Le silence retomba. Malko cherchait comment en arriver à la question qui l'intéressait, mais Perla Karam, souriante et lisse, ne lui offrait pas beaucoup d'ouverture.

— Cela a dû être un choc terrible pour vous.

Perla Karam hocha la tête.

— J'aimais beaucoup mon mari.

— Ce n'était pourtant pas un homme facile.

La jeune femme fronça légèrement les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Laila m'a dit que vous étiez sur le point de divorcer, mentit-il.

Perla Karam eut un léger haut-le-corps.

— Divorcer ! Elle est folle ! Qui lui a dit ça ? Et pourquoi ?

Elle semblait sincèrement indignée, mais Malko connaissait la capacité de dissimulation des femmes. Il continua, au risque de se faire jeter :

— À cause d'une autre femme...

Perla Karam haussa les épaules.

— Une autre femme, dit-elle avec un sourire triste. Elias aimait trop les femmes. Mais il arrivait toujours à se faire pardonner. Il était si gentil, si attentionné, si généreux...

Même les tueurs ont un côté fleur bleue. Malko profita de l'attendrissement de Perla Karam pour insister.

— Quelques semaines avant sa mort, il sortait, paraît-il, avec une fille très jeune. Une chiite.

Perla Karam cracha comme un chat en colère.

— Cette petite pute chiite ! Elle en voulait à son argent.

Jamais il ne retrouverait une occasion aussi parfaite de vérifier ses intuitions.

— Vous voulez parler d'une certaine Dahlia ? demanda-t-il d'une voix égale.

Ce fut comme si une pellicule de glace avait brutalement recouvert les prunelles de Perla Karam. Elle demanda d'une voix blanche :

— Vous la connaissez ?

CHAPITRE XIII

L'attitude un peu distante et calme de la veuve d'Elias Karam avait fait place à une crispation de tous ses traits, à un raidissement visible de son corps. Elle ressemblait à un chat menacé qui fait face à un adversaire, prêt à bondir. Malko, dont le pouls était monté vertigineusement, essaya de la calmer d'un sourire.

— Je ne la connais pas *personnellement*, assura-t-il, mais on m'a parlé d'elle.

— Qui « on » ?

La question claqua comme un coup de fouet.

— Je ne veux pas vous le dire, se défendit Malko. Je suis désolé de vous avoir contrariée.

— C'est cette salope de Laila ! explosa la belle veuve.

Elle se leva, ouvrit la porte et lança une interjection en arabe. Quelques instants plus tard, Nader Mahfouz, l'homme qui avait accueilli Malko, pénétra dans la pièce, aussitôt apostrophé en arabe par Perla Karam. Malko ne saisit dans sa diatribe qu'un mot : Dahlia. Puis la jeune femme se calma. D'un geste sec, elle renvoya Nader Mahfouz et fit face à Malko, les yeux encore flamboyants de fureur.

— Je vous prie de m'excuser, je ne devrais pas m'emporter ainsi. Mais cette histoire me touche. C'est vrai, Elias a eu de nombreuses aventures. Mais dès que je m'en apercevais, il rompait. Avec cette fille, cela n'a pas été le cas. Il a continué alors que j'étais au courant.

— Comment l'avez-vous su ?

Elle était tellement en colère qu'elle ne se fit pas prier pour répondre.

— Une amie m'a téléphoné pour me dire qu'Elias se trouvait avec elle dans une chambre de l'hôtel *Vendôme* et j'ai sauté dans ma voiture. Hélas, je suis arrivée un peu trop tard : nous nous sommes croisés dans le hall du *Vendôme*. J'étais tellement furieuse que j'ai jeté mon portable à la tête de cette petite salope...

— Elle est plutôt grande, corrigea Malko, qui ne voulait pas s'embarquer dans un quiproquo.

— Oui, reconnut Perla Karam, Elias a toujours aimé les grandes femmes. Après ça, je me suis renseignée et, un jour, je suis allée l'attendre là où elle travaille.

— Rue John-Kennedy ?

— Oui, fit-elle sans relever. J'ai vu la Mercedes de mon mari arriver et elle est montée dedans... C'était un mois après l'incident du *Vendôme*. Quinze jours avant la mort de mon mari.

Sa voix se cassa et elle alluma une nouvelle cigarette, grâce au Zippo armorié de Malko, puis demeura silencieuse, le regard dans le vide. Sans réaliser à quel point elle avait perturbé Malko. D'un coup, il venait de découvrir un lien possible entre l'affaire du *Karin A* et le meurtre d'Elias Karam. Même s'il manquait encore pas mal de pièces à son puzzle, c'était plus que troublant de découvrir ce lien, même indirect, entre l'homme qui avait piloté l'opération du *Karin A* et Elias Karam, jadis très lié aux Israéliens.

Bien sûr, son aventure avec la belle chiite pouvait n'avoir été qu'une histoire de cul. Mais cela pouvait aussi recouvrir autre chose. Il réalisa soudain que Perla Karam le fixait d'un regard insistant et plutôt méprisant.

— Vous travaillez dans la presse à scandales ?

— Non, non, affirma Malko.

— Pour quel journal ?

— Le *Kurier* de Vienne, en Autriche. Et je n'utiliserai pas ce que vous venez de me dire.

Perla Karam ne se radoucit pas.

— J'ai l'impression que cette fille vous intéresse beaucoup. Pourquoi ? Elias a eu des dizaines de maîtresses.

Malko botta en touche.

— Non, fit-il, mais le hasard a fait que je l'ai rencontrée, alors que j'ignorais ce que je sais maintenant. Elle m'a paru quelconque et j'ai voulu comprendre. Vous êtes infiniment plus belle qu'elle.

Il vit dans les yeux de la jeune femme que son compliment avait porté.

— Merci, fit-elle. Mois aussi, je n'ai pas compris pourquoi il sortait avec cette fille, lui qui pouvait avoir les plus belles filles de Beyrouth... Elle devait le tenir par...

Elle s'arrêta juste avant de dire « par les couilles ». Malko avait plusieurs questions au bord des lèvres, mais elles étaient explosives. En plus, il n'était pas certain que Perla Karam puisse y répondre. Il lui fallait prendre un peu de recul. Il se leva.

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je suis désolé de vous avoir perturbée.

— Ce n'est rien, assura Perla Karam d'une voix absente.

Elle lui tendit la main.

— Au revoir, bonne continuation pour votre enquête.

— Merci, dit Malko.

Elle ne le raccompagna pas et, lorsqu'il traversa le hall, il eut

l'impression que les moustachus le regardaient d'un air mauvais. Il regagna la Mercedes 600, le cerveau en ébullition. La clef de son enquête était désormais la belle Dahlia, chiite et salope. Avant tout, il décida de mettre Robert Baker au courant de sa découverte.

— Vous avez rencontré Nader Mahfouz ? dit d'un air amusé le chef de poste de la CIA. Ici, tout le monde l'appelle « Python », à cause du Colt Python qui ne le quitte jamais. *Lui*, c'est un vrai tueur. Il était, depuis vingt-cinq ans, l'homme de main d'Elias Karam et a beaucoup assassiné pour lui. Il été formé en Israël avec son patron.

— En Israël ?

— Bien sûr. C'est un personnage intéressant. Vous voulez en savoir plus sur lui ?

— Oui.

— O.K., j'imprime ce qu'on a pendant qu'on prend un café.

Malko regarda les feuilles sortir de l'imprimante. Espérant que ce serait meilleur que le jus servi par Robert Baker. En ce qui concernait le café, l'Amérique était en retard d'une civilisation.

— Voilà, lut l'Américain, « Python » a travaillé avec Elias Karam depuis 1976. À cette époque, Pierre Gemayel, le fondateur des Phalanges, la milice chrétienne maronite, avait passé un accord secret avec Israël, supposé entraîner ses *chebabs*. En octobre 76, « Python », en compagnie de quelques centaines de jeunes *chebabs*, fut transporté en dinghy jusqu'à un cargo israélien battant pavillon chypriote, ancré au nord de Beyrouth. Il débarqua à Haïfa où ses jeunes recrues furent accueillies par des officiers de Tsahal. Ensuite, ils subirent un entraînement militaire et politique avant d'être renvoyés au Liban.

— C'est tout ? demanda Malko.

— Oh, non ! Apparemment, « Python » avait plu aux Israéliens. Plus tard, durant l'invasion israélienne du Liban, Elias Karam collabora beaucoup avec Ariel Sharon. Ce dernier se servait de Mahfouz comme chauffeur, au Liban, et c'est encore lui qui conduisait les délégations israéliennes à partir de leur Q.G. de Zouk, jusqu'à Naccache, afin d'y rencontrer dans une villa le président Bachir, Gemayel et Elias Karam. Bien entendu, ces réunions étaient « pilotées » par le Mossad, dont plusieurs membres étaient des intimes de « Python ». Le reste est de l'Histoire. Après la tuerie de Sabra et Chatila, les Israéliens se retirèrent du Liban et les chrétiens se rallièrent aux Syriens, Elias Karam et ses hommes en tête. Les Syriens n'étaient pas rancuniers : ils firent d'Elias Karam un ministre libanais, ce qui lui permit de se remplir les poches...

— Et « Python » ? interrogea Malko. Pensez-vous qu'il ait conservé

des liens avec le Mossad ? Ou son patron, Karam ?

Robert Baker eut un geste évasif.

— Des liens, sûrement, mais lesquels ? Elias Karam voyageait pas mal. Il pouvait rencontrer des gens du Mossad n'importe où, pour leur donner des informations. Mais en avaient-ils besoin ? Ils comptent des milliers d'agents dans ce pays, grâce aux chrétiens, et surveillent tout électroniquement. Je ne vois pas en quoi Karam ou « Python » auraient pu les aider. Le temps des règlements de comptes est terminé depuis une dizaine d'années.

Malko n'avait rien à répondre. Mais cette liaison, qui ne semblait pas être dans la ligne de l'ancien tueur maronite, l'intriguait et l'expérience lui avait appris que les coïncidences étaient rares dans son métier. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : « tamponner » Dahlia, pour tenter d'en savoir plus.

Embusqué à l'entrée de la rue John-Kennedy, au volant d'une des Mercedes de Rajjik Mahtoub, Malko guettait l'immeuble où travaillait la secrétaire d'Abu Ali. Il était sept heures et, normalement, elle ne devrait pas tarder à sortir. Effectivement, à sept heures dix, elle quitta les bureaux de la Marfa Trading Company et s'éloigna à pied. Elle s'arrêta deux cents mètres plus loin à un arrêt de bus. Malko démarra dans sa direction. Comme la rue John-Kennedy était à sens unique, il pouvait facilement s'approcher du trottoir. Il s'arrêta en face de l'arrêt de bus et donna un léger coup de klaxon. Dahlia leva la tête et regarda dans sa direction. Elle mit quelques secondes à le reconnaître et lui adressa un sourire. Malko baissa sa glace et lui lança :

— Je passais par là, je vous ai vue sortir du bureau. Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr ! Vous êtes venu voir M. Abu Ali.

— Je m'appelle Malko Linge et je suis autrichien.

— Et moi Dahlia Chalabe.

— Je peux vous déposer quelque part ?

Elle hésita quelques secondes avant d'accepter. Faisant le tour de la Mercedes, elle s'installa à côté de Malko et dit :

— Je vais en haut de la rue de Verdun. Vous connaissez ?

— Vous allez me guider.

Ils montèrent vers Hamra, dans une circulation intense. Malko se tourna vers elle.

— Vous avez le temps de prendre un verre avant de rentrer ?

— Si vous voulez, accepta-t-elle aussitôt. Sur Hamra, c'est plein de cafés.

Ils s'installèrent à la terrasse du *Café Codma*. On se serait cru

avant la guerre : il faisait beau, les femmes étaient sexy et la rue particulièrement animée. Dahlia, après avoir commandé un *jallab*⁽³⁶⁾, ôta sa veste, découvrant son pull rouge bien rempli.

— Que faites-vous à Beyrouth ?

Il ignorait ce qu'Abu Ali lui avait dit et préféra ne pas trop mentir.

— Je mène une enquête, dit-il, sur une affaire de trafic d'armes. Pour le compte du gouvernement américain.

Dahlia ne se troubla pas.

— Ah, vous êtes un « moukhabarat »...

En arabe, le terme était plutôt péjoratif, impliquant coups tordus et violence.

— Si on veut, corrigea Malko. Les Américains voulaient avoir un certain nombre de précisions et votre patron a répondu à toutes mes questions. Je n'ai plus grand-chose à faire, mais j'aime bien Beyrouth.

— Moi aussi, dit-elle, mais la vie n'est pas facile, je n'ai même pas de voiture. Quand je vais voir mes parents, pendant le week-end, à Chia, cela me prend deux heures.

— Vous habitez seule ?

— Oui. M. Brajnié me prête un studio, c'est plus pratique que de venir du sud. Et, à Hamra, on peut faire du shopping, il y a de tout, mais c'est très cher. Vous habitez où ?

— Au *Phoenicia*.

Elle sourit.

— Vous êtes riche alors, c'est le meilleur hôtel de Beyrouth. Je n'y ai jamais été.

— Je vous y emmènerai prendre un verre, promet Malko.

La jeune femme regarda sa montre.

— Il faut que je rentre, j'ai rendez-vous avec une copine pour dîner...

Ils remontèrent vers la rue de Verdun. Arrivé en face du petit immeuble jaunâtre où elle habitait, Malko proposa :

— Voulez-vous dîner avec moi demain soir ? J'ai envie de retourner au *Casino du Liban*, mais c'est un peu triste d'y aller seul.

Dahlia ne put s'empêcher de dire :

— Moi, je n'y ai jamais mis les pieds, il a été fermé pendant plusieurs années. J'aimerais bien, mais...

— Mais quoi ?

Elle lui fit face, le regard direct.

— Je ne voudrais pas que vous pensiez que... (Elle s'arrêta puis continua d'une voix un peu hachée :) Je ne vous connais pas, il ne faut pas...

Elle rougit et Malko compléta :

— Vous pouvez dîner avec moi sans coucher avec moi, assura-t-il. Si c'est votre problème.

Dahlia sembla soulagée.

— Alors, d'accord, venez me chercher ici vers neuf heures demain. Je descendrai.

— Vous ne voulez pas que je monte vous chercher ?

— Oh non, c'est au quatrième et souvent l'ascenseur ne marche pas. Sonnez au numéro 42.

Elle se hâta vers la porte. Malko la suivit des yeux, pensif. Il n'arrivait pas à imaginer Dahlia en Mata-Hari... Au pire, il en serait quitte pour une soirée agréable et inutile.

Nader Mahfouz gara sa BMW 528 grise en face du *Maalad*, un bar à putes où il avait ses habitudes, dans le quartier de Maamelteim qui regroupait tous les night-clubs et bars de Beyrouth-Est. Littéralement colonisé par des vagues de putes d'Europe centrale, surtout russes, qui attiraient les pigeons maronites avec leurs énormes seins siliconés et leurs bouches gonflées au collagène. Il pénétra dans le bar, encore presque vide, s'installa au bar et commanda un double Defender avec de la glace. Deux filles se trémoussaient sur une estrade au fond et une troisième sortit de l'ombre et s'approcha de lui.

— *Good evening*, « Python », dit-elle, le regard levé sur lui.

— *Good evening*, Elena, répondit-il.

Elena était une gentille petite pute moldave avec qui il avait baisé de temps en temps. Elle posa une main sur la cuisse du Libanais et commença à le masser doucement, remontant de plus en plus. Quand elle sentit qu'il bandait, elle posa carrément la main sur son sexe et lui glissa :

— *You want to fuck with me, tonight ?*

Il secoua la tête.

— *No. No time.*

Elena n'ôta pas sa main et lui jeta un regard suppliant.

— *Please*, « Python » ! *You make me hot*⁽³⁷⁾...

Leurs regards se croisèrent et celui de Nader descendit jusqu'à la grosse bouche entrouverte, offerte, tentante. Aussitôt, la Moldave fit apparaître un bout de langue rose, dans une mimique extrêmement expressive. Il résista presque une minute, puis glissa de son tabouret.

— *You come !*

Elle le suivit dehors et Nader l'amena directement à sa BMW, où ils s'installèrent à l'arrière. C'est Elena qui défit son Zip et sortit son membre déjà dur. Elle se mit à le sucer avec application, tandis qu'il se détendait. Cette petite salope le suçait mieux que sa copine attitrée. Soudain, il se raidit. Un homme, poussant une voiture des quatre saisons, venait de surgir de la rue voisine. Il s'arrêta presque en face de

l'entrée du *Maalad*, alluma une lampe tempête et disposa ses sacs de pistaches. Nader jura entre ses dents et, aussitôt, Elena interrompit sa fellation, inquiète.

— *I hurt you*⁽³⁸⁾ ?

— Non, non, continue, fit le Libanais.

Brutalement perturbé. Parce qu'à cette heure-ci, le marchand de pistaches ne pouvait qu'être un « moukhabarat » de la Sûreté générale, chargé de relever l'identité des clients et le numéro de leur voiture. Cela pouvait servir à d'utiles recoupements... Il dut se concentrer pour ne pas alerter Elena, qui, d'elle-même, accéléra le rythme de sa fellation. Aussitôt, Nader lui prit la nuque, lui enfonçant sa queue jusqu'au fond du gosier. Il jouit avec un cri rauque et un sursaut de tout son corps. Elena leva anxieusement les yeux sur lui.

— *It was good* ?

— *Very good*, assura-t-il, la tête déjà ailleurs. *Go back in, I will join you*⁽³⁹⁾.

Elle obéit sans discuter et regagna le bar. Resté seul, Nader alluma une cigarette, observant le marchand de pistaches. Ce dernier avait sûrement déjà relevé le numéro de sa voiture. Ce qui n'était pas grave s'il repartait maintenant. Seulement, c'était impossible.

Il s'arracha à son siège après s'être rajusté et regagna à son tour le bar. Elena l'attendait, juchée sur un tabouret, devant un Defender même pas entamé. Nader la rejoignit et appela le barman.

— Donne-lui 200 000 livres, dit-il simplement.

Le barman était un ancien *chebab* d'Elias Karam. Il faisait rarement payer ses consommations à Nader. Tout petit racket, en souvenir du bon vieux temps. Il hésita quelques secondes, puis alla prendre des billets dans le tiroir-caisse. Nader soupira intérieurement. Le jour où le barman refuserait ce genre de petit service, il ferait mieux de quitter Beyrouth. Parce que cela prouverait que le respect qu'il inspirait aurait diminué. Et quand il n'y a plus de respect, c'est là que les malfaisants se déchaînent. Pour bien enfoncer le clou, il tendit son verre encore plein au barman.

— Mets-m'en un neuf. La glace a fondu.

Elena empocha l'argent, trempa ses lèvres dans son scotch, lui fit une caresse furtive et fila vers un box du fond.

« Python » en était à son troisième Defender lorsqu'un gros homme, accompagné d'une blonde enveloppée, maquillée outrageusement, aux traits incroyablement vulgaires, fit son entrée. Le couple fila directement au fond, dans un box, et, quelques instants plus tard, le barman leur apporta une bouteille de Taittinger Comtes de

Champagne. Probablement pour impressionner la blonde. Ils burent et commencèrent à flirter, le niveau de la musique interdisant toute conversation. Nader les observait, persuadé que c'était l'homme avec qui il avait rendez-vous.

Vingt minutes plus tard, le gros homme se leva et fila vers les toilettes. « Python » attendit une minute puis se laissa glisser de son tabouret et gagna à son tour les toilettes.

Le gros homme était en train de se laver les mains sous le néon blafard et, dans la glace du lavabo, il vit entrer « Python ». Leurs regards se croisèrent et il demanda :

— Vous n'êtes pas Mandy, par hasard ?

— Si, je suis Mandy, répondit « Python ».

Or, « Mandy », c'était l'autre ! Le nom de code de son contact qui n'était jamais le même. Rassuré, il s'installa au lavabo voisin et se mit à parler, surveillant la porte. C'est lui qui avait demandé ce rendez-vous. Une procédure toujours dangereuse dans une ville aussi fliquée que Beyrouth. « Mandy » l'écouta, se sécha les mains et dit simplement :

— Tu trouveras un message à l'endroit habituel.

Il retourna le premier dans la salle. « Python » attendit un peu, revint au bar, vida son Defender d'une traite et sortit.

Le marchand de pistaches était toujours là. « Python » avait secrètement souhaité qu'il soit parti. Donc, le « moukhabarat » avait vu entrer « Mandy ». Venu en voiture, donc identifiable. Il demeura immobile à son volant, pesant le pour et le contre. Personne ne devait être au courant de son rendez-vous. Il n'avait pas envie de passer des mois ou des années dans les caves du ministère de la Défense. Comme Samir Geagea, à servir de cobaye aux nouvelles tortures inventées par le Maktal-el-Ightiyalat.

Finalement, il alluma ses phares et démarra.

« Python » se gara dans une ruelle sans lumière, coupa le moteur et sortit de sa voiture. Il avait parcouru environ trois cents mètres. Il revint sur ses pas jusqu'au *Maalad*. Le marchand de pistaches était toujours là. Il entendit des pas derrière lui et se retourna. « Python » ne lui laissa pas le temps d'avoir peur.

D'un seul revers du poignet, il l'égorgea, reculant vivement pour ne pas être inondé de sang. Le « moukhabarat » tituba, enserrant sa gorge de ses deux mains, et s'écroula sur le sol. Alors qu'il bougeait encore, « Python » le prit par les pieds et le tira dans l'ombre. Puis, il le fouilla rapidement, découvrant un petit carnet qu'il ouvrit. Il aperçut des noms et des numéros sur la première page. Il ne s'était pas trompé.

L'homme eut un râle et cessa de respirer. Soigneusement,

« Python » arracha la feuille et remit le carnet en place. Puis il s'éloigna en direction de sa voiture. Pour éviter les problèmes, il devait s'en tenir au risque zéro.

Le principe de précaution, comme on disait maintenant. Il regagna sa voiture. Apaisé.

Il mit la radio et prit la destination de sa maison, sur les hauteurs du quartier Adna, juste au-dessus du *Casino du Liban*. Il n'aimait pas l'idée d'être rattrapé par sa jeunesse mais n'y pouvait pas grand-chose. Bien sûr, il aurait pu aller vivre ailleurs. Mais il n'avait pas envie de quitter Beyrouth, même si cela le forçait à accomplir des choses extrêmement dangereuses.

Sans illusion, il n'ignorait pas que les Syriens n'avaient pas d'amis, seulement des complices. Et qu'ils n'hésitaient jamais à s'en débarrasser si le besoin s'en faisait sentir. En toute férocité.

CHAPITRE XIV

Dahlia était métamorphosée, ayant troqué son jean et son pull rouge pour un haut de dentelle beige et une longue jupe noire fendue sur le côté. Les cheveux relevés, les yeux allongés de mascara et la bouche très maquillée, elle était déjà dans le hall de son immeuble lorsque Malko arriva. Il lui ouvrit la portière et elle s'installa dans la Mercedes.

— Vous êtes ravissante ! souligna-t-il. Vous devez avoir beaucoup de succès.

— Oh, je ne sors pas beaucoup, dit timidement Dahlia.

Il descendit vers le ring Fouad-Chebab pour rejoindre la route de Jounieh, traversant Beyrouth d'ouest en est. Depuis la guerre civile, les chrétiens s'étaient réfugiés le long de la côte, jusqu'à Jounieh et même au-delà, pratiquement jusqu'à Byblos, construisant un mur de béton. Un tissu urbain ininterrompu et sans grâce qui gangrénait aussi une partie des collines jadis désertes. Une sorte d'autoroute longeait la côte, desservant toutes les nouvelles agglomérations.

Regardant sagement devant elle, Dahlia ne desserrait pas les lèvres. Malko tenta de briser la glace en se tournant vers elle avec un sourire.

— Jeune et belle comme vous l'êtes, vous n'êtes pas fiancée ?

— Non, fit un peu sèchement Dahlia avant de retomber dans son mutisme.

Comme si elle regrettait d'avoir accepté l'invitation de Malko.

Ils atteignirent enfin le *Casino du Liban*, juste après Maamelteim, en bordure de mer, et Malko abandonna sa voiture à un chasseur. Ils pénétrèrent dans un imposant hall d'entrée desservant les salles de jeu. Comme tout le monde, Malko dut se soumettre à la cérémonie de l'obtention d'une carte gratuite et provisoire. Simple moyen pour la Sûreté générale libanaise de préparer quelques bons petits dossiers de chantage. Dahlia ouvrit de grands yeux à la vue les groupes agglutinés devant les tables de roulette ou de black-jack.

— Ils jouent beaucoup d'argent ? demanda-t-elle naïvement. On ne voit pas de billets.

Malko lui expliqua le système des jetons et l'entraîna dans les salles. À gauche, celle des machines à sous, puis deux grands espaces

où s'alignaient des tables de roulette, de black-jack et de baccara. Rien que des hommes, à part les croupières. Chose étrange, ce casino était aussi silencieux qu'une cathédrale pendant la grand-messe ! Comme si les gens avaient peur de s'exprimer. Au bout d'un moment, Dahlia remarqua :

— C'est toujours la même chose...

— On va prendre un verre au piano-bar ? suggéra-t-il.

Celui-ci était au premier et on y accédait par deux escaliers monumentaux. Avant de commander, Malko s'inquiéta :

— Vous buvez de l'alcool ?

— Bien sûr, fit la jeune femme. Je ne suis pas une intégriste. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne pratique pas beaucoup ma religion. Pendant les événements, j'ai vu trop de gens se faire assassiner simplement parce que leur *bitaka*⁽⁴⁰⁾ mentionnait qu'ils étaient chrétiens ou musulmans.

Afin d'effacer ces mauvais souvenirs, Malko commanda au maître d'hôtel une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé et ils trinquèrent.

— C'est bon ! remarqua Dahlia. Je n'en ai pas souvent bu. Sauf lors d'anniversaires.

Peu à peu, Dahlia se détendit, alternant pistaches et Champagne. Malko la questionna sur sa vie et elle lui parla de sa jeunesse dans la banlieue sud, sous la coupe du Hezbollah, des bombardements, des voitures piégées, des gens tués à chaque coin de rue, de la peur qui régnait en permanence.

— Je hais les Israéliens, dit-elle, mais je les plains de vivre dans la terreur, avec la hantise des attentats. J'ai connu cela et c'est horrible. J'ai eu un frère tué, une de mes sœurs a disparu, arrêtée à un barrage. Elle avait seize ans, on ne l'a jamais revue. On ne pouvait pas sortir de notre quartier sans risquer la mort.

Le Taittinger lui déliait la langue et Malko en profita.

— Vous n'avez pas envie de vous marier, suggéra-t-il, d'oublier tout cela en fondant une famille ?

— Si, dit-elle, sans conviction, mais c'est difficile de trouver un homme valable.

— Vous devez pourtant avoir beaucoup de succès...

De nouveau, elle se ferma comme une huître et but son Champagne d'un trait.

— J'ai faim, fit-elle, et la tête me tourne un peu. Si on allait dîner ?

Un des restaurants se trouvait en bordure de la salle abritant les tables de roulette, légèrement surélevé et pratiquement désert, à part

un gros homme en train d'étudier des martingales pendant que son poisson refroidissait.

Dahlia mangeait avec entrain, redevenue muette, et Malko laissait son regard errer sur la foule. Soudain, un couple attira son attention : un homme de haute taille, élégant dans une veste de cuir noire bien coupée, chemise noire et cravate rouge. C'était Nader Mahfouz, dit « Python ». Il était accompagnée d'une créature flamboyante, plus proche de la pute de haut vol que de la nonne. Très brune, d'une beauté agressive, outrageusement maquillée, une forte poitrine enrobée de dentelle noire, une jupe extrêmement moulante, des bas à couture et des escarpins aux talons démesurés.

Ils flânaient au milieu des tables et longèrent le restaurant, regardant au passage ses rares clients. Malko remarqua que Dahlia avait cessé de manger et les suivait du regard.

— Vous connaissez ce couple ? demanda-t-il.

— La femme travaille dans une boutique de luxe, Aishti, juste en face de chez moi, rue de Verdun.

Sa voix était tendue, bizarre. Malko ne put s'empêcher de remarquer :

— J'ai rencontré celui qui est avec elle, un certain Nader Mahfouz II...

— Où l'avez-vous rencontré ?

Dahlia avait posé ses couverts et regardait fixement Malko, surpris par sa réaction. Le couple s'était éloigné et perdu dans la foule.

— J'avais..., commença-t-il.

Il vit que les yeux de Dahlia s'étaient remplis de larmes. Elle serra les lèvres pour ne pas éclater en sanglots, puis se leva d'un coup, bredouillant :

— Je reviens...

Il la vit disparaître dans la foule et se rassura en pensant qu'elle allait se calmer dans les toilettes. Et, soudain, il réalisa sa gaffe. Lorsqu'il avait mentionné Nader Mahfouz, Dahlia avait compris instantanément qu'il devait connaître son ancien amant, Elias Karam. Et Dieu sait ce qu'elle en avait conclu.

Il allait falloir s'expliquer lorsqu'elle reviendrait...

Malko consulta pour la vingtième fois sa Crosswind. Dahlia avait disparu depuis une demi-heure ! Il paya et commença l'exploration systématique du casino. Sans la trouver, ni revoir Nader Mahfouz et sa tapageuse compagne. De guerre lasse, il ressortit et demanda au chasseur sur la terrasse s'il n'avait pas vu Dahlia, en décrivant la jeune femme. Aidé par un billet de 10 000 livres, l'homme se rappela qu'il

avait appelé un taxi pour une femme correspondant à ce signalement, et qui semblait bouleversée.

C'est clair : elle avait dû le prendre pour un espion à la solde de la veuve d'Elias Karam !

— Allez me chercher ma voiture, demanda-t-il.

Il n'avait plus rien à faire au *Casino du Liban*. Il n'y avait plus qu'à prier qu'il puisse renouer le dialogue avec l'exmaîtresse d'Elias Karam. Sinon, son enquête était terminée. Il grimpa dans la Mercedes et suivit les flèches indiquant la sortie. Il fallait repasser sous l'autoroute de Jounieh afin de rejoindre la voie allant en direction de Beyrouth.

Il s'engagea dans la pente menant au minitunnel et dut freiner brutalement. Une grosse BMW, probablement en panne, était arrêtée au beau milieu de la chaussée. Il donna un coup de phares et, surpris, vit qu'elle était vide.

Il n'eut pas le temps de se poser de questions. Une seconde voiture venait de surgir derrière lui. Elle s'arrêta à quelques centimètres de son pare-chocs arrière et il vit, dans le retroviseur, deux hommes en descendre.

Chacun avait en main un pistolet-mitrailleur.

Instinctivement, il plongea sur la banquette au moment où plusieurs détonations claquaient, tandis que la lunette arrière volait en éclats.

À plat ventre, Malko envoya la main sous son siège et ramena le Glock prêté par Robert Baker. Le temps de faire monter une balle dans le canon, une grêle de balles fit éclater le pare-brise et les glaces latérales. Les projectiles s'enfonçaient dans la tôle avec un bruit sourd, l'un d'eux pulvérisa la radio qui se tut d'un coup. Puis le silence retomba et Malko en profita pour ouvrir la portière de son côté et ramper à l'extérieur, pendant que les deux tueurs rechargeaient leurs armes.

Courbé en deux, il se rua vers la première voiture arrêtée, pour s'abriter derrière. Accroupi à côté de la BMW, il risqua un œil et aperçut les deux tueurs, qui, sans se presser, avançaient dans sa direction. Malko n'hésita pas. S'il les laissait approcher, avec deux armes automatiques, il était mort. Tenant le Glock à deux mains, il visa celui qui se trouvait le plus près de lui et appuya sur la détente. L'homme s'effondra d'un bloc et le second s'abrita derrière la Mercedes de Malko. Celui-ci bondit vers la sortie du tunnel et stoppa net. Deux autres tueurs le guettaient, dissimulés dans l'obscurité. Pris entre deux feux, il n'avait pas beaucoup de chances de s'en sortir... Aplati contre le paroi, il cherchait désespérément une solution lorsque le silence fut

troublé par un hurlement de pneus martyrisés. Un bruit de portières et des vociférations en arabe se répercutèrent sous la voûte du tunnel. Presque aussitôt, plusieurs coups de feu claquèrent derrière la voiture arrêtée dans le tunnel et il aperçut les deux tueurs embusqués à la sortie, de son côté, qui détaient.

Le silence retomba aussi brutalement qu'il avait été rompu. Malko risqua de nouveau un œil et aperçut quatre civils, pistolets au poing, qui criaient : « *Moukhabarat ! Moukhabarat !* »

Prudemment, ils progressaient dans sa direction. L'un d'eux hurla un ordre. Malko posa son pistolet à terre et leva les mains. Le « friendly fire », ça tuait aussi très bien.

Il fut aussitôt entouré par les quatre hommes et, à leur expression, comprit qu'il était sauvé. L'un d'eux parlait anglais et lui sourit.

— Nous sommes arrivés à temps !

Difficile de dire le contraire.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

— Je travaille avec le colonel El-Ghazali. Vous pouvez ramasser votre pistolet. Vous n'êtes pas blessé ?

— Non.

— Alors, venez avec nous. On s'occupera de votre voiture plus tard.

Il venait d'être sauvé par le *Moukhabarat* syrien ! Décidément, les temps avaient bien changé. Il suivit les policiers, longeant la voiture qui s'était arrêtée derrière lui. Son chauffeur était effondré à son volant, mort. Deux autres corps gisaient sur le macadam : les deux tueurs qui avaient pris Malko à revers. Avec celui qu'il avait abattu, cela faisait quatre morts. Plus ceux qui avaient pris la fuite. Il se retrouva à l'arrière d'une vieille BMW qui démarra aussitôt, direction Beyrouth.

L'incident n'avait pas duré plus de cinq minutes.

Un néon blafard éclairait le bureau du colonel El-Ghazali. Ce dernier s'avança vers Malko avec un large sourire.

— Bonsoir ! Vous n'avez pas de mal ?

— Non, non, assura Malko.

— Vous voulez un remontant ? Arak ? Cognac ? Whisky ?

Avant même d'avoir sa réponse, il sortit de sous son bureau une bouteille de cognac Otard XO, sûrement entré en contrebande, et en versa une bonne rasade à Malko dans un verre à dents.

Malko y trempa ses lèvres et prit place en face du colonel du *Moukhabarat*.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Le colonel El-Ghazali eut un geste d'impuissance.

— Non ne le savons pas encore nous-mêmes. Depuis votre visite ici, j'avais demandé à mes services d'exercer une protection discrète à

votre endroit. Pour rien au monde nous ne voudrions qu'il arrive quelque chose à un ami de M. Baker. Ce soir, une de mes équipes vous a suivi jusqu'au *Casino du Liban*. Lorsque vous êtes reparti, ils ont perdu un peu de temps pour récupérer leur véhicule. Mais ils n'étaient pas inquiets. C'était une protection de routine, disons... À leur tour, ils ont été bloqués par la voiture des gens qui vous avaient attaqué dans le tunnel, et ils ont réagi.

— Efficacement, souligna Malko.

Le colonel syrien se rengorgea.

— C'est une unité d'élite.

On frappa à la porte et un policier déposa devant le colonel une pile de papiers d'identité, après avoir murmuré quelques mots à son oreille. Le Syrien examina rapidement les papiers et annonça à Malko :

— Nous en savons désormais un peu plus sur vos agresseurs. Il s'agit de Chrétiens maronites, des *chebabs* qui gravitent dans l'entourage d'Elias Karam. Ils avaient utilisé leurs voitures personnelles car ils ne pensaient sûrement pas se faire prendre.

— Il y en avait au moins six, remarqua Malko.

— Nous en avons tué trois, vous un. Je pense que les autres se sont enfuis, mais nous les retrouverons.

Il se tut et regarda Malko avec un sourire en coin.

— C'était une attaque remarquablement organisée, conclut-il. Avec l'intention de vous éliminer physiquement. Préparée, car il fallait savoir que vous veniez ce soir au *Casino du Liban*.

— Ils ont pu me suivre ?

Le colonel syrien hocha la tête.

— Sûrement. Mes hommes vous suivaient pour assurer votre protection, mais ils ne regardaient pas derrière eux. Ou alors les tueurs avaient des informations par un autre canal.

Son regard perçant ne lâchait pas Malko qui contre-attaqua :

— Avez-vous une hypothèse ?

Le colonel El-Ghazali retrouva instantanément toute son onctuosité.

— Je découvre cette affaire, remarqua-t-il avec justesse. Peut-être que vous avez une idée...

Malko en avait évidemment une : la seule personne qui savait qu'il se rendait au *Casino du Liban* était Dahlia. Laquelle avait, justement, disparu d'une façon bizarre, juste avant l'attentat. Si elle s'était trouvée dans la Mercedes avec lui, elle risquait également sa vie. Devant le regard insistant du Syrien, il dut se résigner à préciser sa pensée.

— Comme vos hommes le savent, j'étais venu là accompagné, ce soir. Par la secrétaire d'Abu Ali.

Le colonel syrien eut un sourire complice et libidineux.

— Je comprends. Mais lorsque vous êtes reparti, vous étiez seul ?

— Exact. Sans raison apparente, elle m'a faussé compagnie, théoriquement pour quelques instants, et n'est pas revenue.

— Vous aviez eu... une dispute ?

— Non, absolument pas. C'est inexplicable.

Il n'avait pas encore envie de lui parler de la réaction de Dahlia à la vue de Nader Mahfouz et de l'hypothèse qu'il avait échafaudée. Le colonel syrien n'insista pas et nota quelque chose sur un bloc. Malko se dit qu'il était certainement au courant de la liaison entre Dahlia et Elias Karam... Ce qui n'expliquait pas le guet-apens. Le silence se prolongea quelques instants dans le bureau, puis, d'une voix volontairement égale, le colonel El-Ghazali reprit :

— Monsieur Linge, on a essayé de vous tuer tout à l'heure. Depuis des années, Dieu merci, il n'y a plus d'incident de ce genre à Beyrouth. Je dois donc, impérativement, éclaircir cette affaire. Sinon, mes chefs seraient en droit de me faire de graves reproches. Ceux qui ont tenté de vous tuer gravitent autour d'Elias Karam. Voyez-vous une raison pour laquelle ils auraient voulu vous supprimer ?

— Non, avoua Malko.

Nouveau silence. Un peu plus pesant cette fois. Sans le regarder, le colonel El-Ghazali demanda :

— Êtes-vous autorisé à me dire la raison de votre présence à Beyrouth, monsieur Linge ? Nous sommes entre professionnels.

— Bien sûr, répondit aussitôt Malko. Comme Robert Baker vous l'a dit, les États-Unis cherchent à étoffer le dossier de l'affaire du *Karin A*.

— Ni le gouvernement libanais ni le gouvernement syrien ne sont mêlés à cette affaire, se hâta de préciser le colonel El-Ghazali. Abu Ali est un négociant privé et ces armes n'ont jamais transité par le territoire libanais.

— Je n'en doute pas, confirma Malko. À moi de vous poser une question. Étiez-vous au courant de cette transaction ?

Le colonel El-Ghazali sourit sous sa moustache fine et bien coupée.

— À vous, je ne mentirai pas, dit-il. Oui, nous étions au courant car nous sommes très vigilants sur ce genre d'affaire. Mais cela ne nous concernait pas directement, aussi, nous ne sommes pas intervenus.

— Abu Ali vous en avait parlé ?

— Non.

— Connaissez-vous d'autres personnes impliquées dans cette affaire et vivant ici ?

— Non, pas à ma connaissance. Tout s'est passé par e-mails et par téléphone.

— Les Iraniens ne vous en ont pas parlé ?

— Ils n'avaient aucune raison de le faire. Il s'agissait d'une transaction privée avec des Palestiniens, sans aucune implication politique pour le Liban.

— Je comprends.

— À propos, êtes-vous satisfait des réponses de M. Abu Ali ?

— Tout à fait. Grâce à votre intervention, il m'a ouvert ses dossiers. Son rôle était assez simple : intermédiaire. Il s'est contenté de contrôler le déroulement de l'opération, de façon à ce que tout se passe bien.

Le colonel El-Ghazali approuva de la tête.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je l'entendrai pour qu'il me confirme ses dires.

Malko parvint à ne pas sourire. C'était sûrement de l'humour syrien. Comme si le *Moukhabarat* avait besoin de sa permission pour auditionner un citoyen libanais ! Le colonel El-Ghazali voulait décidément être très aimable. Il regarda ostensiblement sa montre et adressa un dernier sourire à Malko.

— Je pense que vous avez envie de vous reposer après cette soirée mouvementée. Mes hommes ont ramené votre voiture, elle vous attend en bas. Voici ma carte. Si vous pensez à quelque chose d'intéressant, appelez-moi. De mon côté, je vais continuer mon enquête et vous tiendrai au courant.

Il se leva et raccompagna Malko jusqu'au palier. Au moment d'ouvrir la porte de l'ascenseur, il demanda d'une voix égale :

— Vous pensez encore rester quelque temps à Beyrouth ?

La question piège... Si Malko restait, c'est qu'il avait encore des choses à faire.

— Peut-être quelques jours, pour être certain de ne rien oublier, dit-il.

Ils se serrèrent la main, les yeux dans les yeux. Cette année, l'Oscar de l'hypocrisie allait être difficile à attribuer... Dehors, un « moukhabarat » pouilleux remit cérémonieusement à Malko la clef de la Mercedes 600. La voiture avait piteuse allure avec ses glaces éclatées et ses impacts. Malko regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling : minuit quarante-trois. Et pourtant, il n'avait pas sommeil. Une évidence s'imposait à lui. Rien ne lui était arrivé tant qu'il ne s'occupait que d'Abu Ali. Donc, la cause de l'attaque dont il avait été victime était probablement Dahlia. Pourtant, cela ne collait pas. Elle aurait dû se trouver avec lui dans la voiture, donc risquer de se faire abattre, elle aussi. Sauf si sa disparition étrange était justement motivée par le désir de laisser Malko se faire tuer seul.

Il démarra, semant quelques morceaux de verre. Il avait du mal à voir à travers le pare-brise presque opaque mais se dirigea quand même vers la rue de Verdun.

Il avait très envie de parler à Dahlia avant le colonel El-Ghazali.

CHAPITRE XV

Le colonel El-Ghazali jubilait intérieurement. Il posa son stylo et alluma une cigarette. Il était presque deux heures du matin, mais il n'avait pas sommeil. Depuis le départ de l'agent de la CIA, il n'avait cessé de travailler. Recueillant d'abord les rapports de ses agents qui opéraient à l'intérieur du *Casino du Liban*. Ceux-ci lui avaient confirmé la version de Malko Linge. Il n'y avait eu aucune dispute entre ce dernier et sa cavalière. Celle-ci avait quitté le restaurant au milieu de la soirée pour gagner directement la sortie, sans parler à personne. Elle avait demandé un taxi pour repartir vers Beyrouth. Là, on perdait sa trace.

La première hypothèse était évidemment qu'elle avait manigancé l'attentat et s'était mise à l'abri. Mais cela ne satisfaisait pas l'officier syrien, accoutumé aux coups tordus. C'était trop évident. Et surtout incompréhensible. Cette Dahlia avait vu deux fois dans sa vie Malko Linge. Même si ce dernier l'avait revue avec une autre intention que de lui faire la cour, elle ne pouvait, au pire, que le suspecter. On ne tue pas quelqu'un pour cela. Ni le *Moukhabarat* syrien ni la Sûreté générale n'avaient de dossier sur Dahlia Chalabe. C'était une jeune chiite sans histoire, qui avait suivi des cours d'informatique avant de travailler pour Abu Ali.

Ce dernier était, lui aussi, insoupçonnable. Avant de le laisser poursuivre son négoce, les Syriens avaient fait une enquête serrée sur son passé. On n'y avait rien trouvé. C'était un honnête négociant, à la fois d'armes et de vieux métaux. Il ne se cachait pas et chaque fois qu'une de ses transactions impliquait la Syrie et le Liban, il demandait le feu vert du général Ghazi Kanaan, le « proconsul » syrien. Ses communications téléphoniques et son fax n'étaient pas chiffrés, ce qui permettait de le surveiller discrètement. Le colonel El-Ghazali ne l'avait jamais rencontré, mais le situait parfaitement. De plus, Abu Ali était très lié au Hezbollah, étant chiite lui-même.

De ce côté, il n'y avait rien à gratter.

Cependant, ses hommes lui avait aussi signalé une autre présence au *Casino du Liban*. « Python », l'homme à tout faire de feu Elias Karam. Et là, c'était plus intéressant. Parce que dans une fiche communiquée une heure plus tôt par la Sûreté générale, le colonel El-

Ghazali avait découvert la liaison d'Elias Karam avec Dahlia Chalabe.

Une liaison en apparence sans mystère. Karam était un homme à femmes et Dahlia n'était que la dernière d'une longue liste. Personne ne s'y était intéressé, même chez les Libanais. La jeune chiite n'avait pas d'activité politique et Elias Karam vivait de ses rentes.

En plus, il était mort...

Le colonel El-Ghazali se prit la tête entre les mains, furieux de ne pas pouvoir réunir les éléments du puzzle. Autre chose l'intriguait. Trois jours plus tôt, un informateur de la Sûreté générale libanaise avait été proprement égorgé en face d'une boîte de nuit de Maamelteim, alors qu'il effectuait une surveillance de routine. Là non plus, l'enquête n'avait rien donné. Seulement, ce soir-là, on avait signalé la présence dans cette boîte de « Python ».

L'ancien tueur ne s'était d'ailleurs pas caché, « consommant » une des putes moldaves de l'établissement. Il était visiblement venu pour cela... Rien de suspect, à priori : on ne l'avait d'ailleurs même pas interrogé. Pourtant, cette élimination sentait le professionnel. Les « moukhabarat » étaient de pauvres types mal payés, détestés de la population, mais personne n'osait y toucher, de peur des Syriens.

Évidemment, un homme comme « Python » n'était pas à un meurtre près, mais là encore, pourquoi ? Lui non plus n'avait rien à cacher. Rallié depuis longtemps aux Syriens, il était salarié par Elias Karam et tenait en mains la centaine de *chebabs* qui continuaient à graviter autour de son chef, vivant de trafics et de petites combines.

Des demi-soldes.

Le colonel syrien regarda le ciel noir à travers les vitres poussiéreuses de son bureau. Son sixième sens lui disait qu'il était sur une piste intéressante. Que cette affaire allait peut-être lui permettre d'en résoudre une autre, beaucoup plus importante : l'assassinat planifié et merveilleusement exécuté d'Elias Karam. Assassinat dans lequel les Syriens n'avaient pas trempé, le colonel El-Ghazali était bien placé pour le savoir... Mais à cause de cela il avait reçu un blâme du général Kanaan, pour n'avoir pas trouvé les coupables. Or, l'affaire – là aussi – avait été montée par des professionnels. Les investigations n'avaient mené nulle part. La « préparation » de la voiture, dans un pays où les explosifs avaient été en vente libre pendant des années, était intraçable. Deux cents personnes, à Beyrouth, étaient capables de monter un attentat de ce type.

Et là aussi, il n'y avait aucun mobile apparent. Le colonel El-Ghazali avait interrogé lui-même la délégation belge venue rencontrer Karam au sujet de Sabra et Chatila. Les Belges lui avaient confirmé que Karam n'avait jamais parlé de témoigner contre Sharon. Au contraire, il leur avait expliqué que, si l'armée israélienne avait utilisé des fusées éclairantes, c'était justement pour empêcher les tueurs de Samir

Geagea d'agir à leur aise. Bien sûr, ce massacre n'avait pas arraché à Ariel Sharon, qui haïssait les Palestiniens, des larmes de sang. Mais c'était une vieille histoire et, dans cette région du monde, le sang séchait plus vite qu'ailleurs.

Depuis ce soir, le colonel El-Ghazali était en train de caresser une nouvelle théorie.

Et si le meurtre d'Elias Karam et l'attentat contre l'agent de la CIA étaient liés ?

Hélas, ce n'était qu'une construction de l'esprit, tant qu'il ne trouverait pas un élément concret permettant de les relier. Et tant qu'il ne saurait pas pourquoi Malko Linge se trouvait à Beyrouth, il n'avancerait pas. La fable selon laquelle ce dernier serait venu à Beyrouth interroger Abu Ali ne tenait que cinq minutes. Robert Baker, le chef de station de la CIA, aurait très bien pu s'en acquitter. Donc, il y avait une autre raison.

Qu'il ignorait.

La première démarche était évidemment d'aller chercher Dahlia Chalabe et de lui arracher quelques ongles pour la pousser à collaborer. Les femmes étaient plus vulnérables que les hommes. Le colonel El-Ghazali n'aurait pas hésité une seconde. Seulement il y avait un hic : il ignorait totalement quelle question poser à la jeune femme.

Malko avait arrêté ce qui restait de sa Mercedes rue de Verdun, à cinquante mètres de l'immeuble où demeurerait Dahlia Chalabe, après avoir tourné dans Beyrouth pour être certain de ne pas être suivi. Il s'était attendu à voir débarquer le *Moukhabarat* mais personne ne s'était montré. Le Glock glissé entre les deux sièges, il réfléchissait, hésitant sur la conduite à tenir.

Les Syriens allaient sûrement interroger Dahlia. Il avait une longueur d'avance. Mais comment en profiter ? Il n'arrivait pas à croire qu'elle ait manigancé l'attaque dont il avait été victime. Et pourquoi ? C'était Abu Ali qu'il soupçonnait d'une manip, pas elle... Et elle pouvait penser qu'il se contentait de lui faire la cour. Comme n'importe quel homme normal. Il baissa les yeux sur sa Breitling « Crosswind » dont les aiguilles lumineuses indiquaient deux heures vingt. Puis son regard se reporta sur la façade sombre. Il n'était même pas certain que la jeune femme soit chez elle et ne possédait pas son téléphone. Bien sûr, il connaissait le numéro de son appartement mais elle refuserait sûrement de lui ouvrir. Il réalisa soudain qu'il avait un drôle de goût dans la bouche. Le goût de la mort, qu'il aurait bien dissous avec une vodka bien glacée...

Verdun Street était déserte comme la rue d'une *ghost-town*. Son

instinct lui disait de profiter de son avance. Le *Moukhabarat* devait le croire au *Phoenicia*. Eux avaient le temps, il leur suffisait de débarquer le lendemain matin au bureau de la jeune femme. Il devait absolument trouver un moyen de parler à Dahlia Chalabe avant les Syriens. Il fallait tenter sa chance. Il avait déjà la main sur la poignée de portière lorsqu'il aperçut les phares d'une voiture qui remontait Verdun Street. Elle ralentit et s'arrêta en face d'Aishti, le grand magasin de luxe du complexe *Holiday Inn*. Les phares s'éteignirent et deux hommes descendirent. Ils traversèrent et s'arrêtèrent devant l'entrée de l'immeuble de Dahlia Chalabe.

Le poulx de Malko fit un bond. Qui étaient ces deux visiteurs ? Personne ne circulait dans Beyrouth à cette heure de la nuit. Glissant le Glock dans sa ceinture, il sortit de la voiture et s'avança vers l'immeuble. Lorsqu'il arriva devant, les deux hommes avaient disparu ! Donc, ils étaient entrés. Il s'approcha de la porte d'entrée et aperçut un interphone portant des numéros d'appartements. Ou ils habitaient là, ou quelqu'un leur avait ouvert. Il revit Dahlia lui disant de sonner au 42, qu'elle descendrait.

Il appuya sur le 42, longuement. Quelques secondes s'écoulèrent, puis une voix de femme demanda quelque chose en arabe. La voix de Dahlia. Le poulx de Malko fit un nouveau bond.

— Dahlia, dit-il, la bouche collée à l'interphone, c'est moi, Malko Linge. Je suis en bas.

Il y eut un bref silence puis la jeune femme demanda :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Je ne veux plus vous voir...

— Dahlia, dit Malko, deux hommes viennent de sonner à votre interphone. Ils sont en train de monter. Ne leur ouvrez pas.

Il n'était pas sûr de ce qu'il disait. Les deux inconnus pouvaient aussi rentrer chez eux, ou être venus voir quelqu'un d'autre. Le silence se prolongea. Malko pouvait entendre les battements de son cœur. Soudain, tout fut clair dans son esprit : les deux hommes qu'il avait aperçus venaient liquider Dahlia Chalabe, qui aurait dû se trouver dans la Mercedes avec lui, à la sortie du *Casino du Liban*. Comme le silence se prolongeait, il se fit pressant :

— Dahlia, après votre départ, on a essayé de me tuer quand je suis sorti du *Casino du Liban*. Je suis certain que vos visiteurs viennent vous éliminer. J'appelle le *Moukhabarat* !

— Non, lança soudain la jeune chiite d'une voix terrifiée. Non, ne faites rien, je ne vais pas leur ouvrir. Allez-vous-en...

Elle coupa l'interphone. Malko pesa sur la porte : impossible de l'enfoncer. Certes, il pouvait tirer dans la serrure, mais cela ameuterait

tout le quartier.

Dahlia Chalabe allait-elle ouvrir à ces deux hommes ? Et d'abord, comment l'avaient-ils persuadée de leur ouvrir en bas ? C'est donc qu'elle les connaissait. Il appuya de nouveau sur l'interphone, sans obtenir de réponse. Décidé à ne pas rester inerte, il prit la carte du colonel El-Ghazali et composa le numéro de son portable, sans trop y croire. À cette heure-ci, il devait être couché.

À son immense surprise, le Syrien répondit aussitôt !

— C'est Malko Linge, annonça Malko, voici ce qui se passe.

Le colonel El-Ghazali comprenait vite. Malko l'entendait déjà glapir en arabe. Puis le Syrien reprit :

— Relevez le numéro de la voiture de ces deux hommes ! demandait-il. J'envoie une équipe tout de suite. Ne vous interposez pas.

Il coupa la communication. Malko guettait les bruits, s'attendant à chaque seconde à entendre des coups de feu. Rongé par l'impuissance. La trotteuse de la Breitling avançait avec une lenteur exaspérante. Il traversa et alla relever le numéro de la voiture. Alors qu'il revenait, il vit le hall de l'immeuble se rallumer. Il n'eut pas le temps de se poser beaucoup de questions. Deux silhouettes traversèrent le hall en courant et ouvrirent la porte de la rue à la volée. Les deux hommes étaient si pressés qu'ils ne le remarquèrent même pas, alors qu'il se trouvait à quelques mètres d'eux !

Sans même réfléchir, Malko se glissa dans l'immeuble avant que la porte ne se referme. Il resta immobile, le souffle court, observant les lieux. Il vit les deux inconnus traverser en courant et se ruer dans leur vieille Mercedes qui démarra en trombe. Il se dirigeait vers l'escalier lorsqu'il entendit le hurlement d'une sirène et, quelques secondes plus tard, une voiture avec un gyrophare passa à toute vitesse. Elle ne ralentit pas, se lançant à la poursuite de la Mercedes. Les hommes du colonel El-Ghazali. Du coup, cela lui donnait un répit. Il ralluma la minuterie et s'engagea dans l'escalier. À part l'interphone, tout était pourri, poussiéreux, décati. La minuterie s'éteignit et quand il essaya de la rallumer, elle refusa obstinément d'obéir. L'immeuble était absolument silencieux. Grâce à son Zippo, il s'éclaira tant bien que mal et parvint au quatrième. Heureusement, chaque porte comportait une plaque de cuivre portant un numéro. Il s'arrêta devant le 42, éteignit le briquet et écouta. Pas le moindre bruit mais un rai de lumière filtrait sous la porte. Dahlia Chalabe avait-elle ouvert à ses visiteurs ?

Le pouls à 150, il frappa deux coups légers.

L'oreille collée au battant, il guetta la réaction de la jeune chiite. Au bout de quelques secondes, il entendit avec soulagement un chuchotement. De l'arabe. Il répondit en anglais :

— Dahlia, c'est moi, Malko Linge.

Bref silence, puis la voix de la jeune femme demanda :

— Comment êtes-vous entré ?

— Peu importe, dit Malko, je suis là. Il faut que je vous parle.

— Je n'ai rien à vous dire, répliqua Dahlia Chalabe, tendue, furieuse, je ne vous connais pas. Cessez de me poursuivre.

— Je vous ai probablement sauvé la vie, insista Malko. Ces deux hommes venaient vous tuer.

— Ils ne l'ont pas fait, coupa sèchement la jeune femme. Laissez-moi dormir. Sinon j'appelle la police.

Le silence retomba. Malko hésitait. Impossible de défoncer la porte. Et pour quelle raison ? Dahlia Chalabe avait raison : il ne la connaissait pas. Il voulut vérifier si les deux mystérieux visiteurs avaient tenté de fracturer la porte et ralluma son Zippo.

Il aperçut alors un fil attaché à la poignée, partant vers le bas. Il se baissa et la flamme du briquet éclaira un objet rond scotché au chambranle avec de l'adhésif marron. Il se baissa et, à la flamme du Zippo, identifia une grenade défensive américaine. L'autre extrémité du fil était attachée à sa goupille. Si Dahlia Chalabe lui avait ouvert la porte, elle aurait involontairement tiré le fil qui aurait arraché la goupille, faisant exploser la grenade.

Les tuant très probablement tous les deux.

CHAPITRE XVI

Comme le métal du Zippo commençait à lui brûler les doigts, il l'éteignit et resta dans le noir sur le palier désert. Il ne s'était pas trompé, les deux hommes étaient des tueurs venus liquider Dahlia Chalabe. Pour justifier une réaction aussi rapide, il fallait un danger immédiat... Lié à la jeune chiïte. Quel secret détenait-elle ? La réponse semblait désormais évidente. Bien que Dahlia Chalabe soit chiïte, sans aucun lien apparent avec Israël, ce devait être elle le « missing link⁽⁴¹⁾ » de la manip israélienne.

En effet, il était certain d'une chose : le Mossad l'avait suivi jusqu'à Beyrouth, ce qui n'était pas très difficile. Mais il n'était intervenu qu'au moment où Malko commençait à « brûler ». C'est-à-dire à se rapprocher de la vérité sur la façon dont les Israéliens avaient infiltré et manipulé l'affaire du *Karin A...*

Désormais, il restait à découvrir de quelle façon Dahlia Chalabe avait agi et surtout, pourquoi ? Il était tellement perdu dans ses pensées qu'il entendit à peine la clef tourner doucement dans la serrure. Son pouls s'emballa. Dahlia, le croyant parti, voulait ouvrir la porte ! Il plongea la main dans sa poche, saisit son Zippo et l'alluma, braquant la flamme sur le fil reliant la goupille de la grenade à la poignée.

Tout se passa simultanément : la porte s'ouvrit, le fil, brûlé, tomba à terre et Dahlia Chalabe poussa une exclamation de surprise en voyant Malko planté devant sa porte.

Elle voulut refermer le battant, mais il avait déjà glissé le pied dans l'entrebâillement. Ils luttèrent quelques instants puis il parvint à repousser la jeune femme à l'intérieur et refenna derrière lui. L'endroit où elle vivait était minuscule. À droite de la petite entrée, une salle de bains, dans un renfoncement une plaque chauffante posée sur un réfrigérateur et, ensuite, une pièce qui ne devait pas dépasser quinze mètres carrés ! Des vêtements étaient suspendus à des cintres, accrochés à une corde tendue. Une chaise, une petite coiffeuse, des posters au mur... c'était tout.

Dahlia portait une sorte de djellaba blanche, presque transparente. La surprise passée, elle voulut le repousser, folle de rage.

— Que faites-vous ici ? cria-t-elle. Partez ! *Rouh*⁽⁴²⁾ ! ajouta-t-elle

en arabe.

Malko lui prit les deux bras et l'immobilisa, collée au mur.

— Je viens de vous sauver la vie, dit-il simplement, à quelques centimètres d'elle.

Dahlia Chalabe secoua ses longs cheveux noirs, des éclairs de fureur dans ses prunelles sombres.

— Arrêtez de me raconter des histoires ! Vous voulez tout simplement coucher avec moi.

— C'est pour ça que vous êtes partie du Casino ?

— Oui ! lui jeta-t-elle.

— Vous mentez ! dit Malko. Lorsque je vous ai dit que je connaissais Nader Mahfouz, vous avez pensé que j'étais envoyé par la veuve d'Elias Karam pour vous espionner, ou Dieu sait quoi. Ce qui est faux. Je n'ai rien à voir ni avec elle ni avec lui. Maintenant, venez voir quelque chose.

Il la prit par le poignet et la traîna jusqu'à la porte, la rouvrit et lui montra la grenade scotchée au chambranle, puis le fil brûlé encore accroché à la poignée.

— Voilà ce qu'ont laissé vos deux visiteurs ! Demain matin, lorsque vous auriez ouvert la porte, la grenade aurait explosé et vous aurait tuée.

Elle regarda l'engin de guerre que Malko arracha du mur et mit dans sa poche avant de refermer la porte. Ce genre de piège était fréquent pendant la guerre civile. Les Libanais avaient beaucoup d'imagination. Très pâle, Dahlia Chalabe buta contre le bord du lit. Malko remarqua, posés sur la chaise, le chemisier et la longue jupe qu'elle portait dans la soirée, avec des collants noirs. La jeune femme leva la tête.

— Je ne comprends pas, dit-elle, si vous me dites la vérité, pourquoi m'avez-vous draguée ?

Là, il fallait peser ses mots. Et tenter d'avancer.

— Je ne vous ai pas draguée, corrigea-t-il, mais j'aurais pu car vous êtes réellement ravissante. Je voulais vous connaître pour essayer de comprendre quelque chose.

— Quoi ?

— C'est une longue histoire, mais je suis arrivé à la conclusion que vous êtes mêlée d'une façon que j'ignore à l'affaire du *Karin A*. Désormais, j'en suis certain. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, plusieurs hommes ont tenté de me tuer. *Normalement*, vous auriez dû quitter avec moi le *Casino du Liban*. Donc, cette attaque était dirigée contre vous également. Qui peut avoir envie de vous tuer ?

Elle resta devant lui, les yeux baissées, respirant rapidement, puis bredouilla :

— Je ne sais pas.

Malko se rapprocha à la toucher. Les pointes de ses seins, dessinées par la djellaba, effleuraient sa veste.

— Vous connaissez les hommes qui sont venus ce soir, insista-t-il, sinon vous n'auriez pas ouvert. Qui sont-ils ?

— Je ne les connais pas. Partez.

Ils se défièrent du regard quelques instants. Il ne pouvait quand même pas la frapper... Alors, il décida d'abattre sa dernière carte.

— Dahlia, dit-il, vous étiez la maîtresse d'Elias Karam. Il a été assassiné et ce qui se passe maintenant a un lien avec se meurtre.

Elle se mit à trembler et ses yeux se remplirent de larmes.

— Vous êtes toujours amoureuse de lui ?

La Libanaise releva brusquement la tête.

— C'est faux ! fit-elle avec une violence contenue. C'était un salaud, il s'est moqué de moi.

Elle ravala ses larmes et se dégagea pour aller chercher un mouchoir. Puis elle prit un paquet de cigarettes et Malko lui en alluma une avec son Zippo. Elle s'assit sur le lit, le regard dans le vide, pleurant doucement. Au moins, elle ne cherchait plus à le jeter dehors. Il la laissa se calmer et demanda :

— J'ai raison au sujet de votre départ ce soir du *Casino du Liban* ?

Elle leva la tête, le regard brouillé, ouvrit la bouche, la referma et finit par dire à voix basse :

— Oui, en partie. Mais cela m'a fait aussi un choc de revoir Nader Mahfouz. Cela m'a rappelé de très mauvais souvenirs.

— Lesquels ?

— C'est lui qui est venu me dire qu'il ne fallait plus téléphoner à Elias, que cela le dérangeait, qu'il avait sa vie ailleurs. Il a été horrible avec moi. Il m'a offert de l'argent, beaucoup d'argent, et comme je ne l'ai pas pris, il m'a traitée de pute. M'a dit que je voulais faire chanter Elias. C'est faux ! Je l'aimais, j'étais folle amoureuse de lui. J'ai cru qu'il aimait aussi. Il me le disait.

Elle fumait, reniflait, parlait d'une voix hachée, le dos voûté, le regard fixé sur le plancher. Sincère, assurément, Ce n'était sûrement pas la première femme victime d'Elias Karam. Elle était pathétique, mais Malko ne comprenait toujours pas.

— Vous avez voulu faire du scandale avec Perla ? demanda-t-il.

Dahlia Chalabe lui jeta un regard courroucé.

— Moi, du scandale ! Je voudrais l'oublier, ne jamais l'avoir connu...

Encore une hypothèse de moins. Spontanément, elle lui dit :

— Au *Casino*, je me suis dit que vous étiez comme Elias, que vous alliez jouer avec moi. Je tombe facilement amoureuse, avoua-t-elle, en le regardant par en dessous, avec une expression trouble. C'est aussi pour cela que je me suis sauvée.

Son regard fuyait celui de Malko. Brutalement, il ne la voyait plus de la même façon.

— Donc, vous n'étiez pas au courant de l'attentat dont j'ai failli être victime ?

— Je ne sais même pas de quoi vous parlez ! Moi, j'étais en larmes dans un taxi. Pourquoi aurais-je voulu vous tuer ? Je vous connais à peine.

On en revenait au point de départ.

— Dahlia, on a voulu nous tuer *tous les deux*. Et je crois désormais comprendre pourquoi.

— Pourquoi ?

La sonnerie du téléphone les fit sursauter. Dahlia Chalabe répondit. Après une très brève conversation, elle raccrocha et lança un regard noir à Malko.

— C'était le *Moukhabarat*, dit-elle. Ils voulaient savoir si rien ne m'était arrivé. Pourquoi leur avez-vous parlé de moi ?

— Parce que vous possédez la réponse à une question que je me pose.

— Laquelle ?

Il arrivait au cœur du sujet.

— L'affaire du *Karin A* était une transaction commerciale au départ, expliqua-t-il. Les Israéliens en ont eu vent et ils ont infiltrée. Afin de la manipuler pour en faire une arme politique contre Yasser Arafat. Pour le déconsidérer aux yeux du président Bush. L'opération a parfaitement réussi et on en voit aujourd'hui le résultat. L'Amérique laisse les Palestiniens se faire écraser par les Israéliens, persuadés qu'Arafat est le mal absolu.

Dahlia l'écoutait, stupéfaite.

— Mais je ne comprends pas, fit-elle, je ne connais pas d'Israéliens. Je les déteste. Le Hezbollah lutte contre eux. Il faut tous les tuer ! Ils bombardent les Chiïtes !

Elle était si véhémence qu'il n'y avait aucun doute sur sa sincérité. Malko réfléchissait à toute vitesse, persuadé désormais du lien entre Dahlia Chalabe et la manip israélienne. Le Mossad n'était pas composé de sadiques. Ils ne tuaient que si c'était vraiment utile.

— Dahlia, insista-t-il, dites-moi la vérité.

— Quelle vérité ?

Elle le défiait du regard.

— Qu'avez-vous fait au sujet du *Karin A* ? Que savez-vous ?

Dahlia Chalabe demeura silencieuse d'interminables secondes. Puis elle baissa les yeux et dit d'une voix qui tremblait un peu :

— Je n'ai jamais travaillé avec les Israéliens. Maintenant, laissez-moi.

— Et Karam ? Il ne vous a jamais rien demandé ?

Malko vit les traits de la jeune femme se crisper légèrement. Elle demeura muette quelques secondes et dit d'une voix nette :

— Non.

— Alors, pourquoi veut-on vous tuer ?

Elle ne répondit pas. Il la sentait à bout mais butée. Ses mains tremblaient légèrement. Tout à coup, elle se leva et alla prendre quelque chose dans le tiroir d'une minuscule commode.

Elle revint s'asseoir sur le lit, tenant dans sa main droite ce qui ressemblait à un pétard de haschich.

Elle fouilla dans son sac posé à terre devant elle, y prit des allumettes et l'alluma. Aspirant immédiatement la fumée. Pendant plusieurs minutes, elle se concentra sur le même manège, ignorant la présence de Malko. La minuscule pièce s'emplissait de fumée bleuâtre et odorante. Peu à peu, les traits de Dahlia Chalabe se détendirent, son regard devint flou. Malko comprit qu'il n'en sortirait plus rien. Elle s'était évadée... Fuyant la pression trop forte. Comme si elle était seule, elle s'allongea sur le lit, continuant à fumer. Malko se sentait à son tour envahi pas les vapeurs de haschich. Il hésitait sur la conduite à tenir. Dans l'état où elle se trouvait, Dahlia Chalabe ne parlerait pas.

Mais lorsqu'elle reprendrait conscience il pourrait encore tenter sa chance. Avant que le *Moukhabarat* syrien ne mette la main sur la jeune femme.

Tandis qu'il réfléchissait, il réalisa que Dahlia s'était endormie. Ses doigts laissèrent échapper le mégot de haschich et Malko n'eut que le temps de le ramasser avant qu'il ne mette le feu à la moquette. Après l'avoir écrasé dans le cendrier, il se dit que le mieux était encore de rester. Doucement, il s'allongea à côté de Dahlia Chalabe et demeura immobile, les yeux ouverts.

La lumière était restée allumée. La fumée de haschich avait peu à peu imprégné les poumons de Malko et il se sentait dans un état bizarre.

Soudain, Dahlia Chalabe bougea dans son sommeil et se tourna vers lui. Son bras se noua sur sa nuque, sa poitrine s'écrasa contre lui et ses lèvres s'entrouvrirent pour un chuchotement.

— Elias *ayété*⁽⁴³⁾.

Malko n'avait pas eu le temps de revenir de sa surprise que, les yeux toujours fermés, Dahlia leva son visage vers lui. Leurs lèvres se touchèrent. D'abord pour un baiser timide, puis la langue de Dahlia s'anima et tout son corps sembla fondre contre celui de Malko. Peu à peu, son baiser se transforma en une étreinte passionnée. À son tour, Malko sentit son ventre s'embraser. Il commença à caresser la jeune

femme. Dahlia semblait avoir perdu toute inhibition. Malko sentait ses seins durcir sous ses doigts. Elle recommença à lui enfoncer sa langue jusqu'aux amygdales. Il glissa une main vers son ventre et commença à la caresser à travers le léger tissu. Ensuite, il glissa jusqu'aux cuisses et remonta sous la djellaba. Quand il effleura son sexe, elle poussa un petit gémissement.

Il continua, massant doucement son clitoris qui durcit très vite.

Dahlia se mit à haleter, écartant les cuisses d'un mouvement réflexe. Elle appuya sa main sur celle de Malko et poussa soudain un cri bref. Inondée. Elle retomba, inerte et il crut qu'elle s'était rendormie. Mais il sentit soudain une main qui rampait sur lui. Elle atteignit son ventre et, à tâtons, entreprit de libérer son sexe raidi. Lorsque cela fut fait, elle se pencha, les yeux toujours clos, et enfonça son membre dans sa bouche. Une bouche si habile que Malko sentit rapidement le plaisir monter et son bassin se soulever involontairement.

D'un sursaut de tout son corps, il poussa son sexe au fond du gosier de Dahlia. Celle-ci ne protesta pas, avalant docilement toute sa semence. Puis elle retomba en arrière et ferma les yeux. Cinq minutes plus tard, elle dormait. Malko, lui, demeura les yeux ouverts, les sens apaisés. Se demandant si elle l'avait vraiment pris pour Elias Karam.

Il risquait de ne jamais le savoir car, à son réveil, il aurait d'autres questions à lui poser.

Le colonel El-Ghazali regardait l'aube se lever, épuisé, les yeux rouges, hirsute.

— Va me chercher un *chaverma*, lança-t-il à un de ses hommes. Et un café *masbout*. Je remonte dans cinq minutes.

Il prit l'ascenseur jusqu'au sous-sol où se trouvaient des cellules servant à l'interrogatoire des suspects. Celle du fond était ouverte, gardée par un de ses hommes. Il pénétra à l'intérieur et lança :

— Alors ?

— Il ne veut rien dire.

— *Khara*⁽⁴⁴⁾ !

Le colonel syrien regarda l'homme attaché à une sorte de table de cuisine, entièrement nu. Des électrodes attachées au sexe, aux seins et au front. Son visage n'était plus qu'une plaie – ça, c'était la mise en bouche – et une sueur nauséabonde couvrait tout son corps. Avec son menton fuyant, son front dégarni et son gros nez en bouillie, il n'était pas beau. Pourtant, le colonel El-Ghazali s'approcha de lui avec une certaine tendresse.

— Alors, demanda-t-il, c'est toi qui as garé la Mercedes ?

Le prisonnier tourna vers lui son visage déformé par les coups et dit d'une voix faible :

— *Kess ekhtak chermonta*⁽⁴⁵⁾ !

— Arroser-le, ordonna El-Ghazali.

Son adjoint jeta un seau au visage du prisonnier qui se mit à hurler à s'arracher les cordes vocales. C'était du vinaigre pur. Quand il se fut bien égosillé, le colonel syrien lui mit une photo sous le nez.

— Tu te reconnais ?

C'était le portrait-robot établi d'après les témoignages des voisins d'Elias Karam. Celui de l'homme qui avait garé la Mercedes blanche piégée. Le portrait craché du prisonnier : le haut front dégarni, le menton fuyant, le gros nez et la moustache tombante. Le prisonnier entrouvrit les lèvres et murmura un seul mot :

— *La*⁽⁴⁶⁾.

Le colonel syrien se pencha sur lui avec une grimace de dégoût.

— *Ya habibi*⁽⁴⁷⁾, tu vas finir par dire la vérité.

— *Kara aleik*⁽⁴⁸⁾, marmonna l'homme attaché.

Le colonel El-Ghazali ne se formalisa pas et se tourna vers les deux agents chargés de l'interrogatoire.

— Mettez-lui un peu de plomb dans la tête.

Les deux policiers détachèrent le prisonnier et le firent basculer sur le sol. Ensuite, l'un d'eux lui attacha les mains derrière le dos avec du fil électrique et le fit mettre à genoux, tandis que l'autre lui bandait les yeux. Puis, ils glissèrent sur sa tête une cagoule noire faite d'un épais tissu molletonné et la lui nouèrent autour du cou pour qu'il ne puisse pas s'en débarrasser. Un des deux prit alors une batte de baseball et commença à taper sur la tête du prisonnier qui se mit à hurler.

Ce procédé avait un avantage énorme : d'abord, il ne laissait pas de marques et, ensuite, on pouvait taper plus fort, sans risquer la fracture du crâne qui mettait fin à l'interrogatoire.

Satisfait, le colonel syrien quitta la cellule pour aller prendre son petit déjeuner. Ces nuits sans sommeil étaient épuisantes. Mais il était quand même satisfait. Très satisfait.

Grâce à l'agent de la CIA, son enquête sur le meurtre d'Elias Karam avait fait un pas de géant. Il remonta dans son bureau et relut la fiche du suspect. Joseph Zuccar, Chrétien maronite, ancien milicien phalangiste, coupable de pas mal de crimes, tous plus affreux les uns que les autres. Spécialiste en explosifs. C'était probablement lui qui avait « préparé » la Mercedes blanche qui avait envoyé Elias Karam dans un autre monde. Mais le plus intéressant était ailleurs. Joseph Zuccar était un des deux hommes interceptés alors qu'ils sortaient de chez Dahlia Chalabe. L'autre, le chauffeur de la voiture, était mort. Tous deux portaient des pistolets équipés de silencieux. Il y avait donc un lien entre le meurtre d'Elias Karam et la mission de cet agent de la

CIA. Et ce lien était la secrétaire chiite, Dahlia Chalabe.
Il ne restait plus qu'à l'interroger.

CHAPITRE XVII

Malko ouvrit les yeux, la tête encore brumeuse. Le petit studio était imprégné de l'odeur fade et lourde du haschich. Dahlia Chalabe donnait encore. Il lui fallut quelques secondes pour se reconnecter sur la réalité et sur ce qui s'était passé la veille au soir. Les agents du *Moukhabarat* syrien risquaient de débarquer à chaque seconde. Et avant, il *devait* confesser Dahlia... Il la secoua doucement et elle se réveilla en sursaut. À son regard, il comprit qu'elle aussi avait du mal à récupérer. Les premiers mots qu'elle articula, avec sa drôle de diction hachée, le confirmèrent.

— Qu'est-ce que vous faites là, dans mon lit ?

Elle bondit sur ses pieds, drapée dans sa djellaba.

— Vous vous êtes endormie et je suis resté là, dit sobrement Malko, mais je ne vous ai pas violée, si c'est votre crainte. Par contre, il faut que nous parlions.

— De quoi ?

Malko lui mit les points sur les i.

— Dahlia, fit-il, nous nous connaissons peu, mais le hasard nous relie par beaucoup de choses. Je résume : je suis venu à Beyrouth pour tenter de découvrir comment le Mossad israélien a pu manipuler une livraison d'armes destinée à la Somalie et gérée par votre patron, Abu Ali. Ce dernier m'a dit ce qu'il savait et m'a présenté à vous. Jusque-là, tout se passait bien. Nous sommes sortis ensemble. Le *soir même*, après que vous avez disparu, on a essayé de me tuer. C'était hier. Quelques heures plus tard, on a essayé de vous tuer. J'avais prévenu le *Moukhabarat* syrien, ils ont dû arrêter vos agresseurs, et vont sûrement vous poser les mêmes questions que moi. Mais pas de la même façon...

Dahlia Chalabe lui fit face, l'air de nouveau buté.

— Je ne sais rien. J'ignore pourquoi on a voulu vous tuer. Les deux hommes, hier soir, m'ont dit à travers la porte qu'ils voulaient seulement me donner un message urgent de la part de Nader Mahfouz.

— Quel message ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Un message à une heure du matin ! Et en déposant une grenade devant votre porte...

— C'est peut-être vous qui l'avez mise... Quant au *Moukhabarat*, je n'ai rien à craindre, je n'ai rien fait de mal. Maintenant, partez, je dois me laver et m'habiller.

Il n'y avait rien à en tirer. Malko fit une dernière tentative :

— Dahlia, votre patron m'a-t-il dit tout ce qu'il savait sur le *Karin A* ?

— J'en suis sûre, répondit-elle vivement, vous avez vu les e-mails. Maintenant, partez, il faut que je me lave et que j'aille au bureau. Et n'essayez pas de me revoir.

Après la somptueuse fellation dont elle l'avait gratifié, c'était inattendu. Malko n'insista pas. Il préférait ne pas être là quand le *Moukhabarat* débarquerait. Il fallait réfléchir. La grenade dans sa poche, il s'éclipsa pendant que la jeune femme était dans la petite salle de bains. Sa Mercedes aux vitres brisées était toujours garée le long du trottoir et il se mit au volant.

Après un solide breakfast, il ferait le point avec Robert Baker. Si le colonel El-Ghazali ne se manifestait pas avant...

Eliane Razzouk alla au-devant de l'homme qui venait de pénétrer dans son immense boutique. Aishti était devenu la Mecque du prêt-à-porter de luxe de Beyrouth-Ouest. Élégant, les cheveux rejetés en arrière, la moustache grise, le visage un peu empâté comme tous les Libanais, le visiteur était un de ses bons clients. Ils s'embrassèrent et elle demanda, enjouée :

— Quel bon vent t'amène, Refaat ?

— Tu es toujours aussi belle, dit-il.

Même dans la journée, Eliane Razzouk mettait un point d'honneur à être hypersexy, très maquillée, avec des hauts suggestifs, des jupes ajustées et des bas. Beaucoup de ses clients étaient des hommes et cela marchait. Mais Refaat Hatem n'était pas un client comme les autres. Vieille fortune maronite, il avait été très proche de la famille Gemayel et tirait encore beaucoup de ficelles. Officiellement rallié aux Syriens, il avait pourtant quelquefois des problèmes.

— Viens prendre un café dans mon bureau, proposa Eliane.

Refaat Hatem la suivit dans un petit bureau aux murs constellés de photos de mode et elle ferma la porte, puis s'assit sur le bureau, dans la pose la plus sexy possible. Le regard du Libanais s'humecta.

— Tu n'as pas changé.

Posant une main sur son genou, il remonta le long du bas jusqu'à ce qu'il sente la bande de chair au-dessus. Eliane Razzouk l'arrêta d'un sourire froid.

— Si tu veux me baiser, nous serions mieux ailleurs. Et, en plus,

moi je ne veux pas.

Elle avait longtemps été sa maîtresse et il avait largement contribué au financement de sa boutique. Vexé, il retira sa main.

— Non, dit-il, je ne venais pas pour cela. J'ai un message important pour « Python », de la part de Mandy.

— Dis.

— Il faut qu'il fasse le ménage, très vite.

Il insista sur le « très ». Ils échangèrent un regard appuyé, pensant tous les deux à la même chose. Ils étaient assis sur un volcan. La maîtresse de « Python » reprit la première son sang-froid.

— Je déjeune avec lui, je le lui dirai.

— Tu ne peux pas le voir avant ?

Elle le regarda, surprise.

— C'est à ce point urgent ?

Il lui jeta un regard désagréable.

— Tu crois que je suis venu de Jounieh à cette heure-ci, avec cette circulation de fou, par plaisir ?

La Libanaise hocha la tête.

— Ne te fâche pas, *habibi*. Je vais aller le voir. Tu rapporteras bien quelque chose à ta femme ? Cela lui fera plaisir et c'est plus sûr. Je viens de recevoir des hauts Versace très sexy.

De mauvaise grâce, il la suivit dans la boutique et s'en colla pour 100 000 livres libanaises. Eliane Razzouk avait vraiment le sens du commerce. Mais qu'est-ce qu'elle était bandante. Il regretta de ne pas lui avoir arraché sa culotte dans le bureau.

Robert Baker attendait Malko sur le perron de l'ambassade. Celui-ci s'était fait livrer une Mercedes intacte au *Phoenicia*, promettant de payer pour les dégâts de l'autre. L'Américain entraîna aussitôt Malko à l'intérieur.

— El-Ghazali m'a téléphoné aux aurores, annonça-t-il. Il paraît qu'il vous a sauvé la vie hier soir... On aura tout vu...

— C'est exact, confirma Malko. Mais ce n'est pas le plus important. Il ne vous a rien dit d'autre ?

— Si, qu'il s'agissait de *chebabs* maronites, d'anciens miliciens d'Elias Karam. Ça m'a étonné. Vous avez un contentieux avec eux ? Vous n'avez quand même pas violé la veuve ?

— Non, dit Malko, je n'ai pas violé la ravissante veuve et je n'ai aucun contentieux avec eux. Ou avec qui que ce soit au Liban. À part peut-être le Hezbollah, s'ils ont de la mémoire.

— Ah, fit l'Américain, retrouvant son sérieux. Cela devient intéressant. Racontez-moi tout cela.

Malko mit une demi-heure à résumer tout ce qui s'était passé depuis son arrivée à Beyrouth. Concluant :

— Il semble que ma visite à la veuve d'Elias Karam ait déclenché quelque chose, mais je ne comprends pas pourquoi. Elias Karam peut-il avoir été mêlé à l'affaire du *Karin A*.

— Il a eu une liaison avec Dahlia Chalabe.

— C'est vrai, reconnu Malko, et elle n'est pas le type de femme à qui il s'attaquait d'habitude. Pensez-vous qu'il ait pu avoir encore des liens avec les Israéliens ?

— Il en a eu beaucoup, en tout cas, souligna Robert Baker. Et longtemps. Depuis des années, il est du côté des Syriens. Mais les vieilles liaisons se réveillent parfois.

— Les Syriens l'auraient liquidé à cause de cela ?

Le chef de station de la CIA hocha la tête.

— Je ne pense pas. Ils se contentent d'arrêter les « petits » agents du Mossad, pour montrer qu'ils sont vigilants. De toute façon, tous les maronites embrassaient les Israéliens sur la bouche. Karam est mort. Il reste son second, « Python ». Celui-là, c'est un tueur sans envergure. Légèrement stupide et très cruel. Un cerveau reptilien, sans une once de sensibilité.

— Ce sont ses hommes qui se sont attaqués à Dahlia Chalabe...

— Oui. Je pense que c'est elle qui détient la clef de l'histoire. Vous devriez revoir Abu Ali. Il a assez peur pour coopérer réellement. Je vais appeler El-Ghazali pour le remercier de vous avoir sauvé. Il me dira peut-être quelque chose.

— Moi, je vais rue John-Kennedy, fit Malko.

Le colonel El-Ghazali blêmit et posa son stylo, fusillant du regard son adjoint.

— Il est mort ! répéta-t-il.

— Oui, chef. Pourtant, quand Mahmoud a fini avec lui, il était toujours vivant. C'est quand j'ai voulu le remettre à genoux tout à l'heure, que j'ai vu qu'il ne bougeait plus. Mais, *wahiet Allah*⁽⁴⁹⁾, je ne l'ai pas touché.

L'officier syrien essaya de canaliser la colère froide en train de le submerger. Le seul témoin capable de remonter l'affaire Elias Karam venait de lui filer entre les doigts. Même au *Moukhabarat* syrien, on n'arrivait pas à faire parler les morts. Et lui qui avait déjà annoncé à son supérieur, le général Ghazi Kanaan, l'élucidation du mystère de l'assassinat d'Elias Karam... Parce que, vivant, Joseph Zuccar aurait fini par parler.

— Fous le camp, fit-il. Il n'avait vraiment rien dit ?

— Rien.

El-Ghazali alluma une cigarette pour tenter de faire baisser les battements de son cœur. Il lui restait deux pistes : « Python » et surtout Dahlia Chalabe. Lui aussi était persuadé désormais qu'il y avait un lien entre l'affaire du *Karin A* et le meurtre de Karam. Mais si c'étaient les Israéliens qui avaient assassiné ce dernier, quelle humiliation pour les Services ! Un meurtre commis dans le carré sacré, entre la présidence et le ministère de la Défense...

Sa décision fut prise en un clin d'œil. Il appuya sur l'interphone et jeta à sa secrétaire :

— Envoie-moi Rajoub.

Rajoub était son bras droit, le spécialiste des situations délicates. Fin, intelligent, formidablement cruel et inventif. Avec lui, on parlait toujours, même si cela prenait du temps.

Il arriva cinq minutes plus tard, élégant dans un costume noir porté sur une chemise blanche sans cravate. Le cheveu ras, la moustache bien taillée. Ses abdominaux en plaque de chocolat se dessinaient sous sa chemise de voile. Le colonel syrien lui expliqua sa mission et conclut :

— Cette fille sait des choses. Il faut qu'elle les dise. *Yallah*.

— Pas de problème, *effendi*.

Il aimait bien s'occuper des femmes, Rajoub, surtout quand elles étaient jeunes et bandantes. Un petit viol, cela ne faisait de mal à personne et cela aidait à la mise en condition.

Lorsque Malko pénétra dans son bureau, Abu Ali se leva, comme poussé par un ressort, le regard inquiet. Pour arriver jusqu'à lui, Malko était passé devant le bureau de Dahlia Chalabe, qui tapait sur son ordinateur et avait fait semblant de ne pas le voir. Il rassura le Libanais d'un sourire et s'assit sans y avoir été invité.

— J'ai besoin de plus d'informations sur le *Karin A*, annonça-t-il.

Le Libanais écarta les mains en un geste d'impuissance.

— Mais je vous ai déjà tout dit.

Il respirait la sincérité.

— Je sais, reconnut Malko, mais nous avons peut-être oublié quelque chose qui peut expliquer ce qui m'est arrivé hier soir.

— Que vous est-il arrivé ?

— On a essayé de me tuer. J'ai été sauvé par des agents du *Moukhabarat* syrien.

C'était visiblement le point le plus important aux yeux du Libanais qui répéta :

— Je suis prêt à vous aider. Que voulez-vous savoir ?

— Comprendre la façon dont vous êtes intervenu sur la marche du *Karin A*. Quel était exactement votre rôle ?

Abu Ali alluma fébrilement une cigarette et dit avec véhémence :

— D'abord, j'étais responsable vis-à-vis des vendeurs – les Iraniens – de la sécurité financière de l'opération, comme je vous l'ai dit. Le premier e-mail que j'ai reçu du *Karin A* indiquait qu'il avait chargé les jouets à Dubaï. Ce qui signifiait qu'il avait chargé les armes au large de l'île de Kish. J'ai aussitôt envoyé un e-mail à Adel Mugarbi pour qu'il débloque les fonds.

— Bien, dit Malko. Ensuite, que s'est-il passé ?

— J'ai demandé à Dahlia d'envoyer un e-mail au *Karin A*, pour lui dire de se diriger vers la Corne de l'Afrique, le cap Hafoun. Les armes devaient être débarquées devant la petite ville de Baargaal, dans une zone tenue par des groupes fondamentalistes. Il n'y a pas de port et les containers devaient être mis à l'eau en face de la côte, puis récupérés dans des felouques.

— Quelle était la route prévue du *Karin A* ?

Abu Ali se leva et mena Malko devant la grande carte du golfe Persique et de l'Afrique de l'Est épinglée au mur.

— Voilà, dit-il, après l'île de Kish, le *Karin A* devait rester dans les eaux iraniennes, longeant la côte au sud de Bandar Abbas, jusqu'à la sortie du détroit d'Ormouz. Ensuite, il se dirigeait plein ouest vers l'Afrique, dans les eaux internationales du golfe d'Oman.

— Quand avez-vous envoyé ce message ?

Le Libanais revint à son bureau, appuya sur l'interphone, et demanda à Dahlia de lui apporter le dossier du *Karin A*. La jeune femme apparut, les yeux baissés, et le déposa sur le bureau, avant de ressortir sans un mot. Abu Ali prit les feuillets et en sortit un qu'il montra à Malko.

— Voilà. C'était le 11 décembre. À partir de là, le *Karin A* avait environ six jours de mer – il ne va pas très vite – avant d'arriver dans les eaux somaliennes, très au nord de Mogadiscio.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Le *Karin A* a envoyé un e-mail disant qu'il avait une avarie de machine et qu'il était obligé d'aller réparer dans le petit port yéménite de Hodeida.

— À quelle date ?

— Le 19 décembre.

Malko regarda la carte. Hodeida était beaucoup plus au nord, pas du tout sur la route qu'aurait dû suivre le *Karin A* pour gagner la Corne de l'Afrique.

— Vous avez cet e-mail ?

— Je ne le trouve pas, bredouilla Abu Ali, farfouillant dans tous ses papiers.

Il appuya sur l'interphone et appela.

— Dahlia !

— Cela ne vous a pas étonné qu'il aille à Hodeida ?

— Non, le seul endroit pour réparer dans cette zone, c'est le Yémen.

Les Iraniens ne permettent pas l'accès à leurs ports.

Dahlia Chalabe entra dans le bureau. Il y eut une brève conversation en arabe avec Abu Ali et elle repartit, le visage fermé.

— Elle me dit que le dossier est complet...

Il se remit à fouiller et exhiba triomphalement un e-mail.

— Voilà, dit-il, c'est daté du 21. Le capitaine me dit qu'il vient d'arriver à Hodeida et qu'il repartira dès que la réparation sera effectuée.

Cela cadrerait avec la version israélienne et les observations de la flotte américaine.

— J'ai accusé réception de son e-mail, continua Abu Ali et j'en ai envoyé un à Adel Mugrabi pour le prévenir de ce contretemps.

Il le brandit devant Malko. Tout correspondait.

— Et ensuite ?

— Le 29 décembre, le *Karin A* a envoyé un e-mail, disant qu'il avait réparé et qu'il repartait vers sa destination.

— La Somalie ?

— Voilà le texte, dit simplement le Libanais. Il n'en fait pas mention. Mais c'est ce que j'ai compris et ce que j'ai transmis à Adel Mugrabi. J'ai envoyé un dernier e-mail demandant de me prévenir dès qu'il serait arrivé en face de Baargaal.

— Il vous a répondu ?

— Non, ce n'était pas utile.

Cinq jours plus tard, le *Karin A* était arraisonné par les Israéliens.

— Le *Karin A* est resté à faire des ronds dans l'eau près de trois jours, souligna impitoyablement Malko, Comme s'il attendait les Israéliens. Jusqu'au 3 janvier au matin, où il a été arraisonné. J'aimerais parler à Dahlia Chalabe en votre présence, ajouta-t-il, car il y a un mystère. Est-ce qu'elle aurait pu désobéir ?

Le Libanais sursauta.

— Me désobéir ! Mais pourquoi ? Elle travaille pour moi depuis trois ans, je n'ai jamais eu le moindre problème.

— Vous étiez le seul à envoyer des e-mails au *Karin A* ?

— Le seul. Les commanditaires palestiniens étaient retournés à Gaza ou en Cisjordanie et ne pouvaient pas communiquer à partir de là. J'envoyais les e-mails à Adel Mugrabi à une adresse électronique à Chypre qui transmettait, j'ignore comment.

Malko le regarda bien en face.

— Monsieur Ali, dit-il, je ne vois qu'une explication au changement d'itinéraire du *Karin A*. C'est qu'il ait reçu des instructions différentes

de celles que vous désiriez.

— Mais comment ?

— Nous allons essayé de le découvrir ensemble. Pouvez-vous demander à Dahlia Chalabe de venir ?

Une nouvelle fois, le Libanais appuya sur l'interphone et Malko vit la jeune femme se lever. Elle n'avait pas encore franchi la porte de son bureau que celle de la rue s'ouvrit avec fracas sur trois moustachus patibulaires ! Ceux-ci venaient de surgir d'une voiture arrêtée devant l'immeuble. Ce fut comme un ballet bien réglé. Deux d'entre eux se jetèrent sur Dahlia Chalabe, la ceinturant et la soulevant de terre, tandis que le troisième tenait la porte ouverte.

C'était un kidnapping en bonne et due forme !

Malko arracha son Glock de sa ceinture et l'arma.

Il n'eut pas le temps d'en faire plus : Abu Ali venait de se jeter sur lui en glapissant.

— Ne faites rien, c'est le *Moukhabarat* !

CHAPITRE XVIII

L'un des deux « moukhabarat » chargea Dahlia Chalabe sur son épaule et fonça vers la porte de la rue. Au passage, la tête de la jeune chiite heurta violemment le mur et elle cessa d'un coup de hurler. Trente secondes plus tard, la voiture des policiers s'arrachait du trottoir dans un hurlement de pneus, laissant Malko médusé. Ça, c'était le vrai visage de la Syrie. Abu Ali était livide.

— Il faut que je prévienne des amis, balbutia-t-il.

Il était déjà au téléphone. Malko rengaina son pistolet et se jeta lui aussi sur son portable. Apparemment, le colonel El-Ghazali était arrivé à la même conclusion que lui.

Il composa immédiatement son numéro. Il sonna, sonna, puis passa sur messagerie. El-Ghazali ne voulait pas lui parler. Il appela alors Robert Baker.

— Robert, dit-il, dès qu'il eut le chef de station de la CIA en ligne, ils ont arrêté Dahlia Chalabe. Enlevée sous mes yeux ! Vous pouvez faire quelque chose ? El-Ghazali ne m'a pas pris au téléphone.

L'Américain écouta le récit de Malko.

— Je ne peux pas grand-chose, dit-il, ils sont capables de jurer qu'ils ne l'ont même pas arrêtée. Par contre, ajouta-t-il cyniquement, ils sauront mieux la faire parler que vous. Si elle sait quelque chose... Encore faudra-t-il qu'ils nous racontent, après. Je vais quand même appeler moi-même El-Ghazali.

— Merci, dit Malko. Rappelez-moi ensuite.

Au moment où il sortait, son portable sonna. Il entendit d'abord une voix d'homme qui bredouillait son nom avec un fort accent arabe, puis une voix de femme demanda :

— Monsieur Linge ?

— Oui.

— C'est Perla Karam. Vous êtes encore à Beyrouth ?

— Oui, tout à fait.

— Si vous avez le temps, voulez-vous passer prendre un café à mon bureau ?

— Bien sûr, fit-il, un peu surpris.

— Dans une heure, si cela vous est possible. À tout à l'heure.

Ravi, il remit son portable dans sa poche. C'était une heureuse

surprise. Après l'arrestation de Dahlia Chalabe, il ne lui restait plus beaucoup de pistes à explorer. Dans la mesure où c'étaient des hommes liés à feu son mari qui avaient tenté de l'assassiner, il y avait peut-être des informations à glaner auprès de la pulpeuse veuve Karam.

Il prit congé d'Abu Ali, très perturbé par l'arrestation de sa secrétaire et à qui il n'avait plus rien à demander. Il avait l'impression frustrante de tenir la vérité à portée de la main, sans parvenir à la cerner.

Cette fois, les moustachus de garde dans l'entrée du bureau de Shin-el-Fil se montrèrent plus souriants. Un couple bavardait dans le hall d'entrée. Nader Mahfouz et la femme qui se trouvait avec lui au *Casino du Liban*, toujours aussi spectaculaire dans un tailleur mauve porté avec des bas noirs. Ils interrompirent leur conversation en voyant Malko. Nader Mahfouz s'avança vers lui, la main tendue.

— *Mehraba* ! Votre séjour à Beyrouth se passe bien ?

— Très bien, affirma Malko.

— Laissez-moi vous présenter une très grande amie, proposa le Libanais. Mme Eliane Razzouk. Elle a un des plus beaux magasins de luxe de Beyrouth, elle habille toutes les jolies femmes. Vous en avez peut-être entendu parler : Aishti, rue de Verdun.

— Je suis passé devant, dit Malko. C'est dans l'immeuble du *Holiday Inn*.

Déjà, elle fouillait dans son sac et lui tendait sa carte, avec un sourire éblouissant et coquin. Au Liban, c'était tout à fait courant.

— Passez me voir, vous avez sûrement une fiancée ou une femme à qui vous avez envie de faire plaisir. Je vous donnerai le discount maximum.

Il remercia et se dirigea vers le bureau de Perla Karam.

— Je vais voir si Perla peut vous recevoir, fit Nader Mahfouz.

Quelques instants plus tard, il revint et fit signe à Malko de le suivre. Perla Karam se tenait sur le même coin de canapé que la fois précédente, toujours aussi lisse et sexy, dans un tailleur gris Versace tranchant sur sa chevelure blonde et ses bas noirs. Elle était en train de feuilleter un superbe album doré qu'elle referma. Malko aperçut sur la couverture le sigle « Claude Dalle » et la veuve d'Elias Karam dit avec un soupir :

— Je dois terminer la maison que nous avons commencé à meubler, à Broumana. Asseyez-vous. « Python » m'a dit que j'avais eu tort de m'emporter, l'autre jour, enchaîna-t-elle. Aussi, j'ai voulu me faire pardonner.

— Ce n'est rien, affirma Malko, un peu étonné, mais ravi.

Cette entrevue allait peut-être lui permettre de poser des questions intéressantes à la veuve d'Elias Karam.

Rajoub, l'adjoint du colonel El-Ghazali, appuyé à un établi, fixait Dahlia Chalabe avec un sourire salace. Il se trouvait dans le sous-sol du Q.G. du *Moukhabarat*, où la jeune chiite avait été conduite directement. Terrifiée, elle essayait de ne pas regarder autour d'elle. Le sol de terre battue, les murs de brique où étaient fixés des crochets et des anneaux, un lit métallique sans matelas d'où pendaient des sangles souillées, des fils électriques prolongés par des électrodes.

Assise sur un tabouret, même pas attachée, Dahlia Chalabe essayait de ne pas penser.

— Tu sais pourquoi tu es là ? demanda Rajoub.

Elle secoua négativement la tête, trop terrifiée pour pouvoir parler. Le policier alluma une cigarette, souffla la fumée et laissa tomber :

— Moi non plus, ou si peu. Mais mon chef veut apprendre de ta bouche un certain nombre de choses. Tu es d'accord ?

— *Aiwa*, bredouilla-t-elle.

— Bien, fit Rajoub avec un large sourire. Avant qu'on commence à bavarder, je voudrais te montrer quelque chose. Suis-moi.

Ils ressortirent dans l'étroit couloir courant tout le long du sous-sol et il poussa la porte de la cellule voisine éclairée par une forte ampoule. L'odeur était atroce. Un mélange aigre-doux de corps en décomposition, de sang séché, de moisissure. Dans un coin, il y avait le cadavre d'un homme nu, les mains attachées derrière le dos, le visage déformé par des coups, la bouche entrouverte sur un cri muet. Dahlia détourna la tête et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

D'un ton sentencieux, Rajoub expliqua :

— Tu vois, ce garçon aurait pu s'en tirer très bien. Mais il s'est entêté à ne rien dire et mon copain s'est énervé. Tu le connais ?

— *La, la...*

Il lui jeta un regard perçant.

— Pourtant, tu devrais. Il est venu te rendre visite hier soir. Avec un de ses copains. Chez toi, rue de Verdun.

— Je ne leur ai pas ouvert, bredouilla-t-elle. Ils m'ont parlé à travers la porte.

— Qu'est ce qu'ils voulaient ?

— Ils avaient un message, de la part de « Python ».

— Nader Mahfouz ?

— Oui.

— Tu le connais bien ?

— Un peu.

— Quel message ?

— Il me demandait de passer le lendemain chez Aishiti voir sa copine Eliane Razzouk.

— Et ça ne t'a pas étonnée qu'ils viennent au milieu de la nuit ?

— Si, avoua Dahlia Chalabe dans un souffle.

Rajoub tira quelques bouffées de sa cigarette et continua :

— Quelqu'un que tu connais nous a dit que ces deux *chebabs* venaient pour te tuer. Je veux savoir pourquoi.

— Je ne sais pas, parvint à dire Dahlia. Je ne leur ai pas ouvert, ils ne m'ont rien fait.

Rajoub hocha la tête.

— *Habibi*, il faut une raison pour tuer quelqu'un. Tu leur devais de l'argent ?

Elle secoua la tête.

— Tu as refusé de coucher avec eux ?

Nouveau signe négatif.

— Alors quoi ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas.

Le Syrien eut un sourire indulgent et épousseta un peu de cendre tombée sur son beau costume noir, se demandant ce que « Python » venait faire là-dedans. Ce n'était pas un homme à prendre des initiatives. Mais les deux *chebabs* s'étaient peut-être servis de son nom.

— Bon, dit-il, tu es fatiguée. On va bavarder de choses un peu gaies pour te détendre. Tu te faisais sauter par Elias Karam, paraît-il.

Elle baissa les yeux, horriblement gênée. Rajoub s'approcha d'elle, le regard luisant.

— J'ai vu les photos de son cadavre après l'attentat, continua-t-il. Il avait une sacrée belle queue. Il devait bien te défoncer.

Dahlia Chalabe demeura muette devant cette agression verbale. Tout à coup, elle sursauta, une main venait de se plaquer sur sa jupe, à la hauteur de son sexe.

— Ça m'excite de penser à ça, fit Rajoub. Tu sais, moi aussi, je suis plutôt bien monté. Et en ce moment, je commence à bander... Tiens, touche !

Il lui prit la main et la plaqua sur son sexe. Horrifiée, Dahlia Chalabe la retira. Rajoub fronça aussitôt les sourcils.

— Je ne te plais pas ?

Elle ne parvint pas à répondre, le cerveau en bouillie, tétanisée d'horreur.

Elle sentit soudain le policier relever sa jupe et saisir son sexe à pleine main. Il glissa un doigt sous l'élastique de sa culotte, essayant de l'introduire en elle. La jeune femme fit un bond en arrière, et trébucha sur le cadavre, s'étalant sur lui. Rajoub s'approcha et, l'air méchant, lança :

— Si tu baisais avec Karam, tu peux bien me sucer !

Elle détourna la tête, n'osant pas faire un mouvement.

Le froid du cadavre commençait à l'envahir, mais si elle se relevait, elle se rapprochait de son tortionnaire. Celui-ci se baissa, la prit par les cheveux.

— Qu'est-ce que tu préfères, tu me sucas ou tu le sucas ?

Ravagée d'horreur, Dahlia Chalabe ne pouvait plus articuler un mot. Soudain, elle eut un hoquet et vomit, sans pouvoir se retenir. Rajoub l'observa silencieusement.

Prostrée sur le cadavre, la jeune femme tremblait de tous ses membres. L'odeur de vomi s'ajoutait à la puanteur de la cellule et Rajoub lui-même en était incommodé.

Il avait pratiqué assez d'interrogatoires pour sentir qu'elle était brisée, prête à dire tout ce qu'elle savait. Mais l'idée de se faire sucer par l'ancienne maîtresse du célèbre Elias Karam l'excitait beaucoup. C'est un truc qu'il pourrait raconter à ses copains. Il sortit un mouchoir de sa poche et le tendit à Dahlia Chalabe.

— Essuie-toi.

Elle obéit, les mains tremblantes, le regard affolé. Elle lui tendit le mouchoir qu'il jeta par terre. Il dit d'une voix amicale :

— Tu préfères qu'on retourne dans l'autre pièce ?

Dahlia Chalabe, incapable d'articuler une parole, hocha affirmativement la tête.

— Bon, je veux bien, dit Rajoub, mais là-bas, tu vas me sucer.

Comme elle ne répondait pas, il la prit par la main et la remit debout. Elle se laissa faire, brisée. Il la poussa dehors et la fit rentrer dans la cellule voisine. D'elle-même, elle alla se rasseoir sur le tabouret. Tranquillement, Rajoub vint se placer devant elle, ouvrit son pantalon et colla son sexe contre son visage.

Agenouillée sur le sol de terre battue, Dahlia Chalabe vivait l'expérience la plus atroce de sa vie. Le gros sexe raidi du policier entraît et sortait de sa bouche de plus en plus vite. Rajoub baisait sa bouche comme il aurait baisé son sexe. Il sentit monter son plaisir et la saisit par les cheveux pour qu'elle ne puisse pas se dérober. La jeune femme dut avaler sa semence jusqu'à la dernière goutte puis se laissa tomber sur le côté, tandis qu'il se rajustait, satisfait. Il ne gagnait pas très bien sa vie, habitait dans un appartement minable, avait un avenir limité. Il lui fallait bien de petites compensations.

Allongée sur le flanc, Dahlia essayait de ne pas vomir une seconde fois. Elle avait sucé Elias Karam dans les endroits les plus improbables. Au début, ça la dégoûtait un peu, puis elle y avait pris goût et elle

adorait quand elle le sentait vibrer sous la langue et crier sauvagement quand il se vidait dans sa bouche. Mais là, elle avait envie de mourir.

La voix de son tortionnaire la fit sursauter.

— Relève-toi et assieds-toi sur le tabouret.

Elle obéit et il se cala en face d'elle sur une chaise de fer, les bras sur le dossier.

— Pourquoi on a voulu te tuer ? répéta-t-il.

Dahlia Chalabe leva sur lui un regard affolé.

— Mais je ne sais pas, je vous jure, *wahiet Allah* !

Rajoub réalisa qu'elle était trop paniquée pour mentir.

Intrigué, il dit d'une voix plus calme :

— Bon, tu vas tout me raconter depuis le début.

— Quel début ?

— Quand tu as commencé à baisser avec Karam. Où est-ce qu'il t'a tirée pour la première fois ?

Elle rougit.

— Dans son bureau, à Sinn-el-Fil. Je l'avais rencontré au *Vendôme*, j'étais à un dîner d'anniversaire. Il était au bar. Il m'a abordée et a ensuite proposé de me ramener. Comme il avait un chauffeur, je n'ai pas eu peur.

— Tu savais qui c'était ?

— Bien sûr...

— Ensuite ?

— Il ne m'a pas ramenée chez moi, mais à son bureau. Dans la voiture, il m'a dit qu'il n'avait jamais éprouvé quelque chose comme ça, que c'était un coup de foudre, que j'étais éblouissante. Il a commencé à me caresser. Je ne savais pas où me mettre.

— Tu n'étais pas vierge quand même ? demanda Rajoub, gourmand.

— Non, j'avais eu deux copains. Elias m'a emmenée dans son bureau. Il n'y avait personne, c'était très beau. Du cuir noir partout. Il m'a donné du whisky. Il continuait à me caresser, et puis...

— Il t'a baisée !

Elle hocha affirmativement la tête sans répondre.

— Donc, continua Rajoub, tu l'as revu souvent ?

— Deux ou trois fois par semaine. Quelquefois, il venait me chercher au bureau, rue John-Kennedy, en se garant un peu plus loin. On est même sortis en public. Il m'a offert des vêtements de chez Aishti. Il connaissait la patronne.

Évidemment, se dit Rajoub, la patronne était la maîtresse de son garde du corps...

— Et ensuite ?

Dahlia Chalabe essuya ses yeux pleins de larmes.

— Rien. Il a cessé de me voir. Il m'a dit que sa femme était trop

jalouse, qu'elle risquait de me tuer...

Le policier syrien ricana.

— Si Perla avait dû tuer toutes les maîtresses de son mari, ça aurait fait encore plus de morts que la guerre ! Tu es restée combien de temps avec lui ?

— Trois mois et six jours, dit-elle sans pouvoir se retenir, encore folle de fierté amoureuse. Il m'a quitté deux semaine avant son... accident.

Si on peut qualifier d'accident une voiture bourrée d'explosifs. C'était la naïveté de la jeunesse... Rajoub alluma une autre cigarette. Dahlia Chalabe avait incontestablement dit la vérité et il ne comprenait toujours pas. Simplement, il se demandait pourquoi Elias Karam était allé draguer une petite chiite inconnue alors qu'il pouvait baiser les plus belles femmes de Beyrouth. C'était là le hic... Et, tout à coup, la vérité lui sauta aux yeux.

— Dis-moi, dit-il, Elias ne t'a jamais demandé un service ?

Dahlia Chalabe releva la tête, le défiant du regard.

— Si, dit-elle, vous devez bien le savoir !

Robert Baker avait étalé sur son bureau la carte représentant le trajet du *Karin A* tel qu'il avait été établi par les photos satellites et celles prises par l'avion de reconnaissance Orion. Par-dessus, Malko étala un calque représentant le trajet que le *Karin A* était supposé effectuer, selon les dires d'Abu Ali. Les deux trajectoires se recoupaient jusqu'à Hodeida, et encore ! Dans la réalité, jamais le *Karin A* ne s'était dirigé vers la Somalie comme Abu Ali le soutenait, virant vers le nord à la sortie du golfe Persique au lieu de continuer vers l'ouest.

Ensuite, le 29 décembre, alors qu'Abu Ali le croyait en route vers le sud et la Somalie, il remontait vers le nord, dans la mer Rouge. Et stoppait trois jours, sans raison apparente. À croire qu'il avait attendu *volontairement* la marine israélienne. Celle-ci, en contact avec le *USS John-Young* qui le suivait, n'avait eu aucun mal à le localiser. Et surtout, pourquoi le capitaine palestinien du *Karin A* avait-il modifié sa route ?

Malko tira la conclusion évidente :

— Je ne vois qu'une explication : Abu Ali ou Dahlia Chalabe, ou les deux, mentent. Ils lui ont donné des ordres différents.

— Mais pourquoi Abu Ali ? s'insurgea Robert Baker. Il n'a jamais eu aucun lien avec les Israéliens. En plus, c'est un intermédiaire : il n'a aucun intérêt à être mouillé dans une affaire tordue.

— Donc, c'est Dahlia, conclut Malko. Mais, elle non plus n'avait aucun intérêt à faire cela.

— C'était la période où elle était la maîtresse d'Elias Karam, souligna l'Américain.

— C'est donc lui qui aurait fait cette manip ? dit Malko, perplexe.

— Je ne vois pas d'autre explication, conclut le chef de station de la CIA.

— Karam aurait donc renoué avec les Israéliens. Mais pourquoi ?

— Je l'ignore, mais il avait eu beaucoup de liens avec eux dans le passé. Je ne peux avancer qu'une explication. Comme les Syriens l'avaient laissé tomber depuis deux ans, il est revenu vers ses anciens sponsors. Ou bien ceux-ci l'ont « réactivé » parce qu'ils le savaient libéré de ses liens syriens.

— Et qui l'aurait tué ?

— Les Israéliens. Pour se débarrasser d'un témoin gênant. Il a été assassiné quelques jours après l'arraisonnement du *Karin A*. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit lors de notre premier dîner. Elias Karam a essayé à plusieurs reprises d'entrer en contact avec moi, après l'arraisonnement du *Karin A*. Je n'ai pas donné suite, n'ayant pas eu l'autorisation de Langley et ne voyant pas pourquoi il tenait tant à me voir. À la lueur de ce que nous savons désormais, il est très probable qu'il ait voulu me mettre au courant de cette manip. Ou alors, il avait peur et voulait trahir une fois de plus.

— Mais pourquoi ?

Robert Baker eut un mince sourire.

— Chez Elias Karam, la trahison a toujours été une seconde nature. Il a dû se dire qu'il pourrait tirer des avantages de cette information. Les Israéliens, qui « monitorent » toutes nos communications, l'ont appris, et...

— ... l'ont liquidé ! termina Malko. Pour qu'on ne découvre pas cette manip qui a eu des conséquences dévastatrices pour Yasser Arafat et les Palestiniens.

Il éprouvait une certaine satisfaction, après cette longue enquête, à être parvenu à démonter la manip israélienne. Seulement, sur le plan pratique, il n'avait pas de quoi établir un dossier. Le principal témoin, le capitaine palestinien, était aux mains des Israéliens. L'auteur de la manip pour le compte du Mossad, Elias Karam, était mort, et Dahlia Chalabe complice de Karam, aux mains des Syriens. Or, il n'avait pas enquêté seulement pour *expliquer* mais afin de fournir au gouvernement américain et à la Maison-Blanche des preuves. Et là, il n'avait rien.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Robert Baker alluma une cigarette et dit :

— Je vais résumer dans un rapport tout ce que nous avons appris, y compris la démarche d'Elias Karam vis-à-vis de moi, et je l'enverrai à l'Agence. Mais il ne faut se faire d'illusion : sans *hard evidences*⁽⁵⁰⁾ cela

sera classé sans suite. N'oubliez pas que c'est l'affaire du *Karin A* qui a déclenché la fureur de George Bush à l'égard de Yasser Arafat. Pour lui montrer qu'il a été trompé, il faut du solide. Car, Richard Perle, son principal conseiller est féroce pro-israéliens.

— Je sais, reconnut Malko. Il n'y a plus qu'à prier pour que les Syriens nous rendent Dahlia Chalabe et qu'elle accepte de nous parler. Et de confirmer ce que nous pensons.

— Rien n'est impossible, soupira le chef de station de la CIA. Mais il ne faut pas se faire d'illusion. On touche à la crédibilité du président des États-Unis. Il vaut mieux avoir des *bisquits*.

Rajoub toisa Dahlia Chalabe, surpris.

— Qu'est-ce que tu veux dire : je devrais savoir quoi ? De quoi parles-tu ?

— Du service que j'ai rendu à Elias. C'était pour vous. Il me l'a dit. Sinon, je ne l'aurais jamais fait.

Le policier syrien comprit tout à coup qu'il venait de toucher à quelque chose d'énorme. Il en avait des picotements dans les doigts. Car, de toute évidence, la jeune chiite était totalement sincère.

— Quel service ? demanda-t-il.

— L'histoire du bateau d'armes, le *Karin A*. Elias m'a expliqué que vous ne vouliez pas qu'il soit livré en Somalie. Qu'il fallait s'arranger pour qu'il soit livré ici, au Hezbollah.

— Quoi !

Rajoub en avait la chair de poule. Pendant un moment il se demanda si ses chefs l'avaient bien mis au courant. S'il n'allait pas faire une gaffe épouvantable...

— Viens, dit-il, on va remonter dans un bureau et tu vas tout me raconter.

Ce qu'ils firent. Dahlia Chalabe ne fit aucune difficulté pour parler, sûre de son bon droit. Elle expliqua comment, à l'insu de son patron, Abu Ali, elle avait envoyé des e-mails dictés par son amant, Elias Karam, au lieu de ceux qu'elle était censée envoyer. Expliquant aussi qu'Elias Karam lui avait donné l'ordre de faire stopper le *Karin A* dans la mer Rouge, pour attendre de passer le canal de Suez au moment où certains douaniers égyptiens, acquis à la cause du Hezbollah, seraient en service.

— J'étais contente de rendre service aux Chiites et à la Syrie, conclut la jeune femme.

Le policier syrien, abasourdi, était atterré. Si cette affaire sortait, c'était une horreur. Parce qu'il venait de comprendre à qui elle bénéficiait. Il jeta un long regard à la jeune femme. Son chef déciderait

sûrement qu'il était impossible de la laisser vivre. Pas avec le secret qu'elle détenait.

CHAPITRE XIX

Perla Karam jeta un coup d'œil rapide à sa Breitling « Callistino ». Malko réalisa que leur entretien allait se terminer. Il ne comprenait toujours pas pourquoi elle avait tenu à le rencontrer à nouveau. Ils n'avaient parlé que de sujets banals, sans intérêt. C'est alors qu'elle demanda d'une voix volontairement neutre :

— Vous n'avez rien appris sur le meurtre de mon mari ?

La raison de son invitation.

— J'ai l'impression que le *Moukhabarat* syrien est sur une piste, répondit Malko.

La jeune veuve eut une mimique découragée.

— Oh, ils en ont déjà eu plusieurs, mais cela tourne court chaque fois. Comment savez-vous cela ?

— Oh, par un ami de longue date, prétendit Malko. Un officier syrien.

Perla Karam demeura silencieuse quelques instants, puis lui jeta un regard beaucoup plus froid et dit calmement :

— Monsieur Linge, je sais que vous n'êtes pas journaliste, mais ça m'est égal. Vous m'êtes sympathique. Vous appartenez au *Moukhabarat* américain et je n'y vois aucun inconvénient. Mon mari a longtemps appartenu aux *Moukhabarat* libanais et syrien. Alors, dites-moi qui vous a donné cette information et qui concerne-t-elle ?

— Un haut gradé syrien. Et elle impliquerait quelqu'un qui est très proche de vous.

Elle ne broncha pas, disant seulement :

— J'ai toujours pensé qu'il y avait un complice dans notre intimité. Qui ?

— Nader Mahfouz.

— « Python » ?

Elle répéta le nom sans élever la voix. Impassible. Malko pouvait voir ses neurones travailler. C'était une femme de tête, qui n'éliminait pas les choses simplement parce qu'elles ne lui plaisaient pas.

— Et pourquoi « Python » ?

Son ton était incisif, mais pas agressif. Malko décida de poser la question de confiance :

— Aurait-il été possible que votre mari travaille à nouveau pour les

Israéliens ?

Un ange passa, des étoiles à six branches sur les ailes. La veuve d'Elias Karam se permit un mince sourire.

— Quelle drôle de question ! Tout le monde sait que mon mari s'était rallié à la cause syrienne depuis longtemps. Moi-même, je suis très pro-syrienne. Ce sont les Syriens qui nous ont arrachés à la guerre civile en imposant l'accord de Taef, pas les Israéliens. Et j'aime mon pays, le Liban.

Cela voulait dire « non ». Aussitôt, elle contre-attaqua :

— Si le *Moukhabarat* soupçonne « Python » d'être pour quelque chose dans la mort de mon mari, pourquoi ne l'interrogent-ils pas ?

— Ils n'ont pas de preuves...

Là, elle rit franchement.

— Après n'importe quel interrogatoire, ils en auraient ! Même avec lui. Mais je ne vous crois pas. « Python » a toujours été très dévoué à mon mari. Jamais il n'aurait tenté quoi que ce soit contre lui. Ils se connaissaient depuis plus de vingt ans.

Elle se leva et lui tendit la main.

— Dites à vos amis du *Moukhabarat* qu'ils font fausse route.

La voiture banalisée du *Moukhabarat* syrien avec trois hommes à bord cahotait sur le sol inégal de la rue 85 du secteur 6, dans la banlieue sud chiite. Le véhicule arriva devant un bâtiment criblé d'impacts dont une partie du toit manquait, avec d'énormes trous dans les murs. Un ancien Q.G. du Hezbollah bombardé au mortier. De l'herbe poussait dans la cour, quelques artisans s'étaient installés au premier étage, sans portes ni fenêtres, et le sous-sol était transformé en garage. Une des bases du *Moukhabarat* dans la banlieue sud, là où on trafiquait les voitures servant à certaines opérations spéciales et où des camions amenaient le haschich en provenance de la Bekaa. Sa vente finançait partiellement le *Maktab-el-Ightiyalat*. Le chauffeur alla jusqu'au fond du garage et plaça son véhicule sur un monte-charge qui desservait le deuxième sous-sol, réservé aux hommes du colonel El-Ghazali. En bas, il n'y avait que des policiers. Les trois occupants de la voiture descendirent et gagnèrent une zone peu éclairée, située derrière le monte-charge. À deux, ils déplacèrent une lourde plaque d'acier, découvrant la surface d'un liquide noirâtre et malodorant. Du mazout, non utilisé depuis belle lurette, la chaudière du bâtiment ayant explosé.

— Allez la chercher, dit Rajoub.

Les deux subordonnés regagnèrent la voiture, ouvrirent le coffre et en sortirent ce qui ressemblait à un tapis roulé dans une toile kaki. Ils le portèrent de l'autre côté du monte-charge. La personne enfermée à

l'intérieur du rouleau commença à se débattre.

— Calme-toi ! dit gentiment un des policiers, on va te libérer.

— Laissez-moi, supplia la voix étouffée de Dahlia Chalabe. Je ne dirai rien à personne, jamais.

— On le sait, fit Rajoub.

Ils déroulèrent la toile et Dahlia Chalabe put se mettre debout. Elle titubait, les yeux bandés, les mains liées derrière le dos.

Rajoub tira de sa ceinture un PPK 9 mm automatique prolongé d'un long silencieux. Il plaça l'extrémité du canon à deux centimètres de la tête de la jeune femme et appuya sur la détente. Il y eut un *plouf* léger et la prisonnière s'écroula sur place, foudroyée.

Au moins, elle n'avait pas eu peur.

— Descends-la, ordonna Rajoub, en remettant son pistolet à sa ceinture.

Lui seul savait de qui il s'agissait. Par sécurité. Les deux policiers prirent le cadavre et le firent glisser dans le mazout où il disparut rapidement avec de petits glouglous. Cette fosse constituait un cimetière pratique et sûr. Quand elle serait pleine, il suffirait d'y mettre le feu pour détruire toute trace compromettante. Les policiers remirent les plaques d'acier en place et regagnèrent leur voiture. Rajoub sortit de sous son siège une bouteille de Defender « Success » presque pleine et les trois hommes se la passèrent à la ronde, buvant au goulot. L'alcool faisait oublier l'odeur écœurante du mazout. Quand ils furent rassasiés, Rajoub remit la bouteille sous le siège et ils remontèrent en voiture. Même ceux qui travaillaient à l'atelier ne s'étaient aperçus de rien. La sécurité de l'État syrien valait bien quelques petits sacrifices.

Robert Baker raccrocha son téléphone, visiblement intrigué.

— Le colonel El-Ghazali nous attend au ministère de la Défense, annonça-t-il.

— Pourquoi là-bas ? demanda Malko, qui venait de rejoindre l'Américain pour lui rapporter sa conversation avec Perla Karam.

— Pour une communication importante, m'a-t-il dit.

— Il ne vous a pas parlé de Dahlia Chalabe ?

— Non. On lui posera la question. On y va dès que j'ai prévenu l'ambassadeur.

Le ministère de la Défense libanais se trouvait à Yarzeh, au sud-est de Beyrouth, à la hauteur de l'aéroport. Niché sur un enchevêtrement de collines grouillant de bâtiments officiels gardés jour et nuit. Vingt minutes plus tard, leur petit convoi s'ébranlait : la Mercedes blindée du

chef de station et des Range Rover de protection bourrées de Marines. Il leur fallut près de quarante-cinq minutes pour atteindre Yarzeh. D'abord, Malko aperçut un étrange monument se dressant devant la première colline. Un empilement de chars et de véhicules blindés noyés dans une tour de ciment dont seuls dépassaient les canons. On aurait dit une sculpture de César.

— Les Libanais ont construit ce monument pour signifier la fin des affrontements, expliqua Robert Baker.

Ce n'était pas laid, plutôt hyperréaliste. Au moins, ces canons-là ne tueraient plus. Les gardes s'écartèrent devant les fanions américains et ils parvinrent au pied du bâtiment principal, l'état-major de l'armée libanaise. Un commandant les accueillit chaleureusement et les guida à l'intérieur, jusqu'à un bureau au sixième étage qui offrait une vue superbe sur les bois alentours. Partout des photos de Bachir el-Assad et du président libanais. On les installa dans un petit salon et un chaouch leur apporta du thé et du café. Robert Baker se pencha vers Malko.

— Samir Geagea est quelque part sous nos pieds... Dans un cachot, depuis des années. Il a déplu aux Syriens, après avoir beaucoup assassiné pour leur compte. Et, à l'époque, il a choisi le mauvais cheval, jouant le général Aoun contre Elias Karam.

La porte s'ouvrit sur le colonel El-Ghazali, exceptionnellement en uniforme. Souriant comme une jeune mariée, il les entraîna dans un bureau voisin, lambrissé, moderne, élégant, avec des meubles syriens incrustés de nacre. Des verres, des bouteilles d'eau minérale Sannine, une bouteille neuve de Defender « Cinq ans d'âge » et des assiettes de pistaches étaient disposés sur la table. C'était le grand jeu.

Un homme vint à leur rencontre, affable, bedonnant, les cheveux gris rejetés en arrière.

— Le général Raymond Azar, présenta le colonel syrien, qui est à la tête du Deuxième Bureau libanais.

Ils s'assirent tous les quatre sur un canapé en L. Malko était un peu étonné de ce déploiement d'autorités. Le colonel El-Ghazali prit la parole, s'adressant d'abord à lui :

— Je tiens à vous remercier au nom de l'État libanais.

— De quoi ? demanda Malko, surpris.

— De nous avoir aidés à découvrir un espion israélien ! Un homme qui aurait pu commettre d'irréparables dégâts dans notre société.

Le poulx de Malko monta en flèche.

— Vous voulez parler d'Elias Karam ?

— Oui. Nous avons interrogé Dahlia Chalabe, la secrétaire d'Abu Ali, à la suite des incidents de ces derniers jours. Elle a reconnu s'être livré à des manœuvres frauduleuses, en cachette de son patron, afin de détourner le *Karin A* de sa route. C'était à l'époque de sa liaison avec Elias Karam et c'est ce dernier qui lui aurait demandé ce service,

prétextant qu'il agissait pour notre compte !

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais, quel conte de fées a-t-il pu lui raconter ? demanda-t-il.

Le colonel syrien eut un geste désabusé.

— Dahlia Chalabe n'est pas politisée. Elias Karam lui a fait croire que le chargement d'armes du *Karin A* était destiné au Hezbollah et que la Syrie ne voulait pas qu'il arrive à bon port, afin de ne pas donner à Israël un prétexte pour frapper le Liban. Elle lui a obéi aveuglément.

— Comment avez-vous déduit qu'Elias Karam avait agi pour le compte des Israéliens ?

C'est le chef du Deuxième Bureau de l'armée libanaise qui répondit :

— Au profit de qui d'autre aurait-il agi, puisque nous n'étions pas impliqués dans cette affaire ? Et le *Karin A* a bien été arraisonné par la marine israélienne... Dahlia Chalabe a expliqué qu'elle envoyait des e-mails dictés par Elias Karam, sans d'ailleurs rien y comprendre. Dès que le *Karin A* a été intercepté, Elias Karam a cessé de la voir. Et quinze jours plus tard, il a été assassiné.

— Par les Israéliens ?

Les deux hommes se regardèrent.

— À la lumière de ces faits nouveaux, nous le supposons. J'avais toujours dit à M. Baker que nous n'étions pour rien dans cette affaire, souligna le colonel syrien.

C'était l'histoire du *Facteur sonne toujours deux fois*. Les Syriens avaient tellement assassiné qu'on leur prêtait tous les crimes. Malko s'ébroua.

— Vous avez des preuves de cette manip ?

— Oui, la déclaration de Dahlia Chalabe. Elle est très précise et accablante pour Karam.

— Pourrions-nous y avoir accès ?

Le colonel El-Ghazali arbora un air désolé.

— Non, hélas, il s'agit d'une affaire très grave affectant la sécurité de nos deux États. Couverte par le secret-défense.

— Mais Dahlia Chalabe sera jugée ?

— Nous l'ignorons encore, avoua le général Azar. Elle n'a commis aucun crime contre l'État libanais. Elle n'a pas non plus collaboré avec Israël puisqu'elle croyait agir au mieux des intérêts de la Syrie et du Liban. Les seuls à qui elle a nui sont les Palestiniens.

Et au Liban, ce n'était pas un péché capital.

— Donc, poursuivit Malko, vous allez la relâcher ?

Nouveau geste évasif.

— Pas tout de suite, avoua le général Raymond Azar. Nous devons d'abord procéder à une enquête approfondie. Mais dans l'avenir, certainement.

Cela pouvait dire quelques mois ou quelques années... Samir Geagea attendait dans son cul-de-basse-fosse depuis six ans... Au chapitre des droits de l'homme, les Syriens n'étaient pas à la pointe du progrès. Frustré, Malko insista :

— Je comprends votre réserve en ce qui concerne Dahlia Chalabe, mais Elias Karam est mort. Vous pouvez donc révéler qu'il a été assassiné par le Mossad.

— Nous l'avons déjà dit, mais personne ne nous a crus, objecta le colonel El-Ghazali.

— Maintenant, il y a un mobile, insista Malko. Ils ont sûrement voulu éviter qu'il ne parle.

— Absolument, reconnut le colonel syrien. Mais il est embarrassant pour nous de reconnaître que cet homme qui avait rallié le camp syrien, qui avait été ministre libanais, était un traître. Nous préférons donc garder le silence...

La douche glacée. Les Syriens étaient décidément tordus. Mais logiques. Malko s'accrocha au dernier point.

— Et ses assassins ? Et ceux qui ont tenté de me tuer ?

Un lourd silence se prolongea quelques minutes, rompu par le colonel El-Ghazali.

— Nous poursuivons l'enquête de ce côté-là. Nous avons arrêté un complice, mais il n'a pas encore parlé. Je pense que nous remonterons tout le réseau. Et que nous punirons les coupables. Mais cela peut prendre un certain temps. Nous voulions vous remercier. Les Israéliens sont vos alliés et ils ne sont pas nos ennemis.

Sur un signe discret du général Raymond Azar, le colonel El-Ghazali déboucha la bouteille de Defender « Cinq ans d'âge » et remplit les verres.

— À la paix dans la région ! fit le général libanais.

Ils trinquèrent. Ça n'engageait à rien. La frustration de Malko était à son comble. Cette fois, c'était fini, il avait démonté la manip du *Karin A*, mais n'avait pas la moindre preuve matérielle à offrir aux likoudnicks de la Maison-Blanche.

Après quelques propos aimables et sans importance, le général Azar se leva, donnant le signal du départ.

— J'espère, dans l'avenir, que nous pourrons collaborer à nouveau, suggéra chaleureusement le colonel El-Ghazali.

On les raccompagna jusqu'à leur voiture. Robert Baker remarqua tristement :

— Vous avez fait du beau boulot ! Mais...

— Attendez ! fit soudain Malko. Si Dahlia Chalabe a envoyé des e-mails au *Karin A*, il en subsiste des traces sur le disque dur de son ordinateur.

CHAPITRE XX

— Jésus-Christ ! C'est vrai ! fit Robert Baker après quelques secondes de réflexion, ajoutant aussitôt : Si le *Moukhabarat* n'est pas déjà passé par là. Il suffit d'ôter le disque dur qui se trouve dans l'ordinateur. Parce que si Dahlia Chalabe a envoyé ces e-mails, elle les a certainement effacés de la première mémoire en cliquant deux fois « suppress ». C'est le b.a.-ba. On pourrait transférer la mémoire du disque dur sur un autre ordinateur mais cela prend du temps et il faut le faire sur place. Donc, c'est plus simple de s'emparer de l'ordinateur.

— J'espère que le *Moukhabarat* n'y a pas encore pensé, dit Malko. Ça vaut la peine de tenter le coup.

— Oui, mais comment ? Vous allez poliment demander à Abu Ali de fouiller dans l'ordinateur de sa secrétaire ? Il va être mort de peur et prévenir le *Moukhabarat*.

— C'est vrai, reconnut Malko. Il faut utiliser une méthode plus *oblique*.

Le chef de station de la CIA lui jeta un regard inquiet.

— N'oubliez pas que nous sommes surveillés. Vous, particulièrement. Et que les Syriens ne veulent à aucun prix que cette affaire s'ébruite.

— C'est pour cela qu'il faut agir vite, s'il y a encore une chance de mettre enfin la main sur une preuve concrète de cette manip, plaida Malko.

Il était déjà plus de cinq heures et ils étaient englués dans la circulation intense allant vers l'ouest. Alors qu'il devait encore récupérer sa voiture à l'ambassade. Au mieux, il ne serait dans le centre qu'après six heures.

— Bob, dit-il, il faut que vous m'aidiez.

Robert Baker se tourna vers lui.

— Comment ?

— Il faut me trouver quelqu'un capable de s'introduire cette nuit dans les locaux de la Mara Trading Company et de récupérer l'ordinateur de Dahlia Chalabe.

Le chef de station ne répondit pas immédiatement, visiblement en conflit avec lui-même.

— C'est délicat, finit-il par dire, très délicat.

— Vous avez bien des « plombiers », suggéra Malko. On ne peut pas attendre demain matin. Le *Moukhabarat* ne va pas intervenir de nuit. Nous, nous le pouvons...

— À cela près qu'il est à *l'intérieur* des bureaux de la société, objecta l'Américain. Il s'agit d'un vol avec effraction... Mais surtout, je n'ai personne sous la main pour ce genre de job. Il faudrait que je demande à Langley. Et que je leur explique...

Pourquoi pas attendre le Jugement dernier... Malko comprit que le chef de station de la CIA, en dépit de son envie de l'aider, ne ferait rien. C'est de cela que la CIA crevait. Ce n'était plus des agents secrets mais des fonctionnaires qui avaient peur dans le noir.

— O.K., conclut-il, je vais me débrouiller.

L'Américain laissa percer son anxiété :

— Vous n'allez pas faire une connerie ?

— Pas plus que d'habitude, promit Malko ironiquement.

Vexé, Robert Baker s'enferma dans un mutisme total jusqu'à l'ambassade américaine où les deux hommes se quittèrent sur une poignée de main plutôt froide. Malko bondit au volant de sa nouvelle Mercedes et dévala vers le centre. Dans ce sens-là, ça roulait mieux.

Rajjik Mahtoub, le loueur de voitures, avait écouté la requête de Malko sans l'interrompre et sans montrer le plus petit signe de surprise. Il fit la moue et jeta un coup d'œil à son vieux chronomètre.

— Il est presque sept heures, dit-il simplement. Il aurait fallu me prévenir plus tôt.

— C'était impossible.

Le Libanais but une gorgée de son café turc et soupira.

— Bon, je vais aller le chercher moi-même.

— Vous pensez à quelqu'un ?

— Oui. J'espère qu'il est chez lui. Sinon, ce sera pour demain soir. C'est un garçon sûr et compétent. Un spécialiste en serrures et en explosifs. Vous le payerez combien ?

— Combien faut-il ?

Le Libanais réfléchit quelques instants.

— Mille dollars. Il sera très content et très discret.

Malko eut un ultime scrupule.

— Il est quoi ? Chiite, sunnite, chrétien ?

Rajjik Mahtoub lui adressa un sourire amusé.

— Professionnel.

— Où vais-je le retrouver ?

— S'il est là, ici, vers dix heures.

— Comment s'appelle-t-il ?

Eliane Razzouk, installée dans un des profonds canapés qui s'alignaient dans le *lobby* du *Phoenicia*, guettait le haut de l'escalator qui amenait les gens au niveau de la rue. C'était un endroit stratégique car, pour accéder aux ascenseurs, on était obligé de passer devant elle. Elle était nerveuse. « Python », son amant, lui avait expliqué que si elle ratait sa mission, ils risquaient tous les deux de se retrouver dans de gros ennuis. Cependant, elle avait l'habitude des situations difficiles. C'était une aventurière animée d'une ambition féroce, qui, partie de rien, avait fait une belle réussite, en se servant de son cul ou de sa tête, et le plus souvent des deux. Au fil des ans, elle s'était reconstruit un passé touchant, avec tant de détails que, parfois, elle en oubliait son vrai *background*. Ce qui valait peut-être mieux, car ce n'était pas follement gai.

Elle aperçut soudain, émergeant de l'escalator, l'homme qu'elle attendait. Elle s'arracha aussitôt de son canapé et se dirigea vers la bijouterie, située à côté de la boutique de presse. Comme si elle était perdue dans ses pensées, elle le heurta légèrement, s'excusant aussitôt en arabe, puis s'arrêta net, comme si elle venait seulement de l'identifier.

— Mais vous êtes l'ami de Nader ! s'exclama-t-elle. Nous nous sommes vus au bureau de Sinn-el-Fil.

— C'est exact, dit Malko.

— Je ne vous avais pas reconnu, minauda Eliane Razzouk. Je suis horriblement myope, mais je ne veux pas porter de lunettes. C'est idiot, n'est-ce pas ?

— Mais non, assura Malko.

Il détailla cette plantureuse salope au sourire éblouissant, hypersexy dans son tailleur mauve ajusté. Comme il était à peine huit heures, qu'il n'avait pas faim et qu'il n'avait rien à faire jusqu'à dix heures, il proposa à la jeune Libanaise de prendre un verre dans le salon de thé, derrière eux.

Eliane Razzouk arbora aussitôt une expression désolée.

— Cela m'aurait fait très plaisir, mais j'ai un rendez-vous. (Elle eut un petit rire de gorge.) Avec un homme.

— Ça ne m'étonne pas, fit Malko. Vous êtes extrêmement séduisante.

— Hélas, c'est un rendez-vous d'affaires. Avec un Abu-Dhabien qui me doit beaucoup d'argent. Chaque fois qu'il vient à Beyrouth, il dévalise ma boutique pour ses femmes. Seulement, il ne paie jamais... Cette fois, j'ai juré de lui faire rendre gorge. J'ai besoin de cet argent. Il

y en a pour 30 000 dollars.

— C'est une somme, reconnut Malko. Où est-il ?

— Dans sa chambre. Avec des amis, je crois.

— Pourquoi ne montez-vous pas le voir ?

Elle eut un regard amusé.

— Je n'ai pas envie de me faire violer ! Pour les gens du Golfe, une femme qui monte dans une chambre, cela ne peut être qu'une putain. Et en plus, il ne me paierait pas... Alors, j'attends, cela fait déjà une heure. Ces gens-là n'ont aucune notion du temps. La dernière fois, il est descendu à deux heures du matin... Il n'avait même pas dîné. Voilà, j'allais acheter un magazine pour patienter. Une autre fois peut-être. Je vous souhaite une excellente soirée.

Elle s'éloigna et entra dans la boutique de journaux. Malko décida de se faire servir quelque chose dans sa chambre.

La ruelle où se trouvait l'officine de location de voitures n'avait aucun éclairage public. Les phares de la Mercedes de Malko éclairèrent des vitrines sombres et des voitures garées en épi sur le trottoir. Il s'arrêta en face du magasin de Rajjik Mahtoub et laissa ses lanternes. Il était dix heures moins cinq.

En redescendant de sa chambre du *Phoenicia*, il avait revu la pulpeuse Eliane Razzouk, toujours dans le même canapé, qui lui avait adressé un sourire résigné. Par prudence, il avait emporté le Glock, une balle dans le canon. Cette partie de Hamra était totalement morte la nuit. Vingt minutes plus tard, il sursauta : un homme avait surgi de l'obscurité et s'était immobilisé à côté de la Mercedes. Malko baissa la vitre électrique, aperçut un visage buriné, des cheveux coupés en brosse, un nez important. Pas de type bien défini.

— C'est moi que vous attendez ? demanda l'inconnu.

— Vous êtes « Pussy » Massoud ?

— Oui.

— Montez.

Le nouveau venu fit le tour et s'installa à l'avant, calant à ses pieds une valise métallique. Il devait avoir la quarantaine, était mince, vêtu d'un blouson en denim et d'un pantalon sombre.

— Vous savez ce qu'il y a à faire ? demanda Malko.

— Oui. Rajjik m'a expliqué. Vous avez l'argent ? Vous me le donnez maintenant. Comme ça, on est tranquilles ensuite.

Malko lui tendit la mince liasse de billets de cent dollars. « Pussy » Massoud les prit et ressortit aussitôt de la voiture. Dans le rétroviseur, Malko le vit faire quelques pas et remettre les billets à un second homme qui attendait à quelques mètres. Puis le Libanais revint

s'asseoir dans la Mercedes.

— On y va, dit-il simplement. Arrêtez-vous au bout de la rue John-Kennedy. En face du palais de Joumblat. Il y a toujours de la place et ce n'est pas loin de l'endroit où je dois travailler.

Il guida Malko dans le dédale des rues étroites et sombres de Hamra et, lorsque la Mercedes s'arrêta, il se tourna vers lui.

— Je vais voir comment cela se présente. Restez là.

Quelques minutes s'écoulèrent puis « Pussy » Massoud revint aussi silencieusement qu'il était parti. La rue était complètement déserte. La circulation passait plutôt par la rue Clémenceau, parallèle et beaucoup plus large.

— La serrure ne semble pas difficile, annonça-t-il, mais il y a un réverbère en face qui éclaire trop. Il faut s'en débarrasser.

— Comment ?

Le Libanais ouvrit sa boîte à outils et en sortit une fronde ainsi qu'une pochette de billes d'acier.

— Avec ça, fit-il. Je reviens.

Tapi dans l'ombre, il visa le lampadaire. Au troisième coup, la lampe explosa. Il revint ensuite prendre place à côté de Malko et regarda sa montre.

— On va faire un tour, dit-il, au cas où il y aurait une réaction. Quand on reviendra, ce sera bon.

Malko repartit, longeant l'université américaine jusqu'à la rue Clémenceau, faisant ensuite un grand tour qui les fit repasser devant le *Phoenicia*. Il se demanda si Eliane Razzouk avait enfin coincé son créancier. Lorsqu'ils revinrent rue John-Kennedy, elle était toujours aussi calme. Malko baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling : dix heures quarante. Les vitrines de la Marfa Trading Company étaient sombres, mais une voiture était arrêtée devant, tous feux éteints, trois hommes à l'intérieur. Malko la dépassa pour aller s'arrêter plus loin. « Pussy » Massoud semblait soucieux, d'un coup.

— Je vais voir, proposa-t-il.

Il se glissa dans l'obscurité et reparut quelques instants plus tard.

— Il y a des gens en train d'essayer d'entrer là-bas, annonça-t-il.

Le poulx de Malko monta en flèche. À cette heure-ci, ça ne pouvait pas être le *Moukhabarat*, qui n'avait aucune raison d'agir clandestinement. Donc, les alliés du Mossad avaient eu le même idée que lui. Il se tourna vers « Pussy » Massoud.

— Attendez-moi ici.

Le Libanais secoua la tête.

— Non, vous m'avez payé, je viens avec vous. Vous ne parlez pas

arabe.

Ils partirent à pied, longeant le mur de la propriété de Walid Joumblat. La voiture était toujours arrêtée devant la boutique, un homme au volant. Lorsqu'ils étaient passés la première fois, ils étaient trois. Donc, deux se trouvaient à l'intérieur de la Marfa Trading Company. Malko hâta le pas. En s'approchant, il vit que la porte était entrouverte. À l'intérieur, tout était sombre.

Sans hésiter, il sortit son pistolet et se glissa dans l'entrebâillement.

— Surveillez le type dans la voiture, dit-il à « Pussy » Massoud.

Pistolet au poing, il pénétra dans les bureaux qu'il connaissait bien. Pour se heurter pratiquement à un homme qui émergeait du bureau de Dahlia Chalabe, un ordinateur dans les bras. Malko posa le canon du Glock contre sa tête, et, de l'autre main, le poussa dehors. L'autre, les deux mains prises, ne put résister. Ils débouchèrent tous deux sur le trottoir. Le chauffeur de la voiture n'avait pas bougé.

— Prenez ce qu'il emporte, ordonna Malko à « Pussy » Massoud. Ensuite, allez au *Phoenicia* et attendez-moi devant.

Sans hésiter, « Pussy » Massoud arracha l'ordinateur des mains de l'inconnu toujours menacé par Malko et s'éloigna en courant. Il devait y avoir un troisième homme dans la boutique, mais il était invisible. La portière de la voiture s'ouvrit soudain, côté conducteur, et Malko aperçut un homme brandissant une arme. Sans réfléchir, il appuya sur la détente du Glock. Trois fois. L'homme s'écroula sur la chaussée. Celui qu'il avait surpris en train d'emporter l'ordinateur détala vers la rue Van-Dick.

Malko regarda autour de lui. « Pussy » Massoud avait disparu, l'homme resté à l'intérieur des bureaux de la Marfa Trading Company ne se manifestait toujours pas. À son tour, il courut en direction de sa Mercedes, se mit au volant et démarra, un œil fixé sur le rétroviseur. Il était en train de tourner dans la rue Van-Dick lorsqu'il vit une silhouette surgir des bureaux cambriolés et se précipiter en direction de la voiture arrêtée devant. Malko accéléra dans le dédale des petites rues autour de l'université américaine, et, sans trop savoir comment, se retrouva sur Minet-el-Hosn, la grande promenade du bord de mer qui menait au *Phoenicia*. Il s'arrêta dans la contre-allée et composa le numéro du portable de Robert Baker. Il était sur messagerie. Il appela alors la permanence de l'ambassade américaine et tomba sur la sécurité. Il communiqua son numéro et demanda que Robert Baker le rappelle d'urgence. Cinq minutes plus tard, l'officier de permanence le rappela.

— Le premier secrétaire se trouve à une réception à l'ambassade de France, annonça-t-il. Il a coupé son portable.

— Donnez-moi le numéro de l'ambassade de France.

Dès qu'il l'eut obtenu, il appela. Hélas, la réception ne se passait pas à l'ambassade de France, mais à la résidence de l'ambassadeur. Nouveau transfert. Enfin, il tomba sur le vestiaire de la résidence et demanda qu'on prévienne de toute urgence Robert Baker.

Cinq minutes plus tard, celui-ci était en ligne.

— Que se passe-t-il ? demanda le chef de station de la CIA, de toute évidence très inquiet.

— Prenez votre voiture et venez me retrouver devant le *Phoenicia*, dit Malko, le plus vite possible. C'est très important.

— J'arrive, dit l'Américain. Je serai là dans un quart d'heure.

Malko repartit. Cinq minutes plus tard, il était devant le *Phoenicia*. À peine était-il garé le long du trottoir qu'un homme émergea d'une voiture garée devant. « Pussy » Massoud vint vers lui, portant le précieux appareil.

— Merci, dit Malko. Bonne nuit.

Le Libanais ne posa aucune question et s'éloigna.

Il avait bien gagné ses mille dollars, même s'il n'avait pas eu à ouvrir de serrure. Au volant de la Mercedes, Malko guetta les voitures qui arrivaient. La Cherokee blindée du chef de station de la CIA surgit dix minutes plus tard. Malko prit dans ses bras l'ordinateur et gagna la voiture de l'Américain qui parut stupéfait.

— Voilà l'ordinateur de Dahlia Chalabe, dit Malko. Confiez-le à un expert en informatique de l'ambassade et faites parler le disque dur qui est dedans. À demain.

Robert Baker eut l'élégance de ne pas lui demander comment il se l'était procuré. Le cœur léger, Malko donna la Mercedes au voiturier et s'engagea dans l'escalator. En débouchant au premier, dans le *lobby*, il crut avoir une hallucination ! Eliane Razzouk était assise à la même place, à côté d'une pile de magazines. Il la rejoignit et la Libanaise lui adressa un sourire misérable.

— Eh oui, il n'est toujours pas descendu, mais je veux mes 30 000 dollars ! Voulez-vous partager un thé avec moi ?

— Ce sera plutôt une vodka, dit Malko.

Quand il eut sa Stolychnaya, il se détendit un peu. Le Glock pesait encore à sa ceinture, mais cela n'entamait pas son euphorie. Il jeta un coup d'œil en coin à sa voisine. Les jambes croisées très haut, la veste de son tailleur ouverte sur de la mousseline noire, elle était vraiment très appétissante.

— Vous allez rester jusqu'à quelle heure ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Dans un quart d'heure, j'irai appeler sa chambre. Je meurs de faim et je n'en peux plus !

Ils bavardèrent et, à l'heure dite, elle se leva et partit vers la réception. Quand elle revint, elle semblait défaite.

— Ce salaud s'est couché ! dit-elle. Il ne veut plus être dérangé

jusqu'à demain matin.

— Laissez-moi vous offrir un peu de Champagne pour vous consoler, proposa Malko.

Eliane Razzouk eut une mimique offusquée.

— Ici ! Mais je suis très connue. Si on me voit avec vous, que va-t-on penser ? Il n'y a que les prostituées qui viennent ici avec des hommes.

— Alors, allons ailleurs.

Elle secoua la tête.

— Non, je suis trop fatiguée.

Malko, qui avait envie d'oublier les tensions de la soirée, suggéra soudain :

— Et si on demandait au room-service de nous servir dans ma suite ? Personne ne vous verra.

Eliane Razzouk hésita quelques instants, puis soupira.

— Oui, c'est une bonne idée, mais vous montez d'abord. Je ne veux pas qu'on me voie monter avec vous... Vous avez quelle chambre ?

— 872 et 874.

— Alors, à tout à l'heure. Je finis mon thé.

La bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995 était dans son seau depuis dix minutes et Malko commençait à craindre que la Libanaise ne lui ait posé un lapin, quand on frappa un coup léger à la porte. Il entrouvrit et Eliane Razzouk se glissa à l'intérieur.

— C'est terrible ! dit-elle, il y avait un Saoudien dans l'ascenseur, il a commencé à me peloter, il voulait m'emmener dans sa chambre et me donner cinq mille dollars. Ça m'a bouleversée. Tenez, touchez !

Elle prit la main de Malko et la posa sur son sein gauche. Il sentit effectivement la palpitation de son cœur, mais aussi la pointe d'un sein dure comme un crayon qui se dressait sous sa paume... Appuyée mollement à la console, Eliane Razzouk lui expédia un regard à faire chavirer un porte-avions. En une fraction de seconde, Malko réalisa l'extraordinaire numéro qu'elle venait de lui jouer.

— Oh, donnez-moi un peu de Champagne, demanda-t-elle.

Malko fit sauter le bouchon de la bouteille de Taittinger et en versa un peu dans une coupe. La Libanaise but avidement.

— Ah ! Ça fait du bien ! soupira-t-elle. Quelle soirée ! Heureusement que je vous ai rencontré !

Leurs regards se croisèrent. Ce que Malko lut dans celui de la Libanaise lui donna une érection immédiate. Elle portait écrit sur le front en lettres de feu : « Baisez-moi. » Elle tendit sa coupe.

— Encore.

Elle but d'un trait et dit d'une voix mourante :

— Il fait chaud ici.

— Ôtez votre veste, suggéra Malko.

Il l'aida à s'en débarrasser et elle reprit sa place, debout, appuyée à la console, les longues pointes de ses seins moulées par la mousseline noire. Elle portait un soutien-gorge de salope, dégageant entièrement les mamelons. C'était de bon augure. Le cerveau libre, Malko se dit qu'elle ne repasserait pas sa porte sans qu'il l'ait baisée. D'ailleurs Eliane Razzouk n'était plus à l'âge où on rejoint un homme dans sa chambre simplement pour se tenir la main.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle soudain.

— À vous, dit Malko, en lui reversant un peu de Taittinger.

Il s'approcha à la toucher, voulut l'embrasser, mais elle détourna la tête et il enfouit la bouche dans son cou, puis remonta et lui mordilla l'oreille.

— Oh non, ne faites pas ça, souffla-t-elle.

Il effleura les pointes des seins dressées sous la mousseline sans cesser de jouer avec l'oreille d'Eliane Razzouk et sentit son bassin commencer à onduler. Le début du dégel. Elle posa sa coupe vide et demanda :

— Mais, qu'est-ce que vous faites ?

Sans même lui répondre, Malko déboutonna trois boutons du chemisier de mousseline et glissa une main par l'ouverture, atteignant la peau tiède des seins et les pointes découvertes. En même temps, il lui relevait le menton, et cette fois, la Libanaise ne déroba pas sa bouche. Très vite, il échangèrent un baiser passionné tandis qu'il jouait avec ses seins. Elle s'arracha soudain et fit d'une voix affolée :

— Mon Dieu, si Nader apprend cela, il me tuera !

— Il ne le saura jamais, affirma Malko.

Il était désormais trop excité pour se lancer dans des digressions fumeuses. Il releva la jupe du tailleur mauve et plongea entre les cuisses gainées de noir, atteignant la peau tiède au-dessus des bas. De l'autre main, il achevait de dégrafer le chemisier. Quand il fit rouler une des pointes entre ses doigts, Eliane poussa un cri étouffé et son ventre se souda au sien. Malko était déjà en train de lui arracher sa culotte. Il la fit glisser le long de ses cuisses, en dépit de ses molles protestations. Puis, il s'écarta d'elle, juste le temps de se défaire. La bouche gonflée, le regard trouble, dépoitraillée, la jupe remontée sur ses hanches, les jambes légèrement écartées, probablement pour mieux garder l'équilibre, elle aurait réveillé un mort. Malko ne perdit pas de temps en marivaudage. Il se baissa un peu, trouva l'ouverture du sexe inondé et embrocha Eliane Razzouk jusqu'à la garde. Il y a des jours qui vous réconcilient avec la vie. Dans la même soirée, il avait récupéré

l'ordinateur de Dahlia Chalabe et il était enfoncé jusqu'à la garde dans le ventre de la maîtresse de l'homme qui, très probablement, avait voulu le faire assassiner.

Bien abuté en elle, Malko fit décoller les escarpins d'Eliane du sol, balaya d'un revers de main ce qui se trouvait sur la console pour que la Libanaise puisse s'y étendre à plat dos et entreprit de la baiser a grands coups de reins, tout en lui pétrissant sauvagement les seins.

Eliane faisait des bonds sous ses coups de boutoir, criait, gémissait. Elle se mit à trembler lorsqu'il se vida en elle, sans s'inquiéter si elle avait joui.

C'était sa soirée à lui.

Les meilleures choses ayant une fin, ils se retrouvèrent face à face, un peu essoufflés, et, en ce qui concernait Malko, pleinement satisfait.

— Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi fort, soupira Eliane, vous êtes une brute.

C'était flatteur, mais très probablement inexact. Après s'être drapé dans un peignoir de bain, Malko, apaisé et néanmoins galant, reversa un peu de Taittinger Comtes de Champagne à Eliane qui avait réussi à remettre sa culotte. Ils s'assirent sur le lit et entreprirent de terminer la bouteille. Cependant, Eliane Razzouk semblait nerveuse, pressée de partir, regardant sa montre sans arrêt.

— Il faut que je me sauve, soupirait-elle.

Les longues pointes de ses seins découvertes par le chemisier encore déboutonné semblaient dire le contraire... Malko sentit une nouvelle pulsion et allongea une main dans leur direction.

— Vous êtes insatiable ! minauda Eliane. Il faut que je parte.

La cordelière du peignoir de Malko se défit comme il se penchait en avant, révélant une érection toute neuve. Eliane Razzouk arbora aussitôt une expression faussement offusquée.

— Mais vous avez encore envie ! Vilain garçon, il faut vous refroidir.

Joignant le geste à la parole, elle prit la bouteille de Taittinger et versa ce qui restait de Champagne sur le sexe de Malko ! Celui-ci n'hésita pas, saisissant Eliane Razzouk par la nuque, il abaissa son visage jusqu'à ce que sa bouche cogne le membre dressé. Pour la forme, la Libanaise résista quelques secondes, puis ses lèvres enveloppèrent Malko. Le picotement des bulles glacées du Taittinger et la langue chaude d'Eliane se mariaient parfaitement. Si bien qu'il n'eut bientôt plus qu'une envie : replonger dans son ventre. Cette fois, il l'installa sur le lit, à quatre pattes, releva sa jupe et sans même ôter sa culotte, la prit par derrière avec toute la fougue qui lui restait. Eliane Razzouk se mit à

couiner, la tête dans les draps. Il jouit pour la seconde fois, sans scrupule, le sang aux tempes.

Aplatie sous lui, elle poussa soudain une exclamation.

— Mon Dieu, il est horriblement tard. Il faut que j'y aille ! Et que j'invente une histoire...

En un clin d'oeil, elle fat presque présentable et lui glissa encore une langue mutine dans la bouche, avant de s'esquiver.

— Je vous appelle tout à l'heure, pour vous dire bonne nuit, proposa-t-elle.

Malko venait de sortir de la douche et regardait CNN lorsque le téléphone sonna. À cette heure, cela ne pouvait être qu'Eliane Razzouk. Il décrocha et fit « allô ». Il y eut un blanc à l'autre bout du fil, puis une exclamation étouffée et on raccrocha brutalement. Intrigué, il attendit, mais personne ne rappela... Bizarre. Il n'avait plus du tout sommeil. À force de réfléchir, il commença à se poser des questions. Pourquoi Eliane Razzouk s'était-elle jetée à son cou de cette façon ? Pourquoi avoir voulu lui téléphoner ensuite ? Elle était censée aller retrouver son amant officiel. Il examina le téléphone sans rien voir de suspect. Pourtant, il n'était pas tranquille. À deux heures du matin, il appela Robert Baker.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda celui-ci, visiblement furieux d'être réveillé.

— Avez-vous un artificier à l'ambassade ? demanda Malko.

— Un artificier ! Pour quoi faire ?

— Vérifier quelque chose.

— Non.

L'Américain corrigea aussitôt.

— Il y a quelqu'un qui s'y connaît très bien, c'est Mahtoub. C'est urgent ? Vous voulez son numéro de portable ?

— Je l'ai, dit Malko.

Il composa le numéro de Rajjik Mahtoub, qui répondit aussitôt, même pas surpris par cet appel à cette heure tardive.

— Mon ami m'a dit que ça s'était bien passé, dit-il. Vous avez un problème ?

— Peut-être, dit Malko. Je crois que vos êtes expert en explosifs. Pourriez-vous venir au *Phoenicia* pour vérifier un téléphone. Pour que je passe une bonne nuit ; suite 872-874.

— Pas de problème, assura le loueur de voitures.

Comme si Malko lui avait demandé d'apporter un paquet de cigarettes. Il enfila une chemise et un pantalon et attendit devant CNN. Rajjik Mahtoub frappa à sa porte une demi-heure plus tard, une petite

trousse à la main. Malko lui expliqua ses doutes.

— Je me demande si ce téléphone n'est pas piégé, dit-il.

Flegmatique, le Libanais ouvrit sa trousse, pleine de petits tournevis.

— On va d'abord le débrancher, dit-il. Allez dans la salle de bains, on ne sait jamais.

Malko obéit et attendit, le pouls à 150, crispé, guettant une explosion.

Dix minutes plus tard, la voix placide de Rajjik Mahtoub le rappela. Il revint dans la chambre et aperçut le téléphone démonté, étalé sur le lit, avec, à côté, quelques éléments qui n'appartenaient pas à un téléphone normal. Une plaque qui ressemblait à du mastic jaunâtre, quelques fils, un minuscule cylindre de métal brillant et un petit cube rouge.

— Vous avez eu de la chance, dit simplement le Libanais. Ce téléphone aurait dû exploser lorsque vous répondiez.

— Mais j'ai répondu !

Rajjik Mahtoub secoua la tête.

— Oui, mais le détonateur électrique n'a pas fonctionné. Peut-être est-il resté trop longtemps à l'humidité. C'est très fragile. Il y avait cinquante grammes de Semtex. Largement de quoi vous arracher la tête... Quelqu'un vous veut du mal.

Les jambes coupées, Malko regardait le téléphone. Tous les morceaux du puzzle se mettaient en place. Dans la même soirée, le Mossad récupérait l'ordinateur de Dahlia Chalabe, supprimant les preuves de sa manip, et éliminait Malko, pour de bon. Régulant d'un coup tous les comptes antérieurs. Soudain, il réalisa ce que faisait la Libanaise dans le hall du *Phoenicia* : elle était là pour l'intercepter, tandis que ses complices bricolaient son téléphone. Pour des spécialistes, entrer dans sa chambre ne posait aucun problème. Rajjik Mahtoub était en train de remettre posément ses tournevis en place.

— Vous avez bien fait de m'appeler, dit-il placidement. Il y a des années que je n'avais pas vu de téléphone aussi astucieusement bricolé...

Il y avait une nuance d'admiration dans sa voix.

— Voilà les *véritables* e-mails envoyés au *Karin A* par Dahlia Chalabe sur l'ordre d'Elias Karam, annonça Robert Baker. *Le 16 décembre ; e-mail n° 1*. Après le chargement des armes à Kish : « Dirigez-vous vers Hodeida, au Yémen. Il y a un changement de destination. » *Le 19 décembre ; e-mail n° 2* : « Le 29 décembre, quittez le port de Hodeida et mettez cap au nord, en direction du canal de Suez. » *Le 1^{er} janvier ; e-mail n° 3* « Stoppez et attendez en mer,

d'autres instructions vont suivre. » Ainsi, le capitaine Akkawi n'avait jamais connu la véritable destination du *Karin A* !

Malko reposa les trois e-mails. Le mystère du *Karin A* était enfin percé. Il avait fallu deux jours au spécialiste en informatique de l'ambassade pour faire parler le disque dur de Dhalia Chalabe. Nader Mahfouz et Eliane Razzouk avaient disparu. Les Libanais ne semblaient pas avoir tenté de les empêcher de quitter le Liban. À l'heure actuelle, ils étaient probablement en Israël. Désormais, la CIA avait un dossier solide à communiquer à la Maison-Blanche, expliquant comment le Mossad avait enfumé le président George W. Bush. Avec les conséquences que l'on connaissait : discréditer Yasser Arafat aux yeux de l'Administration américaine, fournir le prétexte au déclenchement de l'opération « Remparts » programmée depuis l'année 2000 : l'invasion de la Cisjordanie et l'anéantissement de l'Autorité palestinienne, de façon à effacer définitivement les accords d'Oslo.

Un soleil radieux brillait sur Beyrouth.

Robert Baker tendit *L'Orient-Le jour* à Malko, qui lut la manchette étalée sur six colonnes : « Un réseau d'espionnage israélien démantelé à Beyrouth. » Trois individus surpris en train de cambrioler les locaux d'une société libanaise, liée à une transaction de matériel militaire. Imad Rezz, Hassam Hachem et Mohammed Abu Melkem avaient été déférés devant le juge d'instruction militaire Riad Talih.

Malko leva la tête et rencontra le sourire de Robert Baker.

— C'est la cerise sur le gâteau, dit-il. Ils se sont fait prendre la main dans le sac, fit l'Américain. On va fêter ça.

Il prit dans un placard une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge » et remplit deux verres.

Malko savait que c'était à Jérusalem, au cabinet d'Ariel Sharon, que se trouvaient les véritables organisateurs de la manip du *Karin A*. Mais il ne fallait pas boudier son plaisir.

— Vous repartez quand ? demanda l'Américain.

— Bientôt, affirma Malko.

Sans lui dire qu'il avait rendez-vous pour dîner avec la veuve d'Elias Karam. Mais il ne gagnerait pas indéfiniment. Cette fois, quelques gouttes d'humidité lui avaient évité d'être transformé en chaleur et en lumière. Hélas, la chance n'était pas éternelle.

— J'envoie par courrier spécial à Langley tous les éléments que vous avez réunis, conclut Robert Baker. J'imagine la tête du président Bush lorsqu'il découvrira qu'il a été manipulé par ses bons amis israéliens. Il va être fou furieux.

— Si cela rapproche de la paix, dit Malko, cela vaut bien une déception d'amour-propre.

Il imaginait la tête de gros matou satisfait de Frank Capistrano, le

conseiller spécial à la sécurité de la Maison-Blanche, quand il révélerait la vérité à son patron.

- (1) Israeli Defense Force.
- (2) Bien joué.
- (3) Bureau des assassinats politiques.
- (4) Miliciens.
- (5) Chérie.
- (6) Voyou !
- (7) Chef.
- (8) Je t'emmerde.
- (9) Bonjour.
- (10) En avant.
- (11) Voir SAS n° 143, *Armageddon*.
- (12) Partisan de la droite israélienne.
- (13) Voir SAS n° 146, *Le Sabre de Bin Laden*.
- (14) Bonjour, général. Comment ça va ?
- (15) Pas très bien.
- (16) Nom de guerre de Yasser Arafat.
- (17) Gardiens de la révolution iranienne.
- (18) Voir SAS n° 143, *Armageddon*.
- (19) Unité islamique.
- (20) Les Britanniques.
- (21) Voir SAS n° 119 *Le Cartel de Sébastopol*, n° 122, *Opération Lucifer* et n° 131, *la Peste noire de Bagdad*.
- (22) Monsieur.
- (23) Complètement légal.
- (24) Merci, merci beaucoup.
- (25) Office russe de vente d'armement.
- (26) Cheese-cake.
- (27) Organisation de libération de la Palestine.
- (28) Document certifiant la destination finale des armes.
- (29) Animateur du Hezbollah chiite.
- (30) À point.
- (31) Pas de problème !
- (32) Chapelet musulman.
- (33) Je vous plais ?
- (34) Vous avez une sécurité parfaite.
- (35) Patron des Forces libanaises ralliées à Israël.
- (36) Sirop de figue glacé.
- (37) Tu m'excites.
- (38) Je t'ai fait mal ?
- (39) Très bon. Vas-y, je te rejoins.
- (40) Pièce d'identité.
- (41) Lien manquant.
- (42) Fous le camp !
- (43) Elias chéri.

- (44) Merde !
- (45) Putain de ta mère !
- (46) Non.
- (47) Mon pote.
- (48) Je t'emmerde.
- (49) Je le jure sur Allah
- (50) Preuves matérielles.